

sommaire du n° 164, décembre 2022

■ Ouverture fragmentée	3
■ Séminaire École	
J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des <i>Écrits</i> »	
Françoise Josselin	7
Marie-José Latour, L'écoulement du sens et la substituabilité du signe	12
■ D'un pôle à l'autre	
Florence Signon, La question du progrès, le progrès en question	23
Frédéric Uhalde, La vie comme elle est	27
Radu Turcanu et Mathias Gorog, De l'objet au sujet, filles et garçons, <i>male and female</i>	38
Marie-José Latour, Point de vue et « pouvoir d'illecture »	48
Anastasia Tzavidopoulou, « Faites comme moi, ne m'imitiez pas »	56
■ Et entre-temps...	
Lina Velez, Actualité de la clinique psychanalytique	66
Ève Cornet, Payer content	75
Silvia Lippi, Trans-identification au symptôme	79
■ Enfance et psychanalyse	
« La fabrique de l'enfant transgenre »	
Marie Selin, Introduction	90
Anne Perret, Quelle écoute psychanalytique auprès des adolescents « en interrogation sur leur identité sexuée » ?	93
Catherine Chauveheid, Conclusions et perspectives	104
■ Fragments	
Journées nationales, Paris, 26 et 27 novembre 2022 « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? »	
<i>Billets</i>	
Elisabete Thamer, Pas de prix pour Socrate	110
Frédéric Pellion, Déflation	113
<i>Coupures</i>	
Dominique-Alice Decelle, Rien moins que gratuit	115
<i>Fragments et fin...</i>	
Sigmund Freud, Jacques Lacan	116

Directrice de la publication

Patricia Zarowsky

Responsable de la rédaction

Nadine Cordova

Comité éditorial

Giselle Biasotto-Motte

Isabelle Boudin

Brigitte Bovagnet

Anne-Marie Combres

Nathalie Dollez

Alexandre Faure

Laure Hermand-Schebat

Emmanuelle Moreau

Pierre Perez

Florence Signon

Christine Silbermann

Louis-Marie Tinthoin

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Ouverture fragmentée

Chères lectrices et chers lecteurs,

Décidément, décembre sonne encore à la porte, nous invitant cette fois à céder la place ! Séparation kaléidoscopique, coupure inéluctable, mais scansion dans le recueil des élaborations des auteurs, dans l'émergence des écrits en mouvement... in-finis.

Le *Mensuel*, fragmentaire ininterrompu, veille aux lectures de l'interligne.

Freud dans sa correspondance avec Ferenczi écrit le 24 avril 1932 : « Sans ces ruminations, ces retours sous forme d'innombrables modifications, l'assimilation du matériel ne pourrait se faire. Car je ne crois pas que, pour notre nourriture, des pilules nutritives concentrées puissent jamais nous satisfaire ¹. » Freud défendait l'importance des revues de littérature psychanalytique. Le Mensuel fait partie de ces lieux où les analystes peuvent élaborer sur un savoir sans cesse en mouvement, d'y faire entrer la singularité de leur époque. C'est une grande satisfaction d'avoir pu accompagner pendant deux ans les publications de ces « ruminations »...

Novalis parlait de son carnet de notes, empli de bris, d'espaces, d'essais, d'intuitions, d'esquisses comme « le brouillon général ».

Notre *Mensuel* n'est-il pas une forme de l'accueil du sens que nous proposons à notre engagement ; un geste poussant, hors de toute facilité, à rejoindre une communauté au travail ?

Les textes m'ont servi à cerner une erreur dans la manière d'(a)border le réel. Lacan ouvre, au-delà de Freud, une logique uniquement topologique. « Il n'y a pas d'autre définition possible du réel que : c'est l'impossible ; quand quelque chose se trouve caractérisé de l'impossible, c'est là seulement le réel ; quand on se cogne, le réel, c'est l'impossible à pénétrer ². » Et non l'idée courante selon laquelle « le réel, c'est quand on se cogne ». Dans Le

Sinthome, *Lacan renchérit* : « *Le Réel n'a d'ex-sistence, et c'est bien étonnant que je le formule ainsi –, n'a d'ex-sistence qu'à rencontrer, du Symbolique et de l'Imaginaire, l'arrêt*³. » *Le réel, dans son acception stricte lacanienne, n'est pas exogène au symbolique. Il en est la limite interne, « ex-sistence », voilà pourquoi le réel n'est rien de substantiel. Le réel est une question de lieu, comme la place vide de la lettre.*

Le Mensuel : passage.

Passage de l'oral à l'écrit.

Passage d'un auteur à un lecteur.

Passage d'une élaboration particulière vers l'adresse à d'autres.

Passage d'une équipe éditoriale à une autre...

Notre petit livre rouge est l'outil de diffusion et d'échanges du travail qui se fait dans notre communauté aux quatre coins de notre Forum, du nord au sud, d'est en ouest. Il a accompli avec une grande qualité sa mission en nous apportant des plus : ces fragments tirés des textes psychanalytiques de Freud, de Lacan... ajustés au thème du Mensuel.

« L'écriture a ceci de mystérieux qu'elle parle⁴. »

Paul Claudel

En ce dix-huitième et dernier numéro 164 qui nous échoit, nous vous quittons en éclats et nous remercions tous les auteurs avec qui nous avons eu le plaisir de travailler. Si lien, anticipation, rigueur et constance sont les maîtres mots de la construction du Mensuel, c'est parce que l'équipe éditoriale a eu encore une fois pour visée de faire exister les pôles, notre Forum, notre École dans sa dimension nationale et internationale, de laisser place aux différentes façons d'aborder et de penser la psychanalyse. Ouverture fragmentée qui se ferme et passe... à Bruno Geneste et à sa nouvelle équipe...

Bonne lecture,

L'équipe éditoriale 2021-2022

1.  S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance, 1920-1933, Les Années douloureuses*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 491.

2.  J. Lacan, « Conférences dans les universités nord-américaines : Massachusetts Institute of Technology 2 décembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 55-56.

3.  J. Lacan, *Le Sinthome*, séminaire inédit, leçon du 16 décembre 1975.

4.  P. Claudel, *Connaissance de l'Est. Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2010.

SÉMINAIRE ÉCOLE

Jacques Lacan,
« Introduction à l'édition allemande
d'un premier volume des *Écrits* »

« Le sens du sens (*the meaning of meaning*), on s'en est posé la question. Je pointerais d'ordinaire que c'était d'en avoir la réponse, s'il ne s'agissait pas simplement là d'un passez-muscade universitaire.

Le sens du sens dans *ma* pratique se saisit (*Begriff*) de ce qu'il fuie : à entendre comme d'un tonneau, non d'une détalade.

C'est de ce qu'il fuie (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer.

Le comble du sens, il est sensible que c'est l'énigme.

Pour moi qui ne m'excepte pas de ma règle susdite, c'est de la réponse, trouvée de ma pratique, que je pose la question du signe au signe : de comment se signale qu'un signe est signe.

Le signe du signe, dit la réponse qui fait pré-texte à la question, c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car le signe n'a de portée que de devoir être *déchiffré*.

Sans doute faut-il que du déchiffrage, la suite des signes prenne sens. Mais ce n'est pas parce qu'une dit-mension donne à l'autre son terme qu'elle livre sa structure. »

J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande
d'un premier volume des *Écrits* »,
dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553

Françoise Josselin *

Comme il s'agit de la première séance du séminaire École 2022-2023, nous avons pensé avec Marie-José Latour nous répartir la tâche de cette première partie de l'« Introduction à l'édition allemande des Écrits » de la manière suivante : je pourrai, en suivant le fil donné par Colette Soler dans son argument, situer le texte dans ce moment charnière de l'enseignement de Lacan des années 1970-1973, Marie-José Latour s'occupant de l'analyse précise de ce premier paragraphe.

*

Pourquoi Lacan en 1973 a-t-il choisi ce terme d'« Introduction » pour l'édition allemande de ses *Écrits* de 1966 et non « Préface » comme pour l'édition des *Écrits* en livre de poche, voire même « Postface » comme dans le *Séminaire XI* ?

Ce terme d'« Introduction », qu'il n'a pratiquement jamais utilisé même pour la publication de ses *Écrits* en 1966, préférant celui d'« Ouverture », introduit l'au-delà, l'avancée de son enseignement, la révolution engagée dans les années 1970 sur le rapport de la parole à l'écriture de la jouissance en psychanalyse.

Écrit, le point d'Archimède qu'il adresse au public allemand, en particulier à un de ses plus éminents philosophes : Martin Heidegger, trace, de « La lettre volée » à « L'ituraterre », le ravinement dans le signifié de la jouissance, jouissance que Lacan substitue à la libido freudienne.

Au début de son enseignement, Lacan commence par faire sauter la barre saussurienne entre le signifiant et le signifié. L'unité langagière reste syntaxique dans « La Lettre volée » selon les lois de la condensation (le symptôme est métaphore) et de la substitution (le désir est métonymique). La jouissance à ce moment-là reste freudienne, pulsionnelle, signifiante de la demande.

Les premiers *Écrits* s'arrêtent à la jouissance phallique, la jouissance Une, la seule inscriptible dans l'inconscient, modèle de la jouissance pour Freud qui s'est arrêté au sens sexuel, qu'il ait nom castration ou *penisneid*.

Déjà en 1969, dans sa « Préface à l'édition des *Écrits* en livre de poche ¹ », Lacan, à propos de son séminaire sur « La Lettre volée », renverse le roc de la castration chez Freud, pour qui la libido est toujours masculine dans les deux sexes, en positivant la jouissance. Le modèle de la jouissance pour Lacan est tout autre, à la jouissance phallique du mythe œdipien, il va opposer la jouissance Autre du mythe de Tirésias, modèle déjà annoncé dans « La Lettre volée ».

L'organon, le rail dont les *Écrits* dans leur temporalité ravinent la tranchée, c'est la lettre (a) que le détective Dupin découvre de son évidence entre les jambes de la cheminée de haute lisse du Ministre, que le rapt de la lettre volée à la Reine va marquer de la castration. C'est le mystère de la part féminine dans la jouissance de la femme, jouissance de corps opaque au sens, qui va donner à Lacan le modèle du sinthome comme événement de corps et lui permettre de généraliser le statut fondamental de la jouissance.

Le virage des années 1970 dans les séminaires de *Radiophonie* à *Télévision* renverse la touthomme de Freud sur l'universel de la jouissance phallique et, au-delà, sur l'ensemble des discours qui s'en tiennent au sens pour boucher le trou du concept-tonneau.

S'adressant à Heidegger, fils d'un maître tonnelier, Lacan se sert de la métaphore du tonneau troué par lequel le sens ne cesse de couler à flots, par lequel le sens fuit, comme image même du trou du non-rapport sexuel, qui bat en brèche toute théorie de la connaissance. Le sens sexuel est là pour faire bouchon au non-rapport entre les deux jouissances de l'homme et de la femme. Lacan, s'adressant au philosophe, ironise sur la théorie de la connaissance, une illusion, dit-il, qui n'est que métaphore de ce rapport, illusion à laquelle s'oppose le scandale du discours analytique qui, lui, repose sur l'absence du rapport sexuel.

Lacan renforce le scandale déclenché par Freud par l'introduction du concept de jouissance, celle qui ne fait pas rapport. Il n'y a que du ratage sexuel. « Même un Hanovrien [vous reconnaissez Wedekind dans la préface de Lacan à *L'Éveil du printemps* ²], même s'il n'est pas juif », s'il ne vient pas de la tradition de la lettre, la lettre qui prend distance de la parole, comme le précise Colette Soler, même un Allemand, même s'il n'est pas juif est capable de s'aviser du non-sens du rapport sexuel, « de s'aviser avant Freud et le linguiste qu'il y a un rapport du sens à la jouissance et que le rapport sexuel si ça rate c'est pour chacun ³ ».

Le phallus n'est jamais le signe biologique du partenaire et pas non plus le signe de la copulation. Et le nouveau sens de la castration désigne celle qui fait cesser les embrouilles du sens ⁴.

Lacan n'est pas tendre pour le philosophe, auquel il attribue le rôle du fou, du tenant lieu de la vérité. À *l'être de l'étant* heideggérien, Lacan répond par *l'être de non-étant*, le non-sens propre à l'être. Heidegger, dit-il, s'est fourvoyé dans les fossés de cette « science de l'être » qu'est la métaphysique « qui ne s'occupe qu'à boucher le trou de la politique ⁵ », au point de s'inscrire en 1933 dans le discours nazi racial de l'eugénisme (les philosophes ne s'en sont toujours pas remis !), eugénisme où le corps est une donnée anthropomorphique, formatable. Le corps, précise Lacan dans *...Ou pire*, « n'est pas le système nerveux bien que ce système serve la jouissance en tant que dans le corps il appareille la prédation ⁶ ».

Lacan invite le psychanalyste à se centrer sur la jouissance comme évènement de corps, à opposer à l'universel de l'être, le *parlêtre*, le singulier de l'être parlant qui a un corps et n'en a qu'un. Il y a une incompatibilité de l'Un à l'être. Lacan dans *...Ou pire* fait référence à Platon : le singulier de l'Un de l'existence, « C'est l'Un », n'est pas le Un de l'attribut, « L'un est » là où la grammaire copule pour l'universel.

Ce qu'on fait parler dans une analyse, ce n'est pas le sujet de la parole mais le corps parlant. L'hypothèse lacanienne selon laquelle le corps affecté est le même que le sujet de l'inconscient, et que la jouissance de son acquisition est la même que celle de son exercice, assure, dit Colette Soler dans « L'énigme du savoir ⁷ », l'unité de jouissance du savoir parlé joui, d'un jouir sans perte du symptôme.

Lacan va progressivement transformer le concept en énigme, l'inconscient-langage en l'inconscient-joui.

Il faut dans une analyse maintenir ouvert le trou du tonneau, la fuite du sens, l'énigme, le trou que les discours cherchent à boucher avec du sens – sans effet, car la fuite du sens causée par la carence du rapport sexuel est la raison même du *disque-ourcourant*.

Mais le sens nous fascine. Même l'objet (a) comme plus-de-jouir est un bouchon, une jouissance qui, quoique réduite, a du sens, « jouis-sens ».

L'inaccessibilité de l'Un à l'Autre – nous dit Lacan dans *...Ou pire* – « doit permettre à l'analyste d'entendre un peu plus loin qu'à travers les verres de lunette de l'objet a [la cause], d'entendre ce qui se produit d'effet [affect] ⁸ », de viser le savoir du réel de l'Un tout seul là où se dirait le Deux du rapport.

Le virage de l'hypothèse lacanienne permet à Lacan de renouveler l'interprétation analytique. L'unité langagière n'est ni linguistique, ni sémantique, ni référentielle, c'est une unité sonore. L'unité non plus à partir du sens du signifiant mais de sa *motérialité*, de la jouissance incluse dans la dimension sonore de *lalangue*.

Après l'universel de la batterie signifiante, le particulier du signe. La métonymie du 1 du signe (de jouissance) prend le pas sur la métaphore du 2 du sens (S1/S2).

L'inconscient ne cesse de chiffrer la série des signes, qu'il s'agit dans une analyse de déchiffrer pour trouver le sens des symptômes, mais le sens fuit. Alors, comment arrêter ce travailleur infatigable, jamais en grève ?

Ce dont il s'agit dans une analyse est moins de déchiffrer le symptôme que d'en faire usage, moins d'interpréter que de parvenir à lire l'évènement de corps.

L'analyste ne doit donc pas en rester à la lecture, à l'interprétation de la série des messages chiffrés qui délivre le sens des symptômes ; il doit maintenir le ravinement de l'écriture de l'Un de jouissance, particulier à chacun, soit une écriture qui n'est pas à lire, qui n'a pas de sens.

La pratique analytique, une pratique sans la fiction de la vérité, vise une écriture hors sens, de l'interprétable à l'ininterprétable par la pratique d'un dire qui opère, un dire silencieux, un dire qui ne veut rien dire, un dire comme écriture qui n'a pas d'autre sens que la direction (l'indicateur de chemin de fer).

« L'acte du psychanalyste rejoint [dit Lacan] le succès de Dupin où son message est la seule chute effective de son traitement devant resté irrévélé bien qu'avec lui l'affaire soit close ⁹. » « L'analyste le paye de devoir représenter la chute d'un discours après avoir permis au sens de s'enserrer autour de cette chute à quoi il se dévoue ¹⁰. »

Ce n'est donc pas le sens du symptôme, toujours particulier, qui est transmissible. Ce qui est transmissible, c'est le *Ya d'Un* hors sens ¹¹, une jouissance qui s'éprouve et ne se démontre qu'à travers les affects, les effets d'affect énigmatiques propres à chacun.

Une cure analytique suit la temporalité du frayage de l'enseignement de Lacan : de la jouissance du blabla de l'association libre au dire silencieux, du sens au non-sens, du concept à l'énigme, de l'interprétable à l'ininterprétable, du vouloir dire au vouloir jouir.

Dans une analyse on réapprend – mais différemment – à lire, écrire, compter pour, non pas une quelconque promesse de bonheur, mais pour un savoir vivre singulier plus satisfaisant.

*

Je passe la parole à Marie-José Latour, qui s'est penchée plus précisément sur l'analyse de ce premier paragraphe des versants du sens et du signe.

*  Intervention au séminaire École 2022-2023, Jacques Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 8 octobre 2022.

1.  J. Lacan, « Préface à l'édition des *Écrits* en livre de poche », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 387.

2.  J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 561.

3.  Cf. C. Soler, *Lecture. Préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*, Paris, ENCL, 2020.

4.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 449. NB – Dans le texte de « L'étourdit » (14 juillet 1972), Lacan critique Heidegger sur la question de l'être, une confusion à la base de l'idéologie de l'eugénisme.

5.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 555.

6.  J. Lacan, « ...*Ou pire*, Compte rendu du Séminaire 1971-1972 », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 550.

7.  C. Soler, « L'énigme du savoir », dans *Le Langage, l'Inconscient, le Réel*, colloque de Cerisy, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Césures », 2012, p. 37-51.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 179.

9.  J. Lacan, « Préface à l'édition des *Écrits* en livre de poche », art. cit., p. 388.

10.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 489.

11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 179.

Marie-José Latour

L'écoulement du sens et la substituabilité du signe *

Nous voilà donc dans un temps de lecture particulière, celle que Colette Soler a appelée lecture d'élucidation et dont elle nous donne de si éclairants témoignages, à la suite de Lacan qui, lui, nous a laissé son commentaire littéral de Freud.

On tentera de dire la façon que l'on aura trouvée pour mettre au travail sa propre obscurité, afin qu'elle n'objecte pas à la lumière du texte de Lacan. L'éclair vient-il jamais de l'exégète ? Ne vient-il pas plutôt du texte même ? Nous essaierons, comme Lacan disait le faire avec la lettre de Freud, de nous laisser conduire par la sienne, jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite, et cela sans reculer devant le résidu, retrouvé à la fin, de son départ d'énigme ¹.

Notons que, ce texte que nous sommes nombreux à trouver difficile, Lacan, lui, le trouvait « dicible », et cela parce que, comme il l'explique dans la forme oralisée qu'il en a donnée à La Grande-Motte quelques semaines après sa rédaction, il l'avait justement lâché à la première rédaction ² !

Lacan introduisant donc ici la traduction de quelques-uns des textes fondamentaux de ses *Écrits* (cinq textes de 1936 à 1958, « La lettre volée », « Le stade du miroir », « Fonction et champ... », « La direction de la cure »), ne prend-il pas, quinze ans plus tard, l'occasion d'y situer l'os de son enseignement ? Comment rendre compte avec le langage de ce qui par le langage opère dans une psychanalyse ?

L'argument du séminaire et l'intervention de Françoise Josselin ont fait valoir le contexte de dense production de Lacan dans ces années-là. À cela, il faut certainement ajouter l'actualité des débats, des recherches et des publications qui traversent l'époque, et notamment le travail d'Émile Benveniste, dont la publication des *Problèmes de linguistique générale* est strictement contemporaine des *Écrits*. Mentionnons encore la parution en 1960 du texte de Merleau-Ponty, *Signes* (en 1948, il avait déjà publié *Sens*

et non-sens), Deleuze a publié en 1964 *Proust et les signes*, en 1969 *Logique du sens*, Barthes publie en 1970 *L'Empire des signes*, etc.

Il y a donc dans cette « Introduction » un certain nombre de passagers clandestins que nous pourrions retrouver au fil de notre séminaire dans l'année qui vient. J'en évoquerai seulement quelques-uns qui me semblent présents dans les premières lignes de ce texte.

Les audaces de Lacan

Ma façon d'entrer dans ce texte a été de prendre au sérieux ce que je considère comme un signe que Lacan fait à son lecteur au début de cette « Introduction ». Alors qu'il s'adresse à des lecteurs germanophones, il ne choisit pas de les séduire par un recours à quelque vocable de leur langue, mais, un brin provocateur, il traduit en anglais le premier syntagme de son texte ! « *The meaning of meaning* ». Nous y reviendrons.

La traduction ne met-elle pas l'accent sur la substitution d'un terme à un autre ? La substituabilité étant le propre même du signe (contrairement au sens), on ne s'étonnera donc pas de l'occasion que Lacan trouve dans la traduction même pour interroger ce qu'il a appelé dans *Télévision* « le versant du signe ³ ». La traduction et la linguistique seront justement des champs qui feront l'objet de plusieurs séquences du séminaire Champ lacanien cette année avec des invités remarquables. Je vous invite vivement à venir les écouter ou à vous connecter.

L'allemand, bien sûr, pour la psychanalyse, ce n'est pas n'importe quelle langue. Dirions-nous que c'est sa langue native ? En tout cas c'est celle de Freud et c'est également celle à laquelle s'est frotté Lacan pour la traduire. À notre connaissance, Lacan a traduit deux textes de langue allemande – ce qui a certainement contribué à changer sa façon de lire. La première traduction, contemporaine de sa thèse, est celle du texte de Freud « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », paru en 1932 dans la *Revue française de psychanalyse*. En 1955, il traduit « Logos » de Martin Heidegger. Nous y reviendrons.

Dans les *Écrits*, introduisant « deux échantillons » de son séminaire où il a convié Jean Hyppolite pour un commentaire sur le texte de Freud, « Die Verneinung », dans l'actualité de son travail de traduction de « Logos » et de ses « Notes en allemand préparatoires à la conférence "La chose freudienne" », Lacan s'explique sur ce qui l'a conduit possiblement à cet exercice de traduction. Il relève d'abord la qualité d'écrivain de Freud, non pas pour un vague apport culturel, mais bien pour ce qui « est décisif à intéresser le psychanalyste aussi loin qu'il le peut au langage, comme à ce qu'il

détermine dans le sujet ⁴. » Et c'est au même endroit, poursuit-il dans le paragraphe suivant, qu'il trouve le motif des collaborations avec Martin Heidegger et avec Émile Benveniste, ajoutant à propos du premier « dussions-nous y aller de nos audaces de traducteur ».

Lucidité de Lacan. Conscient que ses audaces ne permettront pas à sa traduction de prévaloir dans les publications en français de ce texte ⁵, il n'a pas non plus beaucoup d'illusions sur ce que va donner cette traduction en allemand de ses *Écrits* et il le dira ainsi au congrès de La Grande-Motte, ce qu'il a écrit pour eux, « ces lecteurs allemands, qui bien entendu au point où ils en sont, n'y comprendront strictement rien ⁶ ». Ce en quoi, poursuit Lacan, ça n'empêche pas que ce qui sera là écrit pourra faire son chemin. Et en effet, sur ce chemin, nous y sommes. Le voilà donc à faire signe plus que sens.

Logos

Un mot sur le texte écrit en 1951 par Heidegger et que Lacan traduit en 1954. Le philosophe sous-titre son article « Héraclite, fragment 50 ». Il en va donc d'une sorte de mise en abyme, un auteur français traduit un auteur allemand traduisant un auteur grec qui médite sur « une affaire d'ouïr et de dire ⁷ ». N'est-ce pas également le cœur même de l'affaire du psychanalyste ?

La parole limpide et mystérieuse du vieil Héraclite est une référence récurrente de Lacan. Il s'y réfère à plusieurs reprises et encore à la fin de la présente « Introduction » pour faire d'un autre fragment, le fragment dit 93, une proposition rapprochant l'inconscient de l'oracle de Delphes – que certains d'ailleurs traduisent « Logos » – « qui ne révèle ni ne cache : σημάζει, il fait signe ⁸. » Cela seul me semble appeler quelques mots sur ce texte et sa traduction par Lacan.

Voici l'*incipit* du texte d'Heidegger traduit par Lacan : « Il est long le chemin le plus nécessaire à notre pensée. Il conduit à cela de simple qui sous le nom de *Logos* demeure ce qu'il nous faut penser. Il n'est encore que peu de signes pour indiquer ce chemin. »

Et voici le fragment d'Héraclite qui fait l'objet de ce texte, traduit ainsi par Lacan : « Si ce que vous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens, il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un est Toutes Choses. »

Ne lisons-nous pas ici les signifiants majeurs du texte qui nous occupe ?

Certes, cela est énigmatique, mais retenons ici deux points : d'une part, la majuscule du Un, index du signe alors que le signifiant est toujours « quelque deux », comme Lacan le dira dans « Radiophonie », et d'autre

part le rendu du « *Ta panta* », intraduisible, par le pluriel, « les tous » et non « le tout ⁹ ». L'enjeu de ce pluriel, Lacan le rappellera dans son intervention sur la passe ¹⁰ au congrès de La Grande-Motte déjà évoqué : « Les tous – c'est l'éclair qui les régit. » Je pense que dans les prochaines séquences du séminaire nous aurons à y revenir.

Il y a plusieurs années, Michel Bousseyroux avait fait dans son séminaire à Toulouse ¹¹ une intervention sur l'Un-dire d'Héraclite et Cyrille Deloro a repris et poursuivi ce travail dans le numéro 13 de *L'En-je lacanien*, en 2009 ¹². À relire ces deux collègues, on peut saisir comment, à faire comme ils le font une analyse comparée des traductions de Lacan et de Préau, on voit se dessiner ce que vous me permettrez d'appeler une traduction « signée », une traduction qui prend en compte le signe, et qui du coup produit ce que Tiphaine Samoyault nomme dans son livre passionnant « un mouvement de retardement du sens ¹³ ».

En 1954, nous sommes pourtant encore loin du moment où, à la fin du séminaire *Encore*, le signifiant devient signe, signe des effets du langage, signe du sujet divisé par son être de jouissance ¹⁴, ce moment où au binaire signifiant/signifié est substitué celui du signe/sens et qui ne sera pas sans conséquence quant à la façon de considérer le symptôme, un nœud de signes n'étant pas une métaphore. Cependant, Lacan traduisant Heidegger traduisant Héraclite, et faisant de la traduction l'objet même de la traduction, ne fait-il pas apparaître l'enjeu pour la psychanalyse ? Traduire reconduit à l'obscurité même du langage. N'est-ce pas cette obscurité même qu'il y a à apprendre à lire ? À moins que ce ne soit ce qui ne se lit pas qu'il faille traduire ?

Claro, traducteur et écrivain, parlant de l'acte de traduire, explique que, pour lui, il ne s'agit pas de faire le singe, mais plutôt de faire la vitre, « c'est-à-dire de renoncer à la contemplation des miroirs [afin de] laisser le paysage situé à l'extérieur devenir reflet ¹⁵ », le regard du lecteur dût-il venir se cogner contre. Avec Lacan, on est servis !

À lire l'exercice qui conduit l'audacieux traducteur de « legein » (recueillir, dire) en grec, à « legen » (mettre à reposer) en allemand, au « legs » français, voire au « lai » de François Villon, nous voyons Lacan mettre en évidence que quelque chose parle dans le langage, malgré le sens. Dire précède dire quelque chose. Comme Michel Bousseyroux l'explique remarquablement dans son travail, le logos est oublié par celui qui parle, or justement il s'agit de lire « logos » derrière ce qui s'entend pour ne pas être sourd à ce qu'il chiffre. Nous aurons à y revenir.

Le sens du sens

Revenons à notre lecture du jour.

Déjà dans la dernière leçon d'*Encore*, Lacan avait fait consonner le « thing » anglais avec le signe.

En effet, ce n'est ni le grec ni l'allemand que Lacan convoque pour faire signe de l'enjeu de cette traduction de ses écrits. Pour ce qui est du sens, et du bon sens, et du sens critique, ce qui est le comble du comble, Lacan n'hésite pas à reconnaître les Allemands comme les plus nobles représentants. Mais il n'omet pas de rappeler où cela a conduit ce peuple vers 1933¹⁶.

Lacan commence donc son texte en évoquant un livre, écrit par deux Anglais, dont je n'ai pas trouvé de traduction en français. *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon thought and of the Science of Symbolism* est publié en 1923. Ses auteurs, Charles Kay Ogden, linguiste et philosophe, et Ivor A. Richards, poète et critique littéraire, deux chefs de file du logico-positivisme, devraient la conception de leur ouvrage à une conversation de deux heures entre eux, tenue dans un escalier d'une maison, à 23 heures le jour de l'Armistice de 1918 ! Merci Wikipédia !

Ce que ne dit pas Wikipédia, c'est que ces auteurs sont dans la bibliothèque de Lacan depuis longtemps. Il en fait mention quinze ans auparavant dans « L'instance de la lettre¹⁷ », et il s'y réfère également dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Le logico-positivisme, dit Lacan dans ce séminaire¹⁸, procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable. Pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis hors jeu. Évidemment, la découverte de l'inconscient nous a conduits à ceci que c'est aussi bien ce qui n'a pas de sens dans un discours qui peut lui être essentiel. Par ailleurs, ce rejet du non-sens peut conduire au rejet du discours mathématique qui, reposant précisément sur le fait que ses algorithmes n'ont pas de sens, est celui qui se développe avec le plus de rigueur et ne se laisse pas réduire à d'insignifiantes bagatelles. Colette Soler a souligné cela lors de la dernière séquence consacrée à *Télévision* et elle en fait l'os de son intervention à la Journée nationale des Collèges de clinique psychanalytique à Bordeaux en mars dernier. Nous aurons à revenir précisément dans les séquences suivantes sur la question du mathème *via* le chiffre, dont il faudra débrouiller l'embrouille entre ce qui fonde l'ordre du signe et ce qui sert à écrire les nombres.

Il y a dans cette référence à Ogden et Richards l'allusion probable à leur lecture critique du signe saussurien qu'ils remplacent par le triangle sémiotique (concept, symbole et chose). Il serait certainement pertinent que nous effectuions un travail de recension des lectures successives que Lacan a faites du signe saussurien au cours de son enseignement. Cela nous permettrait de situer, comme cela a été souhaité par plusieurs collègues lors du débat, le déplacement de l'accent du signifiant au signe.

Je reviens aux premiers mots du texte. Le sens du sens sous la plume de Lacan ne produit aucune tautologie mais produit plutôt le lieu de l'écart entre deux signifiants, fût-il le même. En français, le même mot dit le sens-signification et le sens-orientation. D'où l'insistance de Lacan à détacher la fuite de la « détalade » (à ma connaissance, substantif forgé par Lacan sur le verbe « détalé »). Cette distinction fait valoir l'écoulement comme la structure même du sens et cet écoulement devient la condition même pour qu'un discours prenne son sens. Renversement s'il en est ! C'est un point structural. Le sens fuit, de structure. C'est sur cette fuite que le discours prend son sens, pas moyen, cette fuite, d'y couper.

Quelques semaines plus tard, Lacan commence son séminaire *Les non-dupes errent*, le 13 novembre 1973. Ces « non-dupes errent » qui consonnent avec les « Noms du Père » induisent une question : à quel sens peut-on s'arrêter ? Lors de cette leçon inaugurale, Lacan dit laisser la chose à l'état d'énigme, énigme pour lui-même d'abord.

Ce qui vient de temps à autre mettre un coup d'arrêt à cet écoulement du sens, c'est le point où l'on saisit cette fuite comme le concept même : *Begriff*. Lacan joue de l'équivoque suggérée par le terme allemand qui dit le concept. Saisir, soit com-prendre. Saisir, c'est du côté du sens.

Mais de ce que le sens fuit, l'on ne saurait calculer les effets. Cet incalculable est un des noms de l'impossible, et c'est cela même qui donne son sens à un discours.

La question et l'énigme

Impossible qui n'émeut pas Lacan. Loin de là, puisque du trou par où le sens se barre, il fait un comble ! Comment ne pas être « sensible » à ce qui ici, de notre langue, se joue de nous ? Le comble, c'est évidemment le point le plus haut d'un édifice, c'est également ce qui dépasse la mesure, un surcroît positif ou négatif. Un comble est proprement ce qui ne bouche rien.

L'énigme vient du grec qui signifie « parole obscure ». Ne nous hâtons pas de réduire l'énigme à une devinette, même si dans cette dernière il en va de l'art de poser une question.

Lacan a souvent parlé de la question. Après Freud, il en a fait l'énoncé même de la névrose, cette question que l'être pose pour le sujet, de là où il était avant qu'il ne vînt au monde¹⁹. Il y a un autre versant de la question, celui qui méconnaît qu'elle a déjà une réponse. Quel est le sens du sens ? Lacan est ici radical. On n'a jamais posé de question si on n'en avait pas déjà la réponse. C'est ce qu'il appelle le passez-muscade, expression du champ lexical de la magie où la noix de muscade était utilisée dans des tours de passe-passe. C'est donc une sorte de parent du tour de bonneteau, consistant dans le fait de suggérer qu'il y a une réponse à cette question, qui fonde l'existence de l'Université. Se demander ce qu'est le sens du sens ne peut être fait que par celui qui en a la réponse.

Autant dire que Lacan n'a ni cette question ni cette réponse. Il va lui en substituer une autre, la sienne, qu'il pose au signe même : « À quoi ça se signale qu'un signe est signe » ? Et il répond très clairement à cette question, ça se signale à sa substituabilité, n'importe quel signe faisant fonction de tout autre signe.

C'est dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* que Lacan parle à plusieurs reprises de l'énigme, trois ou quatre ans avant cette « Introduction ». Il part de la distinction entre énoncé et énonciation. « L'énigme, c'est l'énonciation – et débrouillez-vous pour l'énoncé²⁰. » Ce que vise ici Lacan c'est la structure de l'interprétation et il ne s'agit pas d'une répartition selon le binaire énoncé/énonciation mais de faire résonner la citation, « cueillie dans le discours de l'analysant », comme une énigme, une parole obscure, comme dite dans une langue étrangère, un « mi-dire ». Lacan reformulera des éléments de l'énigme dans le séminaire où il rend hommage à celui dont on peut dire qu'il est l'écrivain paradigmatique de l'énonciation telle qu'on n'en trouve pas l'énoncé²¹, James Joyce.

À l'accommodation sur le sens, Lacan préférera l'accommodation sur l'énigme. Contrairement à l'adage, il n'y a pas de mot de l'énigme. Lacan, situant Freud comme celui qui nous livre la voie de l'énigme, la voie et non la clé, ne recule pas devant la puissance d'énigme du langage. Le déchiffrement n'annule pas l'énigme, au mieux il la fera grandir. Déchiffrer débouche le plus souvent sur quelque question nouvelle à l'adresse de la réponse offerte par le déchiffrement.

À une énigme la solution fait défaut, pas forcément la réponse. Il s'agit bien en tout cas, cette énigme, d'en répondre. Ainsi, Lacan dira dans le séminaire *Le Sinthome* que l'analyse est « la réponse à une énigme et une réponse tout à fait spécialement connue²². »

Le solide du signe

Sur le signe, Lacan s'est penché au tout début de son enseignement, en relisant l'*Entwurf* de Freud et en déchiffrant dans la *Niederschrift* (inscription) « quelque chose qui fait signe et qui est de l'ordre de l'écriture ²³ ».

À celui qui l'interviewait pour la télévision, lui demandant de faire la distinction entre psychothérapie et psychanalyse, Jacques Lacan rappelait les deux versants en jeu dans la structure du langage ²⁴ : le versant du sens, celui qui nous fascine, et le versant du signe, celui-là même qui signale ce qui est à traiter par le psychanalyste, comme il le dit dans « Radiophonie », en tant que c'est du signe qu'il est averti ²⁵. Cette voie contrecarre l'idée répandue sottement que la psychanalyse tendrait vers le sens. Une autre partition entre appui et glissement se dessine. Le signe est le solide appui, comme il l'écrira un peu plus loin dans le texte, que le psychanalyste trouve pour sa pratique. Ce « solide » est bien autre chose que le « liquide » du sens qui, lui, ne cesse de fuir.

La réponse qui fait ici pré-texte à la question est celle donc que Lacan trouve dans sa pratique : comment se signale qu'un signe est signe ? Contrairement au sens, dont on ne peut dire qu'un en vaille un autre, un signe en vaut un autre. N'importe quel signe peut être substitué à un autre, c'est cette possibilité qui signale qu'un signe est signe, indépendamment de ce que l'on y comprenne quoi que ce soit. C'est même la seule chose sûre, disait Lacan dans son séminaire, « il y a des choses qui vous font signe, à quoi on ne comprend rien ²⁶. »

C'est ainsi qu'un message peut être chiffré et que ce chiffrage se fait indépendamment du sens. Cependant, ce signe n'aura de portée que de devoir être dé-chiffré, poursuit Lacan.

Il y a tout juste quelques jours on a fêté un bicentenaire. Le 27 septembre 1822, Jean-François Champollion (à l'âge de 32 ans) expose devant l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres à Paris ses découvertes relatives aux hiéroglyphes. Ces recherches harassantes lui furent fatales. Souhaitons-nous un destin moins funeste.

Néanmoins, encore deux lignes à lire.

Les deux versants du langage signalés par Lacan sont indissociablement liés. Ici il les nomme « dit-mensions ».

Commandé par ce que d'abord on n'y comprenne rien, le déchiffrage donnera quelque sens à cette suite de signes. Mais si le sens est alors ce qui donne au signe son terme, le point d'arrêt à la substituabilité qui est sans fin ne donne pas pour autant la structure qui noue ces deux axes.

Entre déchiffrage qui a effet d'écrit et ce qui des effets de *lalangue* dépasse ce que l'on peut en saisir, ne lit-on pas déjà dans les dix-huit premières lignes de cette « Introduction » qu'il s'agit de contribuer à situer la fin d'une psychanalyse ?

Nous écouterons avec attention et intérêt ce dont la prochaine fois David Bernard et Marc Strauss ne manqueront pas de nous faire signe.

Mots-clés : signe, sens, logos, traduction, énigme, écoulement, substituabilité, dé-chiffrer.

* ↑ Intervention au séminaire École 2022-2023, Jacques Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 6 octobre 2022.

1. ↑ J. Lacan, « D'un dessein », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 364.
2. ↑ J. Lacan, « Intervention au Congrès de La Grande-Motte », 2 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 15, 1975, p. 69-80.
3. ↑ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 19.
4. ↑ J. Lacan, « D'un dessein », art. cit., p. 365.
5. ↑ M. Heidegger, « Logos », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1958, p. 249-278, traduit par André Préau. « Logos » est d'abord paru en 1951 dans un recueil en hommage à Hans Jantzen, historien de l'art qui a étudié particulièrement la structure diaphane du cloisonnement gothique.
6. ↑ J. Lacan, « Intervention au Congrès de La Grande-Motte », art. cit.
7. ↑ M. Heidegger, « Logos », traduit par J. Lacan, paru dans *La Psychanalyse*, n° 1, 1956, p. 59-79.
8. ↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 558.
9. ↑ Pour situer l'enjeu de cette traduction, signalons ici celle de Préau : « Si ce n'est pas moi, mais le sens, que vous avez entendu, il est sage alors de dire dans le même sens : Tout est Un. » (M. Heidegger, « Logos », art. cit., p. 25.)
10. ↑ J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail "Sur la passe" du samedi 3 novembre 1973 », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 185-193.
11. ↑ M. Bousseyroux, « Pourquoi Lacan traduit *Logos* de Heidegger ? L'Un-dire d'Héraclite », dans *Le Dire de l'interprétation*, séminaire 1995-1996, Toulouse.

12.  C. Deloro, « Il est long, le chemin le plus nécessaire... », *L'En-je lacanien*, n° 13, Toulouse, Érès, 2009, p. 95-118.
13.  T. Samoyault, *Traduction et violence*, Paris, Le Seuil, 2020, p. 123.
14.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 130-132.
15.  Claro, « En toute violence », dans *22^{es} Assises de la traduction littéraire*, Arles, Actes Sud, 2005.
16.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 555.
17.  J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 498.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 59.
19.  J. Lacan, « L'instance de la lettre... », art. cit., p. 520.
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 40.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 67.
22.  *Ibid.*, p. 72. Je vous invite à lire la formidable nouvelle de Shi Tiesheng, « Plusieurs façons simples de résoudre une énigme » (dans *Fatalité*, Paris, Gallimard, 2004) que j'ai déjà évoquée dans le petit texte paru dans le numéro 161 du *Mensuel*, « Le versant du signe ». L'auteur chinois y fait valoir comment l'énigme résolue ne révèle rien si ce n'est cette énigme nouvelle dont la solution reste à chercher, voire qu'une « énigme en tant qu'énigme commence souvent à l'instant où les gens s'emploient à la résoudre ».
23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 63.
24.  J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 19.
25.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 516.
26.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 52.

D'UN PÔLE À L'AUTRE

Florence Signon

La question du progrès, le progrès en question *

« Toutes les richesses du monde, fussent-elles entre les mains d'un homme totalement acquis à l'idée de progrès, ne permettent jamais le moindre développement moral de l'humanité. »

Albert Einstein ¹

Quelle ambition nous avons de vouloir parler du progrès en une si courte soirée ! Aborder la question du progrès, c'est d'abord parler de l'histoire du progrès et, vous le savez, la science et la technologie ont exposé au XXI^e siècle comme jamais. Essayez donc de faire un bilan de toutes les connaissances acquises au cours de ce siècle... Ça donne le vertige ! Nous ne sommes plus au moment où Freud a inventé la psychanalyse, ni même au moment où Lacan faisait séminaire et parlait de la science. Il y a eu depuis une révolution qui a produit une « coupure épistémologique ».

L'épistémologie est le champ qui s'intéresse à l'étude de l'histoire des connaissances propres à un groupe social, à une époque. Une coupure épistémologique est donc une invention qui fait rupture avec les connaissances jusqu'alors tenues pour acquises. Il m'a fallu arriver à mon âge et à des lectures et relectures de Lacan pour me rendre compte de l'importance de ce champ du savoir. En effet, si nous voulons être sérieux sur cette question du progrès, il faudrait faire un tour des connaissances propres à notre époque, comme Lacan qui n'avait pas le « cerveau lent » l'avait fait à la sienne.

C'est un travail de titan, car la science aujourd'hui a, elle aussi, changé, puisqu'elle utilise la convergence de disciplines, *via* l'informatique, pour « unifier » le savoir, le « connecter », obtenir une « maîtrise du vivant » et une « augmentation des performances humaines », et je ne parlerai pas volontairement ici de la question du « rendement » financier qui est devenu l'enjeu de notre monde ².

Ainsi se combinent, dans une infinité de possibilités, l'infiniment petit (les nanotechnologies) et l'infiniment grand (l'astrophysique), la biotechnologie (la génétique, la PMA...), l'informatique (l'IA et l'information : DATA-banques de données) et le cognitivisme, courant de recherche scientifique endossant l'hypothèse selon laquelle la pensée est analogue à un processus de traitement de l'information, etc.

L'utilisation de l'informatique, d'Internet, la possibilité de stockage énorme de données, la connexion des différents savoirs qu'elle permet, la vitesse d'exécution des tâches ont produit cette coupure épistémologique. Rien n'est pareil. Tout a changé.

Freud à l'époque de son *Malaise dans la civilisation* retenait trois grandes vexations faites à l'humanité :

– l'homme se croyait au centre de l'Univers, il n'en est rien... Avec Copernic il est un grain de poussière dans l'Univers ;

– l'homme se croyait supérieur à l'animal, il n'en est rien, Darwin montre que l'homme descend du singe ;

– l'homme se croyait maître de son âme et Freud arrive avec l'inconscient et la pulsion qui mène notre bonhomme par le bout du nez.

Alors, si l'homme est vexé en cette année 1926, que dire aujourd'hui face aux nouvelles découvertes ? Je vous donne quelques exemples qui nous mettent carrément la tête sous l'eau ; je les prends pour que vous compreniez l'enjeu de l'infiniment grand et l'infiniment petit.

L'infiniment grand : en astrophysique, l'incroyable « principe anthropique » de l'Univers

Les dernières découvertes de l'astrophysique sont fascinantes, elles nous montrent que l'Univers est régi par des lois mathématiques d'une précision qui font trembler. L'Univers est réglé comme du papier à musique. La création de l'Univers (le Big Bang, ça tombe bien, nous y sommes), l'apparition de la vie sur Terre, l'évolution des espèces, le fonctionnement de l'Univers (l'alternance du jour et de la nuit, les saisons...), enfin, tout ce qui existe repose sur une vingtaine de chiffres (force de la gravitation, force électromagnétique, force d'interaction forte, interaction faible, vitesse de la lumière, constante de Planck...). Ces chiffres sont d'une précision incroyable, par exemple, prenons la plus connue et la plus simple, la force gravitationnelle $G = 667430 \times 10^{-11} \text{ m}^3 \cdot \text{kg}^{-1} \cdot \text{s}^{-2}$. Si à la place vous écrivez 667431 toute vie devient impossible. La densité de l'Univers est un chiffre de l'ordre de 1^{-60} , si l'on change un chiffre après 60 zéros, l'Univers s'effondre comme un

château de cartes. Ceci est vrai pour chacun des vingt chiffres qui gouvernent l'Univers avec des précisions encore plus folles. La moindre modification d'une très lointaine décimale réduirait à néant l'Univers et la possibilité de vie sur Terre...

Ces chiffres sont les piliers de l'Univers. D'où sortent-ils ? Aucune réponse. Qu'on lui donne le nom de Dieu ou du hasard, nous concluons simplement qu'il y a du savoir dans le réel. Non seulement nous ne sommes pas au centre de l'Univers, mais notre existence et celui de l'Univers entier dépendent entièrement d'une vingtaine de chiffres. De quoi relativiser sérieusement notre petite existence...

L'infiniment petit : le CRISPR-Cas9

Le CRISPR-Cas9, découverte époustouflante que celle de ces deux femmes : la Française Emmanuelle Charpentier et l'Américaine Jennifer Doudna, qui ont reçu le prix Nobel de chimie en 2020. Leur découverte révolutionne déjà aujourd'hui (seulement deux ans après leur découverte) tout le rapport au monde que nous connaissons. Elles ont mis au point des *ciseaux moléculaires* qui sont capables de couper le génome, l'ADN, ouvrant ainsi à des possibilités innombrables dans la médecine et bien au-delà. Cette découverte a des applications inimaginables qui vont du traitement du cancer à la fabrication de vaccin (ça, vous le savez maintenant), à la naissance de bébé OGM (on pourra choisir absolument tous les critères d'un enfant à naître), à la résurrection des mammouths, des dinosaures, à l'éradication des moustiques et du paludisme (ou toute autre espèce, y compris humaine)... Je résume beaucoup trop rapidement le monde inouï qu'ouvre cette nouveauté et je vous laisse lire le livre de Jennifer Doudna, *Un coup de ciseaux dans la Création* ³, qui lui donne l'occasion de mettre en garde sur l'utilisation de cette découverte qui, si d'un côté elle va changer notre existence et sauver des vies, peut être aussi ce qui éliminera l'espèce humaine de la Terre. C'est un peu notre Frankenstein du XXI^e siècle.

Je pourrais continuer sur les progrès de l'informatique, des neurosciences, de l'intelligence artificielle, etc. ; il me faudrait des jours. J'ai relevé ces deux exemples parce qu'ils sont paradigmatiques de l'effet de dépassement qu'ils produisent sur nos petites têtes et ces effets vertigineux me donnent de nouveau l'occasion de reprendre la question pointue de l'éthique, du savant pas tout à fait fou, Einstein : « Tout ce que l'on peut faire, faut-il le faire ? » Autre avertissement du mathématicien : « Le souci de l'homme et de son destin doit toujours constituer l'intérêt principal de

tous les efforts techniques : ne jamais l'oublier au milieu des diagrammes et des équations. »

Tout cela peut s'ajouter aux trois vexations de l'homme selon Freud. L'homme n'est plus seulement vexé, il devient obsolète, caduc. Vous le savez, c'est sur cette vague que surfent les transhumanistes et leur programme qui vise à supprimer « ces hommes bâclés à la six-quatre-deux », comme disait Schreber, ces hommes mal foutus, mortels, incomplets, souffrants du manque, de symptômes, de vieillissement, et qui ne sont même pas capables de se reproduire seuls. Vous allez me dire que ce n'est pas très nouveau, un courant hérétique du premier siècle appelé la gnose posait déjà comme postulat que Dieu avait raté la Création et ses créatures, ayant été assailli au moment de l'acte par des forces maléfiques, et que c'est pour cette raison que nous sommes si fragiles et mortels.

Alors, nous qui ne sommes pas hérétiques de cette façon, ni transhumanistes, nous qui nous intéressons à l'avenir des hommes et de l'Univers, nous psychanalystes et psychanalysants dans le même bateau – serait-ce une arche de Noé ? –, que pouvons-nous en dire ? Que propose la psychanalyse ?

Je fais l'hypothèse qu'après la coupure épistémologique freudienne qu'est l'invention de l'inconscient, la psychanalyse lacanienne est une nouvelle coupure (non encore advenue !) parce qu'elle permet une invention dans la cure qui change le rapport au monde, aux autres (une autre forme de lien social) et au savoir. J'avance ici – c'est un point de vue, une lecture – qu'elle permet un progrès « humain », seul véritable progrès, progrès qui n'est pas un refus de la modernité et qui n'efface pas le passé, mais qui ouvre à la possibilité d'utiliser les progrès scientifiques d'une autre façon et de lier l'individuel au collectif. Je vous propose d'en débattre après avoir écouté Frédéric Uhalde.

* ↑ Texte prononcé lors de la conférence « Le son de l'époque », à Dax, le 27 juin 2022, pôle 7, Bordeaux Région.

1. ↑ A. Einstein, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 1989.
2. ↑ Voir Elon Musk et la Nasa pour la conquête spatiale.
3. ↑ J. Doudna et S. Sternberg, *Un coup de ciseaux dans la Création*, Paris, H&O, 2020.

Frédéric Uhalde

La vie comme elle est *

« Pero en estos años nació
la usina total de la muerte »

Pablo Neruda, *Fin de mundo*

Le progrès, c'est aussi la bombe atomique. Telle est la pensée vertigineuse qui vint un jour, au détour d'un virage, me frapper sans prévenir. Une remise en cause d'une croyance au progrès qui n'avait jamais fait l'objet d'un questionnement tant elle était fermement établie. C'était comme une sorte de naïveté optimiste qui, lorsqu'on regarde certains faits lucidement, s'écroule aussi soudainement que certaines civilisations passées qui devaient durer éternellement. C'est aussi une rencontre avec une interview de Lacan donnée au magazine italien *Panorama* qui m'a beaucoup fait réfléchir. Elle servira de fil rouge à ce texte.

Comme un bon heurt n'arrive jamais seul, voici qu'une récente interview à la radio de Michel Zink, médiéviste réputé, est venue me faire dresser l'oreille au moment où je me posais des questions concernant le progrès. À l'affirmation que notre époque est plus évoluée que le Moyen Âge, Michel Zink répond : « Chaque époque a ses propres cruautés et la quantité de cruauté dans le monde reste égale d'époque en époque, mais elle change de place, et chaque époque est très attentive à la cruauté des époques précédentes et aveugle aux siennes propres. De sorte que nous sommes très contents de nous, mais dans cinquante ou cent ans on mettra le doigt sur des choses dont nous n'avons peut-être même pas idée, ou bien auxquelles nous ne prêtons même pas attention ¹. » Il n'y a donc pas, pour Michel Zink, d'idée de progrès dans l'œuvre de civilisation, il dit bien que c'est égal d'époque en époque.

Freud enfonce le clou dans son article de 1915 « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ² ». Il fait le constat en plein cœur de la Première Guerre mondiale de l'incapacité des grandes nations dites

civilisées à résoudre, par d'autres moyens que la guerre, les conflits qui les animent. Pires que dans l'Antiquité classique, ces guerres deviennent de plus en plus sanglantes, plus meurtrières et plus enragées, frappant aveuglément militaires et civils, en raison du puissant perfectionnement, progrès pourrait-on dire, du matériel militaire. Freud revient ensuite aux fondamentaux de la psychanalyse, affirmant que penser que la guerre est derrière nous n'est qu'illusion : « Les illusions se recommandent à nous ³ par le fait qu'elles nous épargnent des sentiments de déplaisir et nous font éprouver à leur place la satisfaction. Il nous faut donc accepter sans nous plaindre qu'elles se heurtent un jour à une partie de la réalité et s'y brisent ⁴. » Pour Freud, c'est clair, il n'y a aucune extermination possible du mal dans l'homme, « l'essence la plus profonde de l'homme consiste en motions pulsionnelles [...] primitives, égoïstes et cruelles ⁵ ». Ce sont plus tard le besoin d'amour et la contrainte de l'éducation qui peuvent inhiber ces penchants agressifs. Ce ne sont pas des penchants « naturels » de l'homme, ce qui fait dire à Freud, non sans ironie, que notre désillusion est injustifiée parce que les hommes ne sont pas tombés aussi bas que nous le redoutions, car ils ne s'étaient jamais élevés aussi haut que nous l'avions pensé. Il finit par dire, lapidaire : « Si l'on nous juge selon nos motions de désir inconscientes, nous sommes donc tous nous-mêmes, comme les hommes des origines, une bande d'assassins ⁶. »

Je ne résiste pas ici au plaisir de citer Jacques Brel dans sa chanson *Les Singes*, qui ne disait pas autre chose en parlant de ses congénères : « Car ils ont inventé le fer à empaler. Et la chambre à gaz et la chaise électrique. Et la bombe au napalm et la bombe atomique. Et c'est depuis lors qu'ils sont civilisés ⁷ ! »

Il n'est pas question dans ce travail d'ignorer les évidentes avancées médicales qui permettent aujourd'hui de soigner de mieux en mieux certaines pathologies autrefois fatales. Il est certain qu'elles ont permis un accroissement significatif de l'espérance de vie dans les pays occidentaux. La révolution numérique a accéléré la vitesse des moyens de communication et transformé la vie de beaucoup d'entreprises. Elle a permis également d'autres rapports plus étroits, avec la famille et les amis à l'autre bout du monde. Les transports de plus en plus rapides facilitent les voyages, ils ont permis à un maximum d'individus de parcourir le monde et d'en explorer les richesses culturelles et géographiques, même si sur le plan écologique la facture est dramatique !

L'atome pourrait être le paradigme de ce paradoxe dans lequel nous plonge le progrès. D'abord développé à des fins militaires pendant et après la

Seconde Guerre mondiale, il fait peser une menace désormais constante sur la survie de l'humanité, et a provoqué d'épouvantables horreurs à Hiroshima et Nagasaki. Puis dans son utilisation civile, il a permis de produire une énergie peu coûteuse et décarbonée avec pour conséquence la fermeture de milliers de centrales à charbon. Malgré tout, les centrales nucléaires font peser des risques colossaux lorsque la situation devient hors de contrôle et le problème des déchets radioactifs n'est toujours pas réglé. C'est une conséquence logique : avec le progrès l'homme a inventé l'accident.

Paul Virilio, philosophe et architecte qui a bâti sa pensée autour de la tyrannie de la vitesse, considère que le progrès s'accompagne forcément d'une part d'ombre, d'un danger. Il développe une théorie autour de l'accident : « Inventer l'avion, c'est inventer le crash. Inventer le navire, c'est inventer le naufrage. On ne peut pas censurer l'accident ⁸. » Ce que me semble montrer Paul Virilio, c'est que l'on n'est pas dans un progrès itératif, continu, le processus comporte des failles, des trous, qui sont la conséquence inévitable et inévitée du progrès et, pour le dire avec un langage psychanalytique, tout progrès charrie et se paye de son lot de réel. Et le réel, cela ne se censure pas.

Il me semble qu'il n'y a donc, à la réflexion, pas d'évidence dans l'idée de progrès, des questions plutôt. Parce que même si l'on peut penser que le mot parle par lui-même, un peu d'étymologie nous permet, déjà, de mettre en question ce signifiant. Selon le Robert ⁹, il y a deux acceptions. Le sens premier désigne la marche en avant (*pro* : avant, et *gradi* : marcher, s'avancer). C'est le sens figuré qui, lui, convoque le développement, l'accroissement des choses. Par conséquent, les deux notions ne s'équivalent pas. La première est neutre, une avancée certes, mais sans idée d'amélioration. Ce peut être le temps qui passe, par exemple. Alors que la seconde définition marque une évolution, en bien.

Nous nous retrouvons donc devant des paradoxes, des apories que l'on peut résumer en une question : la croissance et le progrès technologique assurent-ils le bonheur commun ? Poser cette question n'est pas facile. Elle peut comporter le risque de se voir taxer de conservatisme puisque le progrès social, dans le travail, le droit des femmes, des minorités, les grandes avancées sociétales sont déjà combattus par des courants politiques réactionnaires pour la plupart. Or, à la différence d'un discours idéologique passéiste ou progressiste, c'est sur un discours éthique que nous voudrions porter la question. Et à partir de la psychanalyse bien évidemment.

Que peut-on dire avec Lacan, après les camps et après la bombe, des révolutions qui s'opèrent tant au niveau biotechnologique que numérique ?

En effet, il nous semble important d'examiner ces nouvelles avancées scientifiques, lui qui pressait les psychanalystes à rejoindre la subjectivité de leur époque.

Le progrès, un progrès ?

Commençons pour cela par un extrait d'interview de Lacan – cette interview s'est déroulée en 1974, et une partie tourne autour de la question du progrès.

« Il semble que vienne pour les savants le moment de l'angoisse. Dans leurs laboratoires aseptiques, roulés dans leurs blouses empesées, ces vieux bambins qui jouent avec des choses inconnues, en fabriquant des appareils toujours plus compliqués et en inventant des formules toujours plus obscures, commencent à se demander ce qui pourra advenir demain, ce que ces recherches toujours nouvelles finiront par amener [...] Alors qu'ils sont déjà en train de changer la face de l'univers, il leur vient à l'esprit seulement à présent de se demander si par hasard ça ne peut pas être dangereux. Et si tout sautait ? Si les bactéries élevées si amoureusement dans les blancs laboratoires se transformaient en ennemis mortels ¹⁰ ? »

L'épisode pandémique que nous sommes en train de traverser montre la funeste réalité de cet augure lacanien. Il dresse le constat implacable de l'ascendant exponentiel de la science sur le monde. Il n'est d'ailleurs pas le seul, à l'époque encore insouciant de la science triomphante, à s'inquiéter des conséquences possibles de telles recherches. Einstein lui-même semble quelque peu angoissé lorsqu'en 1955 à propos de son invention atomique, il s'alarme du dépassement de l'humanité par la technologie et fustige l'incapacité politique à gérer de telles découvertes. Comme Oppenheimer, longue est la liste de scientifiques horrifiés par leur propre créature qui, au soir de leur vie, soupçonnent que la raison triomphante s'est comportée, en fait, comme une démente. Bombe atomique et révolution numérique ont fait dire à chaque fois à leurs créateurs que ce sont des créations noires.

Dans cet extrait de l'entretien, le signifiant *bambin* qu'utilise Lacan vient rappeler la jouissance sans limite de l'enfant qui ne mesure pas la conséquence de ses actes. La spécificité de la jouissance, c'est qu'elle est du côté du trop ou du tout. Les savants s'amuse donc comme des enfants et triturent leur objet. Ils l'étudient sous toutes ses coutures, au microscope, et s'en approchent. Se rendent-ils compte que plus ils s'en approchent plus ils angoissent ? C'est une des spécificités du rapport à l'objet, surtout lorsqu'on pense pouvoir l'attraper. Que ce soit sa mère ou une bactérie, il vaut mieux parfois garder quelques distances et ne pas se croire au-dessus de tout risque. Le problème actuel est que plus rien ne vient faire tiers ou

réguler cette dérive scientiste. Auparavant, c'étaient les États qui à l'aide de mécanismes démocratiques, de commissions d'éthique et de bien nommés « garde-fous » mettaient un frein, voire interdisaient un certain nombre de recherches à visée douteuse. La dérégulation des systèmes de contrôle dans une idéologie néolibérale et concurrentielle a fait croître les entreprises privées, qui ne sont pas soumises aux mêmes états... d'âme.

On ne peut pas attendre de la science comme du capitalisme qu'ils régulent la jouissance. Ce n'est pas dans leur nature, leur propriété est l'accroissement, ce que Marx appelait la plus-value, et Lacan le plus-de-jouir. Le truc, c'est qu'il y a un hic. J'y viens avec un autre extrait de l'interview.

Dominer le réel

« Ce que nous gagnons sur le plan scientifique qui est incontestable, n'accroît absolument pas pour autant notre sens critique en matière de vie politique par exemple. J'ai toujours souligné que ce que nous gagnons d'un côté est perdu de l'autre pour autant qu'il y a une certaine limitation inhérente à ce que l'on peut appeler le champ de l'adéquation chez l'être parlant. Ce n'est pas parce que nous avons fait en ce qui concerne la vie, la biologie, des progrès depuis Pline que c'est un progrès absolu. Si un citoyen romain voyait comment nous vivons [...] il serait probablement bouleversé d'horreur ¹¹. »

La nature a horreur du vide, nous dit-on. Et l'Homme ? De quoi est constituée son horreur ? Sur les origines, il ne sait rien. Sur l'après la vie, il n'en sait pas plus. Tout cela n'a au fond aucun sens, c'est l'ab-sens. Si l'on suit Lacan, le réel est « tout ce qui ne va pas, qui ne fonctionne pas, qui s'oppose à la vie de l'homme ¹² ». Tout ce que l'homme ne comprend pas, tout ce que ses mots et donc sa pensée ne peuvent atteindre, cela fait trou. Mais rien n'est plus insupportable à l'homme que ce trou. La mort s'oppose à la vie de l'homme. Le mystère des origines et donc sa conséquence, le non-sens de l'existence, cela ne lui va pas. L'amour ne fonctionne pas autant qu'il le voudrait. De la finitude au ratage de la rencontre, en passant par le non-rapport sexuel jusqu'au trauma du langage, l'homme est cerné par le réel. Et c'est structurel, nous dit Lacan. Alors, sur tous ces noms du réel, ces malaises de la civilisation, l'homme a d'abord mis les dieux puis la science. Et de nos jours les deux. Illusion de la religion, comme disait Freud, et fantasme scientifique, nous dit Lacan, pour recouvrir ce réel angoissant. Le refus du réel n'est pas sans conséquence et cette conséquence, on le sait depuis Freud, c'est un symptôme. Il l'a nommé : malaise dans la civilisation. C'est à cette tâche que se voue le progrès scientifique, faire disparaître tout ce qui se met en travers de la vie de l'homme et tenter de recouvrir tous ces

ratages. Mais l'exploration du réel n'est pas sans risque comme le monde du xx^e siècle en porte les stigmates.

Nous vivons donc dans un monde qui a une ambiance, comme à toutes les époques. Cette ambiance est conditionnée par la croyance d'un progrès technico-scientifique qui serait libérateur pour l'espèce humaine. C'est à cet effet que les recherches scientifiques tentent de s'affranchir du réel avec tous les dérèglements que cela emporte. En effet, certaines avancées biotechnologiques promettent que la mort est un horizon dépassable. Il est aussi possible depuis un certain temps déjà de procréer sans en passer par le sexe. La révolution numérique (qui est la troisième révolution industrielle) charrie avec ses incontestables innovations bien des périls. Dans l'excellent et effrayant documentaire *Derrière nos écrans de fumée* (Netflix, 2020), d'anciens hauts cadres et créateurs de logiciels de réseaux sociaux témoignent de la manière dont leurs inventions leur ont échappé au-delà de tout ce qu'ils avaient pu imaginer¹³. Et notamment la perte de repères des sujets dans le champ des liens sociaux. Récemment, les géants de la Silicon Valley ont été l'objet de critiques pour des déstabilisations politiques et sociales, par exemple l'ingérence de Twitter dans les élections américaines. Dans ce documentaire, les protagonistes nous expliquent que les algorithmes poussent à la polarisation des idéaux politiques, érodant le tissu social et déstabilisant la démocratie. Les récents événements aux États-Unis en témoignent. Mais le plus inquiétant dans ce qu'ils avancent, c'est qu'il n'y a pas d'intentionnalité dans cette finalité, à un moment donné tout cela leur a échappé. Ils ont développé le concept de machines apprenantes, c'est-à-dire qu'à un certain niveau de données, les algorithmes se mettent à fonctionner tout seuls sans que l'humain leur donne quelque consigne que ce soit. Et ces algorithmes, afin de capter sans cesse l'attention des sujets, ne servent finalement que ce qui va dans le sens de la pensée des individus. Résultat : ni doute ni remise en question de son propre raisonnement. C'est ce que pourrait illustrer la fameuse phrase de Michel Serres : « Les 3 heures 37 par jour d'espérance de vie que les gens ont gagné, ils les passent devant la télévision à devenir cons. C'est extraordinaire¹⁴ ! »

Il demeure qu'aujourd'hui, malgré toutes les tentatives de progrès et les avancées scientifiques et médicales, la marche du monde reste entravée par un certain nombre de phénomènes qui semblent aller à l'encontre du progrès que l'on nous promet. Quelle est cette entrave ? Pour répondre à cette question, nous allons maintenant nous intéresser au problème de la « limitation du champ de l'adéquation chez l'être parlant » dont parle Lacan dans l'extrait sus-cité. C'est la phrase clé de ce texte, que je vais essayer de commenter.

Ça rate

L'homme moderne, et au fond l'homme tout court, a depuis toujours cette tentation de croire aux lendemains qui chantent (quelle que soit sa chanson préférée d'ailleurs), et il s'appuie sur cette certitude pour croire que cela finira par marcher. Cette pensée, rêveuse, illusoire, voire naïve, peine à résister aux faits, car l'histoire se répète, bégaie même. Elle n'est finalement ni retour en arrière ni avancée tangible, elle est répétition. Les guerres, les génocides, les retours à des régimes autoritaires en sont le signe. Malgré leur essor, les sciences dites « humaines » ne parviennent pas, malgré leurs supposées avancées sur la connaissance de l'homme, à procurer du bonheur aux peuples ou même à leur donner des clés de compréhension efficaces pour leur permettre de s'affranchir de leurs conflictualités. C'est à cet endroit que nous pouvons faire intervenir l'inadéquation fondamentale et structurelle dont parle Lacan.

En effet, nous sommes des êtres de langage. C'est ce qui distingue l'espèce humaine des autres espèces. Il faut prendre ce problème d'adéquation au niveau du langage avant qu'il ne se diffuse à d'autres sphères. Si les gens parlent parfois autant, en plus de la jouissance phallique que cela comporte, c'est bien qu'ils ont du mal à se faire comprendre ou même se comprendre eux-mêmes. Le langage en lui-même renferme une demande et un manque qui lui confèrent sa propre limite. Un mot ne cerne jamais complètement la chose qu'il désigne. Les nombreux synonymes en témoignent. C'est en cela que le langage est limité dans son adéquation, et qu'en plus d'une certaine manière chacun a le sien. Les nombreux malentendus quand ils ne sont pas lapsus montrent comment le langage se joue de nous, c'est aussi ce qui fait la beauté de la poésie : plaisir de tordre une langue qui s'y prête toujours volontiers. De plus, quand Lacan invente ce néologisme de « parlêtre », ce qu'il désigne, c'est que seul le langage peut dire quelque chose de notre être. C'est la seule manière et elle est limitée, imprécise, évanescence et bien souvent contradictoire. Bref, nous sommes ce que nous disons parce que quand on pense on le fait avec des mots, il n'y a pas de pensée pure qui n'utiliserait pas de mots.

Ce problème d'adéquation porte en lui une conséquence tout à fait gigantesque que Freud, avant Lacan, avait aperçue : l'impossible est avant tout à l'intérieur de nous-même. C'est en cela que cet impossible, du côté du collectif, trouve son origine dans l'individuel et il porte un nom : le réel. Cet écart irréductible, nous pouvons le constater avec nos proches, aussi proches soyons-nous, et nous pouvons le vérifier dans l'état amoureux, au sein duquel sévit la dangereuse illusion de ne faire qu'un avec

l'autre, ou de croire qu'une possible complémentarité viendrait à bout d'un impossible. Lacan nous dit qu'il y a toujours dans une rencontre quelque chose d'irréremédiablement manqué. Pas d'adéquation. Ce qui se répète, c'est l'inassimilable, ce bout de réel qui se met en travers de notre chemin. Et la rencontre manquée, ça se diffuse : rencontre manquée avec le peuple qui n'a pas les mêmes coutumes, autrement dit, pas les mêmes manières de jouir, et c'est le racisme ou l'homophobie, rencontre manquée avec le voisin et c'est la haine, rencontre manquée avec son conjoint et c'est l'incompréhension et les drames, et même rencontre manquée avec soi-même et c'est la haine de soi puisque comme je l'ai dit l'être échappe toujours à se dire complètement.

Ce qui est très important à comprendre, c'est que ces limites à la jouissance ne sont pas la conséquence d'interdits sociaux, ce sont des limites internes. Ce n'est pas un effet de civilisation (comme lorsqu'on accuse toujours la civilisation judéo-chrétienne), mais un malaise dans la civilisation. C'est la condition humaine. C'est pour cette raison que le progrès bute sur quelque chose en permanence. C'est un point de butée indépassable. C'est ce que dit Lacan dans cet autre extrait : « Je ne suis pas pessimiste. Il n'arrivera rien. Pour la simple raison que l'homme est un bon à rien même pas capable de se détruire lui-même [...] le réel prendra l'avantage comme toujours. Et nous serons, comme toujours, foutus ¹⁵. » C'est là qu'interviennent les transhumanistes, justement pour essayer de reconditionner l'être humain (le langage, le sexe, la mort, tous ces autres noms du réel). C'est un discours qui vise une croyance, celle que tout peut passer du côté du savoir, et qui vise l'adéquation. Je rappelle juste en passant que pour Lacan le seul acte réussi est le suicide. Cela situe le problème.

Alors, maintenant que nous avons situé les limites au progrès, cerné ce qu'il y a d'impossible à y croire totalement, et qu'avec Lacan nous avons vu qu'à tenter de le déloger, il revient toujours à la même place, il nous reste une question cruciale. Que peut-on attendre d'une psychanalyse, puisque d'une analyse on peut espérer quelque progrès ?

L'analyse : pourquoi faire alors ?

Orientons-nous d'un autre court extrait de Lacan pour commencer :

« La psychanalyse n'est pas non plus une foi, et il ne me plaît pas de l'appeler une science. Disons que c'est une pratique, et qu'elle s'occupe de ce qui ne va pas. Terriblement difficile parce qu'elle prétend introduire dans la vie de tous les jours l'impossible, l'imaginaire ¹⁶. »

Quelque chose m'a profondément marqué dans la technique psychanalytique, c'est l'orientation de l'analyste à toujours marquer le réel, lorsqu'il apparaît dans les dires d'un sujet. Là où le sujet exprime un deuil, un impossible, une vérité, une limite, l'analyste ne l'escamote pas, ne le voile pas, parfois même il l'appuie. Il ne s'agit pas là de consoler, de laisser penser que l'existence peut s'affranchir de sa part de douleur. La psychanalyse n'enseigne pas non plus la joie de vivre, ni davantage l'espérance. En revanche, elle enseigne que ce que les sujets prennent pour la réalité n'est que des fantasmes, que la parole ment et que l'amour est une illusion narcissique. Mais ce que l'on pourrait, au premier abord, entendre comme une douleur administrée n'est qu'une invite à la renonciation active et décidée à attendre quelque progrès de ce côté-là. Renoncer à toute promesse : il n'y a pas d'espoir. Ici nous ne parlerons pas d'avenir radieux. C'est en cela que la psychanalyse peut aider un sujet à avoir un aperçu du réel.

Je me souviens de ce mot de François Tosquelles, qui avait dit un jour : « La psychanalyse c'est une déconnade ! Les gens ils viennent et on leur dit, allez-y, racontez-moi tout ce qui vous passe par la tête, déconnez ! Et là tout d'un coup, ces sujets qui font beaucoup de conneries dans leurs vies deviennent très réfléchis et ils font bien attention à ce qu'ils disent, ils essaient de donner du sens à tout ¹⁷. » Ce qui me paraît intéressant dans ces paroles, un peu provocantes, de l'inventeur de la psychothérapie institutionnelle, disciple de Lacan, c'est que la dé-connade, c'est justement ne pas faire le con. Attention, ce qu'il se dit dans une analyse c'est très sérieux, mais il faut savoir qu'à la fin c'est ab-sens. Il n'y a pas de sens à la vie. Rien de plus qu'un début et une fin. Religions, science, roman familial dans lesquels chacun peut se complaire, ne sont que des alibis du bois de chauffage pour alimenter la névrose.

À partir de cet aperçu, la psychanalyse ménage une autre place à cette butée, ce mur du réel, et à l'absurde de nos existences. C'est une tout autre manière de faire avec l'impossible, celui justement que la science dénie, comme le dit Lacan. Elle introduit le réel dans la vie du sujet. On pourrait dire qu'elle le met face au mur. Parce que ce renoncement à un espoir de complétude, du corps, de la langue, de l'autre et de l'amour, cette reconnaissance de la limite à partir de laquelle quelque chose de nouveau peut advenir, c'est ce qui s'appelle la castration. L'advenir n'a rien à voir avec l'avenir. Accepter cette dimension du « pas tout », c'est considérer le ratage, et en tenir compte comme structurel au sujet parlant. Ce ratage spécifique à chaque-un, *l'unbewusst*, l'inconscient et la bévue, solidaires et solitaires, permet alors d'ouvrir des horizons nouveaux, tenant compte de

l'inatteignable, découvrant et explorant une autre issue que l'ordre de l'Autre et le mirage du progrès scientifique.

Est-ce à dire qu'il faut désespérer ? Si désespérer est renoncer à un leurre, comme nous l'avons vu plus haut, alors oui, il faut se dépandre de l'espoir. Surtout si l'espoir dépend de la providence, des illusions, de la vie après la mort ou de la biochimie. Mais ne pas espérer ne veut pas dire ne pas entreprendre, c'est même le contraire. C'est logiquement s'engager en prenant en compte cette limite et considérer que de toute façon et quoi qu'il arrive, quelque chose sera raté. Seule la psychanalyse ménage une place à la *clocherie*, cette boiterie ; mieux, elle la promet pour enfin laisser le sujet respirer, l'empêcher de s'épuiser à poursuivre des chimères, ce qui, disons-le, le déprime.

Le progrès dans une psychanalyse, ce n'est souvent pas celui qu'on espérait, il n'est pas forcément là où on l'attendait. Mais c'est surtout qu'au cours d'une analyse, le progrès, qui existe bien, n'est pas un gain, il se déduit d'une perte, et c'est cela qui change tout. Cela s'appelle le désir. Est-ce que le vrai progrès, la vraie modernité ne serait pas d'enfin accepter ce mur et cette perte qui en est la conséquence logique pour tenter d'en faire quelque chose ? Il pourrait s'y promouvoir, et nous en avons parfois la preuve, des existences prenant appui sur le désir pouvant ouvrir des horizons nouveaux, joyeux et amusants à vivre. Des vies plus simplement plus humaines, tout au long de leurs cours. Il ne s'agit finalement que de cela, accepter notre propre humanité, pour que, de la larve que nous fûmes au papillon, dont on sait les conséquences inouïes du battement d'ailes, nous consentions à la vie comme ailée.

Je voudrais terminer cette intervention par un court extrait du livre *Sarinagara* de Philippe Forest. Je l'ai lu tout récemment et il m'a semblé qu'un commentaire sérieux de ces quelques lignes aurait tout aussi bien pu nous orienter sur notre thème ce soir.

« Mais le temps de l'Histoire n'est pas un, il n'a pas de sens, vient de nulle part, conduit n'importe où. Chacun s'y trouve un jour jeté et s'éveille avec stupeur parmi un fouillis de fables, dans l'épaisseur d'un récit mal tramé et au fond indifférent où de vieilles légendes font autour de soi une rumeur d'échos déclinants. Ni le passé ni l'avenir n'existent, le présent est un pur vertige, verticalement ouvert entre deux perspectives fausses filant dans le vide devant et derrière soi ¹⁸. »

Mots-clés : progrès, science, réel, cure analytique, humain.

*  Texte prononcé lors de la conférence « Le son de l'époque », à Dax, le 27 juin 2022, pôle 7, Bordeaux Région.

1.  M. Zink, *Par Jupiter*, émission France Inter, 56 minutes, 27 mai 2021.
2.  S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 7-40.
3.  Freud désigne par là les psychanalystes.
4.  S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », art. cit., p. 18.
5.  *Ibid.*, p. 16.
6.  *Ibid.*, p. 37.
7.  J. Brel, *Les Singes*, album Marieke, Philips, 1961.
8.  P. Virilio, *D'accident en catastrophe. Avoir raison avec...*, émission France Culture, 29 minutes, 27 janvier 2022.
9.  *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, 2 volumes, sous la direction d'A. Rey, 1999.
10.  J. Lacan, *Entretien au magazine Panorama*, propos recueillis par Emilio Granzotto, 21 novembre 1974.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, séance du 19 avril 1972.
12.  J. Lacan, *Entretien au magazine Panorama*, *op. cit.*
13.  J. Orłowski, *Derrière nos écrans de fumée*, 94 minutes, Netflix, 2020.
14.  M. Serres, *Interview à la librairie Sauramps*, Montpellier, 2013.
15.  J. Lacan, *Entretien au magazine Panorama*, *op. cit.*
16.  *Ibid.*
17.  F. Tosquelles, *Une politique de la folie*, INA productions, 54 minutes, 1989.
18.  P. Forest, *Sarinagara*, Paris, Gallimard, 2006, p. 86.

Radu Turcanu et Mathias Gorog

De l'objet au sujet, filles et garçons, *male and female* *

I

Radu Turcanu

En 2020, nous avons démarré ce séminaire qui s'adresse à la fois à un public travaillant dans le cadre hospitalier ou en institution et à celles et ceux qui souhaitent se familiariser davantage avec la psychanalyse lacanienne. Son titre est tout un programme, il vise la clinique psychanalytique avec les enfants et les adolescents, y compris la prise en charge institutionnelle, ainsi que les nouvelles versions des discours contemporains autour du genre et de la question de l'identité sexuée.

Nous sommes partis (« L'objet *a* chez l'enfant », 2020-2021) de la référence à l'objet *a* de Lacan, sa « seule invention » en psychanalyse, en passant par l'objet perdu freudien, celui transitionnel de Winnicott, et par les objets fétiche et phobique, en nous appuyant sur les versions lacaniennes de la privation, de la frustration et de la castration (*Séminaire IV, La Relation d'objet*). Nous avons abordé par la suite le destin de l'objet dans la psychose ou dans l'autisme avec son trajet asymptotique (schéma I de Lacan, *Séminaire III, Les Psychoses*). Et nous avons conclu par la référence à l'objet que nous avons appelé « retrouvé/reprouvé », ce qui nous a permis de faire la transition vers des développements sur le rapport entre l'angoisse et l'objet *a* chez Lacan ainsi que sur la clinique de l'objet chez l'adolescent.

Mathias Gorog

C'est dire que l'objet petit *a* qui décomplète l'Autre est censé venir réparer les dommages infligés par la castration au sujet en constitution. Mais cet objet ne vient que si la castration l'appelle, car là où la castration n'est pas en place, l'objet *a* ne vient pas suturer le sujet, parce que, en fait,

il ne l'a jamais quitté. L'objet ne s'est jamais séparé du corps propre, restant dans la poche d'un sujet non barré, comme le dit Lacan.

Dans ce déploiement, du stade du miroir à la métaphore paternelle, l'enfant va devoir faire avec des petits autres constitués aussi à leur image, dont il peut croire qu'il sait tout, mais qui devront se distinguer d'un Autre qui peut le tromper et le surprendre. Pourtant, cet Autre, ce n'est plus, non plus, le parent ou bien l'enseignant, qui, lui, trouve désormais sa place parmi la cohorte des doubles imaginaires, à ceci près que contre ceux-ci, l'enfant ne peut lutter et qu'il lui faut obéir. On voit alors se distinguer un parent imaginaire, à la fois prothèse et protection, qui ne rend plus du tout compte de la loi symbolique à laquelle l'enfant doit pouvoir avoir recours pour lui-même – capacité à être seul, à entendre les règles implicites d'un jeu de récréation ou celles de la réserve quant aux secrets que les enfants ne doivent pas révéler aux adultes : « cafteur ». Ces parents imaginaires peuvent longtemps boucher les trous du symbolique, jusqu'à la puberté par exemple, parfois plus tard. Le côté hors la loi est toujours une référence à un tiers, puis à un second.

Pendant le confinement, nombre de situations familiales marquées par d'importantes difficultés ont pu sembler curieusement apaisées, au contraire de ce que l'on aurait attendu. C'est aujourd'hui, après la fin des mesures de restriction sociales, dans l'après-coup, que l'on assiste à une nouvelle pandémie pédopsychiatrique – autismes secondaires sévères, suicides d'enfant, déscolarisations d'adolescents, pour ne citer que ceux-là, ont atteint en France des proportions impensables auparavant (30 % d'augmentation environ). Une des causes est à chercher du côté de cette loi imaginaire intra-familiale face à un dehors menaçant, qu'aucune entaille symbolique – école, copains, colonies – ne vient plus soulager.

Cette distinction de l'imaginaire et du symbolique est fondatrice de la relation que le sujet va entretenir avec la constitution de ses objets, et en particulier de ceux que je réduis à n'être que mes semblables, des autres spéculaires. Ils constituent aussi des périls chez l'enfant qui peut peiner à s'extraire, comme sujet, de cette première rencontre avec son double. À ce titre, on retrouvera les points communs que la clinique nous permet d'établir entre socialisation en maternelle et rapports sociaux pubertaires. Et pourtant, ces doubles ne sont que des images, ce dont on fait l'expérience est bien autre chose. On ne s'en sort qu'à saisir l'objet *a* comme objet partiel, comme prélèvement corporel, comme livre de chair. *L'objet cessible devient fonction du désir parce qu'il en est la cause.*

C'est parce que l'objet *a* choit que le sujet se barre. Le sujet se trame ainsi à travers les pertes successives qui lui sont intimées (demandées) par l'Autre ; alors que l'objet petit *a* prend sa bizarre consistance d'irreprésentable au fur et à mesure qu'ont lieu les séparations successives des bouts du corps exigées par l'Autre. C'est au moment du stade du miroir que des deux côtés il y a une stabilisation, une fixation. C'est là que se met en place, ou pas, le fantasme. Lacan écrit cela $\$ \diamond a$. Il a beaucoup souligné cette articulation dans le registre de la névrose, sur la constitution du sujet divisé par l'effet de la métaphore paternelle, sur le calage du rapport au grand Autre par la constitution du fantasme fondamental, qui justement donne une articulation plutôt stable, non sans difficultés cependant, entre le sujet divisé et l'objet *a* qui a chu pour se placer dans le champ de l'Autre. Pour simplifier, on peut dire que la constitution du sujet est concomitante avec la séparation de l'objet petit *a*.

Avec les enfants présentant des symptômes psychotiques ou autistiques, on constate qu'à tous les niveaux, leurs rapports à l'objet sont parités : que ce soit avec les objets du quotidien, source de collage ou d'arrachement, mais aussi dans leur rapport aux apprentissages, la plupart du temps empêchés, et, bien sûr, dans leur lien aux autres, où la dimension persécutive est majeure.

II

Radu Turcanu

Le titre du séminaire 2021-2022 a été : « L'angoisse à l'épreuve de l'objet : l'adolescent et son double ». En effet, l'angoisse est ce qui permet à Lacan de donner une nouvelle définition de l'objet *a*. Et par là, une nouvelle approche de la question du corps et de l'imaginaire.

La question du corps, indissociable de celle de l'image, apparaît comme centrale chez les sujets qu'on appelle adolescents. Ces sujets sont à l'âge où un remaniement décisif a lieu, lié précisément à la constitution de leur identité sexuée : identité de jouissance à partir de la consistance, dans chaque cas, de l'objet *a*. Nous allons rapprocher ce changement quant à l'identité sexuée de ce qui peut se formuler comme « métamorphose adolescente » (séminaire 2022-2023).

Mathias Gorog

L'adolescent va se débrouiller de la perte, qu'il ne va cesser de retrouver chez un Autre manquant, chez ses parents, ses enseignants, ses amours, alors même qu'il se confronte à l'énigme de l'impossible du rapport sexuel.

Aujourd'hui, nous cherchons une piste du côté de la sexuation, valable non seulement pour le sujet qui affirme sa suspension, au goût – ou aux couleurs – du jour, mais pour tous les autres qui y sont également « sujets », sans pour autant en faire un drame – ou une comédie ? C'est bien souvent la question que les dysphories adolescentes soulèvent chez les A-dultes.

Lacan a pu être lu à une époque comme *woke*, si on peut se permettre cet anachronisme. Restaurant les couleurs de l'autre sexe comme le principal au sein du discours analytique, resituant les pratiques sexuelles comme des modes de jouir sans égard pour leur dimension génitale ou hétéro-normée et avertissant sur un siècle qui verrait la race et la religion au premier plan des passions. Mais, dans une époque post-butlerienne, chez certains adolescents, toute allusion à une structure quant à la sexuation semble désormais réactionnaire. C'est aussi pour cela que nous allons tenter de revenir ici sur ce qui fonde son enseignement quant à la différence des sexes, et de leur jouissance. Plus particulièrement, nous tenterons d'explorer ce qui fait solution pour le sujet pubère, de la suspension au « choix » d'identité sexuée, d'une autre jouissance supplémentaire pas-toute phallique à sa non-reconnaissance, d'une fonction phallique « menacée » par cette métamorphose à la perversion, voire au sinthome. Il y met donc des mots, des règles, des contraintes pour s'en affranchir, à la mesure de son angoisse, de son fantasme – ou de ce qui peut le supplanter, son délire. Pourra-t-il supporter ce pas-tout et la suspension du regard entre le champ du sujet et celui de l'Autre sans se retirer du jeu ?

Radu Turcanu

Lacan le rappelle, Freud avance : « Les deux caractères qui nous ont frappés dans l'angoisse ont donc une origine distincte. Sa relation à l'attente appartient à la situation de danger, son indétermination et son absence d'objet à la situation traumatique de désaide qui est anticipée dans la situation de danger ¹. » C'est donc la question du *troumatisme*, néologisme concocté par Lacan à partir du « traumatisme » et du « trou », qui s'impose ici. Et Freud d'ajouter, à propos de l'angoisse : « Ce qui est redouté, l'objet de l'angoisse, est, à chaque fois, l'apparition d'un facteur traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir ². » Et encore : « Pour que la réaction d'angoisse se produise, il faut toujours deux conditions, qui sont présentes dans les cas concrets évoqués. La première est que les faits déficitaires soient assez limités pour que le sujet puisse les cerner dans l'épreuve où il est mis, et que, du fait de cette limite, la lacune apparaisse comme telle dans le champ objectif. C'est ce surgissement du manque sous une forme positive, qui est source d'angoisse – à ceci près, seconde condition,

qu'il ne faut pas, là encore, omettre que le sujet a en face de lui, Goldstein ou telle personne, qui le soumet à une épreuve, un test organisé. C'est donc sous l'effet d'une demande que se produit le champ du manque³. »

Et notre « adolescent et son double » dans tout cela ? Il s'accroche le plus souvent à ses objets, à ses réseaux et à ses écrans, qu'il met en avant pour recouvrir l'angoisse de la rencontre sexuée avec son propre corps mais surtout avec le corps de l'autre : d'où l'écriture dans notre titre de l'année, @ngoisse ; nous avons montré comment, de Narcisse au clone, en passant par Dostoïevski et *Le Bal des vampires*, le rapport au double fascine et façonne l'assise subjective de ces sujets.

III

Radu Turcanu

Ayant montré, en suivant Lacan, comment l'angoisse devient terme médian entre la jouissance et le désir – le changement est de taille, même s'il porte sur un petit objet, nommé par Lacan objet petit *a* –, nous avons choisi comme titre de notre séminaire cette année (2023-2022) : « *Troumatisme* : jouissance et sexualité dans la psychanalyse avec les adolescents ».

Le *troumatisme*, trou qui se creuse dans la demande de l'Autre ressentie comme totalitaire, invivable, est ce mélange entre la suspension de la division subjective et la réduction du sujet à l'état d'objet pour la jouissance, supposée, de l'Autre. Et c'est l'attente de ce que peut surgir de ce trou – d'où la prégnance du regard – qui donne la couleur de l'angoisse. Retenons ici l'importance du regard et l'introduction de la notion de couleur dans les affaires de désir et de jouissance, donc d'identité sexuée qui va revenir souvent dans nos propos cette année.

Face à ce qu'on peut nommer le *troumatisme* généralisé, issu de la rencontre « forcée » entre le corps et le langage, l'angoisse se pose ainsi comme premier recouvrement réel.

Nous allons ainsi, à partir de ce traitement de la jouissance par l'angoisse, aborder la question de la *métamorphose* qui se produit dans le passage de la rencontre avec la différence des sexes dans la période dite œdipienne, à la question de l'identité sexuée et de la rencontre avec le corps sexué de l'autre, à l'âge pubertaire. Notons que cette question de l'identité sexuée est orientée par le facteur temps, comme orientation « symbolique », précise Lacan dans son séminaire *Le Sinthome*.

Freud avait abordé cet aspect dans les textes *Trois essais sur la sexualité* et *L'organisation génitale infantile*. Dans ce dernier, il montre comment

« le féminin », constitué à la suite des phases précœdipienne et œdipienne, est difficilement représentable. Chez la fille par exemple, la puberté serait, selon lui, le moment de la délocalisation de la jouissance du clitoris au vagin.

Lacan déconstruit cette approche freudienne en introduisant le duo, à la fois d'opposition et de continuité, entre jouissance toute phallique (universelle et unique) et jouissance pas-toute phallique (particulière et qui se démultiplie). Il appelle « mystique » cette jouissance Autre ou pas-toute phallique, jouissance féminine qui :

- n'existe pas, dans le sens où l'on ne peut rien en dire ;
- et par cela même est *traumatique*, car c'est la jouissance « qu'il ne faudrait pas » (qu'elle existe). Son irruption est patente dans la redécouverte du corps sexué à l'adolescence.

Mathias Gorog

Nous voici face au trou. De ce traumatisme dont d'aucuns semblent si certains de tout savoir, tentons de penser le *traumatisme*, qui nous signale le registre réel de la présence de l'objet *a*, celui de la division du sujet à son risque d'objectification dans la jouissance de l'Autre. Dans l'exposition labyrinthique *Le Songe d'Ulysse*⁴, celui de *L'Iliade* cette fois, le visiteur se trouve parfois saisi par un sinistre craquement. Il lui faudra découvrir *Figurante*, d'Arcangelo Sassolino, pour confirmer ses plus sinistres pressentiments : une énorme mâchoire de métal écrase, pendant trois heures, un os sanguinolent. L'artiste proclame aimer saisir les matériaux par le cou, les torturer, les faire hurler et admettre la vérité. Ce monstre mythologique peut bien vous sembler inoffensif dans son alcôve, les éclats d'os et de sang d'inutiles provocations, c'est plus tard, lorsque vous continuez à entendre le craquement, plus loin, que la chose en vient à faire son effet. Il n'y a pas de rapport sexuel.

Lacan utilisait déjà le terme de « suspens » (c'est-à-dire momentanément arrêté, du latin *suspensus*, suspendre), avant de parler de suspension entre les sexes. Si le suspense est souvent associé à la perversion – et à Hitchcock, mais est-ce bien sans rapport ? –, cette suspension entre les sexes, nous la retrouvons justement chez le Bloom de James Joyce⁵.

Radu Turcanu

Cette jouissance Autre (ou Autre jouissance) est parfois écrite par Lacan « jouissance de l'Autre », dans le séminaire *Encore*, par exemple. En tant que jouissance « supplémentaire », elle ne se fonde plus sur le régime d'exception du Nom-du-Père. Pas étonnant donc que Freud en parle comme

d'un « continent noir », et que Lacan la caractérise comme jouissance « qu'il ne faudrait pas ». La jouissance « mystique », ajoute Lacan, elle, pointe vers la face cachée de Dieu dont, grâce à cette jouissance supplémentaire, on ne peut pas affirmer qu'il n'existe pas, mais qu'il est « inconscient » : un grand Autre, mais barré, car il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Sauf peut-être en tant que, précisément, cette jouissance Autre, féminine, qui, même si elle n'existe pas (sur le mode de l'impossible), est pourtant ressentie dans le corps propre (sur le mode de la contingence).

D'ailleurs, avec cette introduction de la jouissance féminine, Lacan non seulement anticipe, mais offre des réponses à l'épineuse question autour du genre ainsi que de la dysphorie, ou plutôt de la suspension des sexes. Car, selon ses derniers développements concernant l'identité sexuée, dans ses formules dites de la sexuation, il montre en quoi c'est la jouissance qui est de toutes les couleurs et combinaisons, *trans-* et *au-delà* de la limitation phallique, alors que le sexe reste unique, c'est-à-dire anatomique (avec ses sous-classes, femelle et mâle).

Voici maintenant quelques exemples « artistiques » de ce moment de métamorphose du sujet à la puberté/adolescence, quand l'universel féminin (fantasme masculin) ne se rencontre que dans un féminin particulier. Il s'agit, entre autres, de ce moment de « métamorphose adolescente » où le corps propre secoué dans son assise phallique vacille et redevient, pourrait-on dire, ambigu, incertain quant à son identité sexuée.

Le Seigneur des anneaux, *Harry Potter* ou *La Métamorphose* de Kafka sont des exemples spectaculaires de cette métamorphose. Pensons seulement à ce pauvre Gregor Samsa, petit voyageur de commerce qui vit chez ses parents, avec sa grande sœur, dans une ambiance morose et étouffante. Il se réveille un matin dans son lit évidemment, ayant changé d'identité : d'humain, il est devenu scarabée. Cette histoire sordide finit par la disparition du personnage lui-même. Gregor-le-scarabée part à la poubelle, sous les coups de balai de sa famille, revigorée par sa mort. La sexuation maudite, irréprésentable, disparaît ainsi en emportant dans ce balayage le personnage principal qui s'en va dans l'immonde. Débarrassée de ce membre encombrant, la famille pragoise peut renaître alors que le héros laisse à sa place une... héroïne, sa sœur, qui semble commencer elle aussi une nouvelle vie. Où est donc passé Gregor ? Dans les marges insoupçonnables d'un monde qui a besoin de limites et de coupures pour subsister.

Frodon, dans *Le Seigneur des anneaux*, et Harry Potter doivent eux aussi se débarrasser de leur double inhumain (respectivement Golum et Valdemort) et de sa jouissance maudite, celle qu'il ne faudrait pas, pour

qu'une sexualité normalisée, toute phallique donc, puisse reprendre ses droits, après avoir été suspendue durant cette guerre du bien contre le mal. Guerre des jouissances en fait, entre une jouissance nécessaire et donc universelle et une jouissance impossible (qui n'existe pas), mais qui s'amarre dans le corps sur le mode de la contingence.

Aujourd'hui, on parle de dysphorie de genre. « Selon la 4^e version du manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM IV), les symptômes [de la dysphorie de genre] incluent l'identification intense et persistante à l'autre genre, le sentiment persistant d'inconfort par rapport à son sexe ou le sentiment d'inadéquation par rapport à l'identité de genre correspondante ⁶. » Avec les remaniements que Freud et Lacan ont apportés à la question de l'identité sexuée, on voit que ladite dysphorie concerne en fait tous les sujets, car tous sont transgenres, soumis à la détresse et à l'inadéquation quant à leur identité sexuée. Cette dysphorie correspondrait alors à une suspension généralisée, souvent indéfinie, du choix de l'identité sexuée. D'où la nécessité de l'interpréter au cas par cas.

Le *troumatisme* que révèle la métamorphose pubertaire est lié ainsi à la manifestation de cette scandaleuse jouissance à la limite de l'universel tout-phallique. Jouissance « féminine » dont il faut se débarrasser, alors qu'en fait il s'agit plutôt d'une jouissance support, et même supportée, de la jouissance normalisante, toute-phallique. La jouissance Autre est celle sans laquelle la métamorphose même, dans son côté exploit et sublimation, ne pourrait pas avoir lieu. Elle est ainsi une condition de la fonction phallique – tout comme, on le verra, *lalangue* est une condition du langage.

La question de l'identité sexuée reste toujours un « work in progress ». Et le choix d'une identité sexuée à travers la « métamorphose » adolescente représente le choix de rejeter, suspendre ou embrasser cette jouissance pas toute-phallique : encombrante, mais causale ; inquiétante, mais *en-corps*. Jouissance à la fois bi, trans et arc-en-ciel, déconnectée de l'anatomie, mais bien enracinée dans le corps propre.

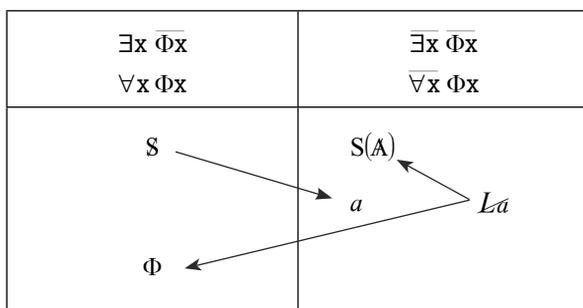
Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan écrit d'ailleurs : « L'important est ceci : c'est que nous faisons jouer dans l'occasion un couple dit colorié, et que ceci n'a aucun sens. L'apparence de la couleur est-elle de la vision – au sens où je l'ai distinguée – ou du regard ? [...] La notion de couple, de couple colorié, est là pour suggérer que dans le sexe, il n'y a rien de plus que, je dirais l'être de la couleur. Ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme [...] ou homme couleur de femme. Les sexes en l'occasion – si nous supportons du rond rouge ce qu'il en est du Symbolique – les sexes en l'occasion sont opposés comme l'Imaginaire et le Réel, comme l'Idée et

l'impossible, pour reprendre mes termes [...] L'homme est porteur de l'idée de signifiant. Et l'idée de signifiant se supporte, dans *lalangue* de la syntaxe, essentiellement. Il n'en reste pas moins que si quelque chose dans l'Histoire peut être supposé, c'est que c'est l'ensemble des femmes qui [...] devant une langue qui se décompose [...] engendre ce que j'ai appelé *lalangue* ⁷. »

D'un côté, le signifiant et la syntaxe, le langage comme élucubration sur *lalangue*, précise Lacan ; de l'autre côté, *lalangue* comme engendrant, à la lettre, la possibilité même du langage. Voilà une nouvelle façon de présenter l'affaire de l'identité sexuée, celle qui est revisitée à l'adolescence dans un effort renouvelé de sortir de la suspension quant au choix du sexe. Homme et femme : deux couleurs prises dans l'orientation donnée par le symbolique qu'est le temps, deux cordes qui vont à l'infini et qui sont interchangeable entre elles quant à la couleur, dans une sorte de continuité séparatrice qui va de *lalangue* à la syntaxe, mais aussi, dans l'autre sens, du signifiant à la lettre.

Mathias Gorog

Les formules de la sexualité ⁸ doivent nous permettre d'y voir plus clair dans cette identification sexuelle qui vient à la place du *rapport sexuel* en tant qu'il n'y en a pas, qu'il est impossible à écrire. L'emploi de ces petites formules de logique mathématique est censé produire une nécessité propre au discours qui rende un peu compte d'un registre réel propre à l'inconscient. Comme vous le voyez, en revanche, on est dans la topologie, pas dans les chiffres, ce qui en fait un réel appareillé non à la parole mais à l'écriture.



$\forall x \Phi x$, c'est la fonction phallique de l'homme, x , « l'être parlant, l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles », soumis à la castration et à la fonction phallique. Et là, il en existe un, ou une

position X pour lequel la Φx est niée, qui ne s'y soumet pas, $\exists x \overline{\Phi x}$. En face, vous avez l'inscription de la part femme des êtres parlants. C'est marqué, il n'existe pas de x qui ne soit soumis à la fonction phallique, mais ici on voit que cette fonction n'est pas tout et pas pour tout le monde. C'est qu'à « toute position de l'universel comme tel » il faut qu'en un point du discours « une existence s'inscrive en faux contre la fonction phallique pour que la poser soit possible ». Celui qui n'existe pas, c'est le sujet supposé d'une fonction phallique forfaite, dont le Nom-du-Père ne se montrerait pas garant.

En dessous, le sujet n'a affaire à sa partenaire visée, le A, que par le biais de son a, donc revoilà la formule du fantasme. Pour ça, il est supporté par son signifiant Φ , dont il n'y a pas de signifié, et qui symbolise l'échec du sens. Si vous pensez que le côté homme fait là une bonne affaire, ce n'est pas trop l'avis de Lacan – ni de Tirésias, soit dit en passant –, qui nous précise que cette jouissance phallique, comme le souligne l'importance de la masturbation dans notre pratique, n'est que *la jouissance de l'idiot*. L'idiot n'est pas toutefois le stupide en grec, mais le même, *idios*, « qui appartient en propre à quelqu'un » – on le retrouve dans l'idiome, idem, l'idiosyncrasie. On peut bien à l'occasion la qualifier de sexuelle, cette jouissance, toujours marquée par Lacan avec des guillemets, mais c'est dans la mesure où elle fait plutôt barrage au rapport qu'il y aurait entre les deux sexes.

À quoi tout cela va-t-il nous servir ? Dans *Encore*, les deux premiers thèmes que ces formules permettent d'aborder seront la science et l'amour (*Encore* !). Ailleurs, elles pourront se superposer au discours du maître.

* ↑ Présentation du Séminaire du lundi à Paris « De l'objet au sujet. La psychanalyse avec les enfants et les adolescents » (troisième année), organisé par Radu Turcanu et Mathias Gorog.

1. ↑ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1993, p. 79.
2. ↑ S. Freud, « Conférence 32, Angoisse et vie pulsionnelle » (1933), dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, NRF, 1984, p. 127.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 75.
4. ↑ Exposition *Le Songe d'Ulysse*, Villa Carmignac, île de Porquerolles, du 30 avril 2022 au 16 octobre 2022.
5. ↑ Personnage d'*Ulysse* de James Joyce.
6. ↑ Cf. Wikipédia.
7. ↑ J. Lacan, *Le Sinthome*, séminaire inédit, leçon du 9 mars 1976.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, leçon du 13 mars 1973, p. 73-82.

Marie-José Latour

Point de vue et « pouvoir d'illecture * »

« C'est de mes analysants que j'apprends tout, que j'apprends ce que c'est la psychanalyse. »

Jacques Lacan ¹

Tout d'abord, je remercie mes collègues et amis Michel Bousseyroux, Didier Castanet et Jean-Claude Coste pour avoir partagé mon enthousiasme à l'idée d'inviter Anastasia Tzavidopoulou à notre séminaire, et je la remercie très chaleureusement d'avoir accepté d'y répondre dans une période très chargée pour elle. Elle a été nommée analyste de l'École en mars 2021 et depuis sillonne la France, l'Europe et plus, pour témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour la psychanalyse, spécialement en tant qu'elle-même est « à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre ». Vous aurez reconnu la façon dont Lacan évoque la passe dans sa Proposition de 1967 ².

Nous allons donc partager la séquence de ce séminaire. J'ai placé mon intervention sous les auspices ou les arcanes, c'est selon, de la lecture et de l'image.

*

Mon titre est une façon de répondre à la question dont nous avons fait le titre du séminaire cette année. Qu'enseigne la psychanalyse ? Poser la question c'est donc supposer qu'il y a réponses. Réponses au pluriel.

D'autant qu'enseigner (du latin *insignire*, dérivé de *signum*) fait valoir davantage le signe que l'instruction et qu'en effet il est peut-être souhaitable d'en rabattre un peu sur les prétentions d'un enseignement, aussi impossible que nécessaire, puisque dans le champ psychanalytique il s'agit d'« enseigner ce qui ne s'enseigne pas », comme Lacan le dit... peut-être à Vincennes !, précisant alors que ce n'est qu'à se confronter à son impossible que l'enseignement se renouvelle.

Il y a ce que chaque analysant aura appris de sa psychanalyse, grande variété ici. Dire ce qu'on a appris d'une psychanalyse, ne dit pas comment on l'a appris.

Il y a ce que chaque analysant devenu psychanalyste aura appris de ce qu'il a appris de son analyse, à partir et au-delà de son propre cas, pour soutenir cette place impossible.

L'analyste de l'École n'est-il pas à ce point où il peut témoigner de ce cheminement où la logique est convoquée, au-delà du récit, pour cerner non « pas tant ce à quoi elle a servi que de quoi elle s'est servie ³ » ?

Cheminer, c'est peut-être là une des premières choses que peut apprendre une psychanalyse : savoir se déplacer. Lacan disait en 1975 ⁴ que c'était « à cause du chemin » par lequel il était arrivé à la psychanalyse qu'il en était venu à prendre sa direction.

Le déplacement, nous en avons parlé à plusieurs reprises déjà dans ce séminaire, est une opération fondatrice de la psychanalyse qui conduit l'analysant jusqu'à la fin de l'analyse. Certes ! N'oublions pas cependant que c'est là, le début du voyage ⁵ ! Nicolas Bendrihen nous l'avait dit, « ça commence à la fin », Sophie Rolland-Manas nous avait confié « HIV / ah, j'y vais », Colette Soler a déclaré ainsi récemment qu'à la fin de son analyse elle s'était rendu compte qu'elle avait tout à apprendre, et qu'elle avait eu du goût pour ça ⁶.

Pas de cheminement sans énigme. Lacan lui-même ne s'étonnait-il pas des voies qu'emprunte une psychanalyse pour « permettre au sujet de se placer dans une position telle que les choses, mystérieusement et presque miraculeusement, lui arrivent à bien, qu'il les prenne par le bon bout ⁷ » ?

*



Markus Raetz, *Métamorphose II*, 1992,
Genève, Musée d'art et d'histoire

Le bon bout ? J'en viens à notre affiche, dont j'ai emprunté l'image, grâce à la complicité de Xavier Doumen, à Markus Raetz, un formidable artiste suisse (1941-2020), peintre, graveur, sculpteur et photographe.

Ici donc, à droite, ce qui apparaît à première vue comme un simple morceau de fonte de fer. Une savante torsion lui ayant été infligée, il donnera à lire tantôt le torse d'un homme coiffé d'un chapeau, tantôt un lapin. Le spectateur

fainéant n'aura même pas besoin de se déplacer pour avoir affaire à la duplicité de la forme, un miroir posé selon un certain angle permettra de voir en même temps, ensemble séparés, l'homme au chapeau (hommage malicieux à la performance de Joseph Beuys en 1965, « Comment expliquer les tableaux à un lièvre mort ») et le lapin du magicien.

On pourra dans une autre installation confier à ses propres pas d'apercevoir au gré de sa déambulation autour de la forme tantôt l'homme au chapeau, tantôt le lapin.

Malice de la langue. Point de vue c'est aussi bien nulle vue. Et c'est ce qui se passe si on n'est pas au bon endroit, on ne voit rien, ou au mieux l'informe. Le génie de Raetz n'est-il pas de passer, en un éclair, de ce point de vue à la multiplicité ?

Quelques simples fils de fer (432 tout de même) suspendus à des fils invisibles, ondoyant au moindre souffle, et voilà tous les visages du monde (*Une chambre de lecture*, 2016, à Lugano) surgis d'une simple ligne.

Structure exemplaire de l'anamorphose, pas seulement dans le traitement des images mais aussi en tant qu'elle rejoint l'équivoque du signifiant. Croyez-vous lire « CECI » et c'est « CELA » qui se déchiffre, même erreur féconde pour « NO » / « YES », « TODO » / « NADA », etc. Les mots traités lettre à lettre, à la faveur d'un souffle de vent, font surgir la « motière » de ce qui était babil avant d'être sujet à dictionnaire ⁸.

Markus Raetz nous fait saisir, tout aussi simplement que savamment, ce qui a occupé le grand historien de l'art Jurgis Baltrušaitis (1903-1988) pendant toute sa vie et aux travaux ⁹ duquel Lacan s'est beaucoup référé.

*

Dans son séminaire sur les concepts fondamentaux, Lacan fait de l'anamorphose l'ambassade de la division du sujet, du pas-sans ¹⁰ !

Il revient cette année-là sur les deux opérations (dont il avait parlé à Bonneval) qui ordonnent la causation du sujet, aliénation et séparation ¹¹. Pas de séparation sans aliénation, elle-même sur fond de séparation, le sujet étant séparé structurellement de ce qui le représente pour un autre signifiant et sans lequel il ne saurait y avoir de sujet... du signifiant. Pas de représentation sans qu'un trou ne la hante.

La deuxième opération, la séparation, n'est pas l'envers de la première. Dans la relation du sujet à l'Autre, la séparation opère une torsion, une « torsion dans le retour ». Cet « effet de torsion est essentiel à intégrer la phase de sortie du transfert ¹² ». En effet, « c'est qu'il opère avec sa propre perte qui le ramène à son départ ¹³ », et ça, ça change le paysage !

Il y a dans la séparation un retour de l'aliénation qui permet au sujet d'opérer avec son propre manque. Cette torsion, Lacan insiste à la qualifier d'essentielle, produit le recouvrement de deux manques et c'est dans l'intervalle que gît le désir.

On pourrait, comme Bossuet le fit ¹⁴, considérer que la confusion n'est que l'envers de l'ordre du monde et qu'il suffit que « celui qui sait le secret » vous fasse regarder l'image inintelligible par un certain endroit pour que les lignes inégales viennent à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue et que se démêle la confusion. Ce qui n'est pas perceptible au premier abord se rassemble en une image lisible et « le plaisir consiste à la voir surgir d'une forme indéchiffrable ¹⁵. » Certes, il y a beaucoup de joie et de jubilation à voir ce surgissement, mais ce n'est pas sans le sentiment d'une inquiétante étrangeté.

Le génie de Markus Raetz n'est-il pas pour une part de remettre à notre charge le point de vue ? Un instant, songeurs devant le point d'illecture et passant notre chemin, voilà que la forme, à peine retrouvée, est à nouveau perdue de vue le pas suivant. Car il ne s'agit pas de voir tant l'homme au chapeau ou le lapin que dans le « et » qui les conjoint leur radicale séparation.

Dans le trajet parcouru, ce qui est essentiel est le point où le sujet voit « rien », lit « rien ». La forme qui ne ressemble à rien n'est-elle pas la plus à même d'évoquer l'objet (a) qui cause le désir... d'en savoir un peu plus ?

*

Devant le fameux tableau de Hans Holbein, *Les Ambassadeurs* (1533), on peut rester ébloui par, d'une part, l'étalage des soieries, fourrures, tapis et marbres, et d'autre part celui de tous les instruments de savoir, aussi clairement identifiables que le sont, à l'époque, les deux personnages. Mais quelque chose d'étrange, d'informe, plane au bas du tableau. À s'approcher, ceci reste encore plus indéchiffrable. Il faut se résoudre à quitter la pièce. Il faut se résoudre à quitter la séance. Et là, en se retournant, jetant un dernier regard à l'énigme, « le rétrécissement visuel fait disparaître complètement la scène et apparaître la figure cachée. Au lieu de la splendeur humaine, il voit le crâne ¹⁶ », la tête de mort. Fin du spectacle !

« Ana » en grec marque le retour vers, mais aussi la répétition. Anamorphose, formé à nouveau.

Ce re-tour est cher à Anastasia Tzavidopoulou, elle en a parlé à Rome ¹⁷. De ce re-tour, nous avons fait le titre d'un cartel ¹⁸ du Collège international de la garantie. En insistant sur le petit tiret entre les deux

syllabes, nous souhaitons attirer l'attention sur le tour nouveau, qui dans une contorsion inquiétante peut révéler un aperçu inouï.

Ce jeu délicieux, cet exercice ludique, divertissant, voire sidérant, tout autant qu'instructif des anamorphoses ne sont qu'un versant de ce que Baltrušaitis nomme « caprice d'invention optique ¹⁹ ». Bien sûr il y a un travail complexe pour déformer la forme et faire passer le dessin latent à l'aberrante forme manifeste. Christian Prigent l'a également souligné dans son texte *Aux grands anamorphoseurs* ²⁰ : « Ce que l'anamorphose a d'intéressant et d'inquiétant, ce n'est ni la forme des déformations qu'elle propose, ni la nature de l'objet découvert, mais le maintien simultanément de la double version, la coupure qui en résulte, le trouble qu'implique cette coupure. »

Il n'est pas donné à tout objet d'être et ne pas être la figure qu'il représente, de présenter à la fois la forme et la déformation. Cela n'est-il pas dû à ce qu'il présente dans sa structure ce point d'illecture dont Lacan disait s'enorgueillir ²¹ ? Ce point est autant celui où une figure difforme paraît dans sa juste proportion que celui où la figure part en déroute.

*

Les sculptures de Markus Raetz font valoir que quelque chose se saisit dans la disparition. Le réel est ce qui ne saurait être représenté et pourtant on y a affaire ! N'est-ce pas ce qui revient à ce point précis où l'image peut ou pas apparaître ?

N'y a-t-il pas de ça dans ce que nous appelons la traversée du fantasme, dont Nicolas Bendrihen a souvent parlé durant son mandat d'analyste de l'École et ici même il y a quatre ans ?

En effet, le fantasme, n'est-ce pas aussi bien la tôle qui cadre et obscurcit la lisibilité de l'histoire que le sujet se raconte pour supporter la vue qu'il prend sur le monde ? Une psychanalyse peut permettre de tourner autour de cette image et d'en faire valoir les facettes sombres et brillantes. On peut vouloir rester collé à une des facettes (le destin de Narcisse dit bien ce qui arrive aux images fixes), cependant les images sont également instables et propices à susciter cette inquiétante étrangeté. L'important, dès lors, n'est pas tant l'inversion que le parcours qui la permet.

C'est dans le re-tour, engageant autant la répétition que le tour nouveau, que quelque chose de neuf peut surgir.

N'y a-t-il pas dans une analyse ce mouvement où le sujet prend un aperçu sur ce qui oriente son point de vue, inclus ce qui l'obture ? La psychanalyse n'est-elle pas un dispositif qui, à l'instar du portillon de Dürer, permet de s'approcher de ce qui échappe à la perspective ?

*

Je voudrais terminer en évoquant, et en paraphrasant quelque peu, ce que Lacan dit aux étudiants américains en 1975 quand ceux-ci lui demandent de décliner « les théoriciens de la psychanalyse avec lesquels il est en rapport de sympathie ²² », ses sympathies théoriques. En effet, alors qu'on pourrait croire que ce dont il s'agit quand on évoque l'enseignement de la psychanalyse c'est de transmettre sa théorie, Lacan invite ses auditeurs à prendre la mesure de l'abord psychanalytique du symptôme, qui requiert « de ne pas parler à tort et à travers ». Sidi Askofaré le rappelle dans un article ²³, pour Lacan théorie ne veut pas dire modèle explicatif, système conceptuel visant à produire l'intelligence des phénomènes d'un champ déterminé, mais élaboration de savoir de la pratique analytique.

« C'est de mes analysants que j'apprends tout, que j'apprends ce que c'est la psychanalyse ²⁴ », rappelle Lacan aux étudiants américains. Il s'agit non pas de faire le perroquet, mais « de trouver le signifiant élu », sans oublier que le souffleur est l'inconscient du sujet et non l'analyste.

Trouver à produire des vagues, cela ne saurait se faire avec de gros sabots, et même, il vaut mieux savoir se taire ! Savoir se taire n'est pas se taire parce qu'on ne sait pas !

Cela demande, poursuit Lacan, d'« avoir été formé comme analyste [...] formé, c'est-à-dire avoir vu comment le symptôme ça se complète ». Formé, ne serait-ce pas alors, autant que possible, être rompu à l'ana-morphose pour qu'une métamorphose, qui ne fait promesse d'aucune paix ²⁵, ait chance de se produire ?

Si la formation du psychanalyste prend son départ dans sa propre psychanalyse, n'est-ce pas parce qu'elle lui aura permis de repérer, en le construisant, le lien entre le monde et sa représentation et de cerner ce qui reste irréductible, indéchiffrable, soit réel ? Il lui restera alors à soutenir la formalisation d'un problème et l'issue indéfiniment problématique du problème ²⁶.

Mots-clés : Markus Raetz, re/tour, anamorphose, formation du psychanalyste.

* ↑ Intervention faite au séminaire « Qu'enseigne la psychanalyse ? », animé par Michel Bousseyroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour, à Toulouse, le 24 juin 2022.

1. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 34.
2. ↑ J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 244.
3. ↑ J. Lacan, « Peut-être à Vincennes », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 313.
4. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 24.
5. ↑ J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 100.
6. ↑ C. Soler, Intervention au Forum du champ lacanien du Liban, inédit, 23 mai 2022.
7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 339.
8. ↑ Mes remerciements à Lucile Latour qui par ce montage m'a permis d'amener jusqu'à vous ce soir les trouvailles de Markus Raetz.
9. ↑ J. Baltrušaitis, *Les Perspectives dépravées, Anamorphoses*, tome 2, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 197, p. 201, p. 218.
11. ↑ Je dois à Manel Rebollo d'avoir relu ces leçons du séminaire de Lacan afin d'en faire une présentation à son invitation à Tarragone en avril 2022. Qu'il trouve ici mes remerciements chaleureux.
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 199.
13. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 844.
14. ↑ J. B. Bossuet, « Sur la Providence », cité par J. Baltrušaitis, *Les Perspectives dépravées, op. cit.*, p. 306.
15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 161.
16. ↑ J. Baltrušaitis, *Les Perspectives dépravées, Anamorphoses*, p. 147.
17. ↑ A. Tzavidopoulou, « Captivités », *Wunsch*, n° 22, avril 2022, bulletin international de l'EPFCL.
18. ↑ Cartel *Re-tour* avec Christophe Charles, Maria de Los Angeles Gomez, Marie-José Latour (plus-un), Manel Rebollo et Sophie Rolland-Manas, constitué en avril 2021.
19. ↑ J. Baltrušaitis, *Les Perspectives dépravées, Anamorphoses, op. cit.*, p. 8.
20. ↑ C. Prigent, *Aux grands anamorphoseurs*, Paris, POL, 1978.
21. ↑ J. Lacan, « Compte-rendu sur *L'acte analytique* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 382.
22. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 34.

23.  S. Askofaré, « Expérience et structure. De la construction du savoir psychanalytique », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 9, *Mystère du corps parlant*, Paris, EPFCL, 2011.
24.  J. Lacan, « Entretien avec des étudiants. Réponse à leurs questions », *Scilicet*, n° 6-7, *op. cit.*, p. 34.
25.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 254.
26.  A. Breton et P. Eluard, *L'Immaculée Conception*, cité par O. Kaepelin, « L'air de rien », dans *Markus Raetz, estampes et sculptures*, Paris, BNF, 2011.

Anastasia Tzavidopoulou

« Faites comme moi, ne m'imitiez pas * »

J'ai donné comme titre cette expression : « Faites comme moi, ne m'imitiez pas », attribuée à Lacan, qui comporte en elle-même une difficulté logique, car son opposé, c'est-à-dire de ne pas faire comme quelqu'un, est une façon de l'imiter dans son contraire. Il s'agit en même temps d'une expression qui peut laisser entendre une certaine prétention, voire une provocation. Mais je ne crois pas qu'il faille la saisir comme telle. Je dis cela d'une manière un peu plus générale, car je crois que malgré l'impression que donnent beaucoup d'expressions de Lacan, au fond, il s'agit toujours pour lui de penser la psychanalyse.

Et je crois plus précisément la lire comme une expression qui reflète ce qu'est l'expérience analytique au regard du dispositif de la passe, car il me semble qu'elle nous fait entendre le côté particulier et singulier de chaque sujet. Elle nous fait entendre ce qui surgit à la fin de la cure et ce qu'il faut transmettre, c'est-à-dire, comme Lacan le disait, un style. « Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style ¹. » Le style, je l'entends ici dans sa singularité, le style de l'inconscient. Car c'est de l'inconscient qu'il s'agit tout au long d'une analyse et Lacan, avec son retour à Freud, a voulu le remettre au cœur de la théorie et de l'acte analytique.

Depuis mon témoignage à Rome, j'ai fait quelques petites avancées et j'aimerais reprendre ici trois points. Le premier a affaire à la question du fantasme et ce que Lacan appelle « traversée du fantasme », c'était une question centrale pour moi tout au long de mon analyse. Le deuxième concerne, j'en ai déjà parlé, la réduction de la cure et ce à quoi on se heurte dans le processus de la transmission : qu'est-ce qu'on transmet et comment ? Le dernier point concerne deux affects : la solitude et la satisfaction de la fin, et je dirais d'emblée que cette dernière est un affect inédit, propre à l'expérience analytique. Avant de reprendre ces trois points, je fais une parenthèse en guise d'introduction.

Captivités

En cherchant un titre pour Rome, j'avais pensé à « Prisonnière » et, pas très convaincue, bien que ce signifiant me parlât, je l'ai laissé de côté car je trouvais que c'était un terme un peu trop lourd. J'ai finalement opté pour « Captivités », au pluriel. Plus tard, bien après mon intervention en Italie, je tombe sur un passage de Lacan : « La fin de l'analyse, on peut la définir. C'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est *prisonnier*. Recommencer deux fois le tournage en rond, ce n'est pas certain que ce soit nécessaire, il suffit qu'on voie ce dont on est *captif*². »

Je garde donc le signifiant « captivités », car il désigne d'une certaine manière notre condition, la condition de l'être parlant. Nous ne sommes pas libres, nous sommes captifs et captivés par l'Autre, par la langue, par nos idées, nos passions, par nos inhibitions et nos symptômes, nous sommes captifs de notre fantasme. C'est un enjeu imaginaire de penser qu'on puisse renverser les choses. L'expérience analytique témoigne d'ailleurs de ça : on parle et on essaye de capturer, de dompter les mots, les mots qui nous échappent, ceux qui ne disent pas ce qu'on voudrait vraiment dire ou, au contraire, ceux qui disent ce qu'on aimerait passer sous silence. On essaye donc de capturer les mots alors que ce qui persiste c'est leur reste, un reste porté par un lapsus, un glissement de la langue, une furtivité, une omission, une bévue. Il y a donc dans ce terme, « captivités », une ambiguïté qui désigne le fait d'être privé de liberté, prisonnier donc, et aussi le fait d'être attiré, fasciné, subjugué par un Autre qui à la fois nous captive et nous rend captif.

Le terme « captivités » désigne aussi une place, un lieu. C'est aussi cela qui a orienté ce choix. Car c'est autour de cette désignation-là que la logique de la cure a été construite. Et plus précisément, ce qui a été construit, c'est le fantasme. Le souvenir d'une scène d'enfance, relayée par une parole venant de l'Autre qui a été entendue comme une injonction « tu seras ceci », à force d'être répétée dans l'analyse, par des tours et des détours, jusqu'à son épuisement, est devenue ce qu'elle était, c'est-à-dire une scène fantasmatique. Le lieu, le topos désigne aussi la place de ce plaisir pulsionnel freudien, la place de la jouissance dans cette scène, je vais y revenir.

J'insiste sur le fait que cette scène fantasmatique, si elle a pu être repérée et construite, c'est parce qu'elle était liée à la parole, à l'injonction qui venait de l'Autre. Cette scène toute seule ne tient pas pour scène fantasmatique. Cette injonction, le « tu seras toujours ceci », l'a fixée pour lui donner un autre statut que le souvenir d'une image. C'est sur cette parole que la scène s'est greffée. Cette injonction, venant de l'Autre, a posé des

barrières et je me retrouvais enfermée dans ce lieu fantasmagique greffé à la parole de l'Autre. Captivités donc. Ceci m'amène au premier point.

Premier point

Autour du fantasme, décollement de l'Autre et de son injonction, décollement de la relation transférentielle, on devient ce qu'on est

Dominique Marin, lors de mon intervention à Narbonne, a utilisé le terme « dénouement » en me posant la question : « Comment se noue et se dénoue une injonction imputée à l'Autre ? » J'essaye de répondre à cette question. Je reviens sur ce que j'ai dit sur la première partie de la question, « Comment se noue-t-elle à l'Autre ? ». J'avais dit que ceci me paraissait plutôt aléatoire. Enfin, j'ai dit ça timidement parce que je ne crois pas pouvoir vraiment y répondre. Pour une raison ou une autre, le sujet s'arrête sur cette parole. Mais au fond je pense qu'il y a une contingence et en même temps cette parole répond à quelque chose qui fait énigme pour le sujet. Chaque sujet la reçoit d'une manière qui lui est propre, ça peut être une dette, un devoir, un interdit, etc. Pourquoi le sujet s'arrête sur celle-ci et pas sur une autre en ce moment précis, c'est une question. Je crois que c'est ça qui fait traumatisme. Mais ce que je peux dire avec certitude est que cette parole est *première*, pas forcément dans le déroulement de l'histoire, dans sa chronologie, mais elle vient en premier dans le sens où c'est sur cette parole que la scène se greffe pour se construire en fantasme.

Je reprends la deuxième partie de la question, « Comment se dénoue-t-elle ? ». L'injonction, je l'ai dit plus haut, a fixé la scène fantasmagique qui, dans la cure, se répète. On y revient par des tours et des détours répétitifs, on tourne en rond et, pour donner une image, ce rond se rétrécit à chaque tour. C'est comme si on répétait le même disque et au fur et à mesure les tours se restreignent jusqu'à arriver au centre ; et donc tout le contenu du disque, les paroles, la musique se réduisent à la dernière note. C'est une répétition qui en même temps nous décale chaque fois du point de départ.

Dans ce processus de « tournage » – et c'est là la construction du fantasme –, on s'aperçoit que l'injonction venant de l'Autre, le « tu seras ceci », ne lui appartient plus car elle se noue, non plus à l'Autre qui l'a préférée, mais à la scène fantasmagique, elle est prise dans cette scène. De la même façon, le « je suis ceci », qui est le résultat de cette injonction, car ce « je-là » est trop collé à l'Autre (aliénation), n'appartient pas non plus au « je » du sujet qui l'a reçue. Cette parole, côté Autre ou côté sujet

– c'est-à-dire de celui qui l'a énoncée ou de celui qui l'a reçue –, est prise dans le fantasme. Elle n'est plus attribuée ni à son émetteur ni à son récepteur. Cette injonction soutient le fantasme et durant sa construction elle est prise dans le fantasme même, qui, lui, *seul*, est l'affaire du sujet. Et à la traversée du fantasme le sujet devient un « je suis ceci », mais celui-ci est décollé de l'Autre en même temps que de la relation transférentielle. Dénouement donc.

Du « je suis ceci », effet de la parole de l'Autre, on arrive, à la fin de l'analyse et après la traversée du fantasme, à un « je suis ceci » *qui n'est pas tout à fait le même ni tout à fait un autre* que celui du début, mais il est le propre du sujet, signe de sa singularité. Il s'agit d'une métamorphose, petite certes, mais qui a une valeur précieuse pour le sujet. *Le sujet devient ce qu'il est* : la traversée du fantasme permet une séparation de l'Autre et une réduction de la jouissance que cette place comporte, mais nous sommes et nous restons toujours marqués par les signifiants qui en proviennent, même si à la fin on « invente » un autre signifiant. Mais nous ne sommes plus la marionnette de l'Autre. Ceci me fait dire qu'à la fin de l'analyse on devient ce qu'on est.

Premier point, suite

Remarque sur le fantasme et sa « traversée », la formule : le temps comme lieu grammatical

Le fantasme donc est, *seul*, l'affaire du sujet. Le fantasme, toujours là, pointe son nez, mais notre position n'est plus la même à la fin de la cure. On parle de « traversée » – il me semble que Lacan n'a utilisé ce terme qu'une fois –, mais le fantasme ne disparaît pas pour autant. On le construit dans la cure, c'est un travail de longue haleine. Cette construction est progressive. Je suis partie d'un souvenir, d'une scène, c'est-à-dire d'une représentation imaginaire, qui, appareillée par la parole, une phrase, une aliénation signifiante, à la fin de sa construction en scène fantasmatique, a subi une réduction. Pour moi, je n'en ai pas parlé en détail ce soir, la traversée du fantasme m'a conduite à cette réduction, une sorte de *formule*, je dirais « le temps comme lieu grammatical ».

Comment peut-on entendre le terme « traversée » ? Pendant la construction, le sujet analysant se retrouve au centre de cette scène, et dans ce « se retrouve » j'entends aussi la jouissance. Car le « se retrouve » implique aussi une satisfaction pulsionnelle, le sujet y est tout entier, corps et âme, au centre de cette scène. Et la traversée permet de sortir de ce cadre-là et de regarder la scène de l'extérieur, c'est-à-dire sacrifier une partie de la

jouissance. Je dirais donc que si la construction du fantasme se fait par la parole, dans la scène le sujet y est avec la jouissance qui touche son corps même, corps déjà marqué par les signifiants de l'Autre, j'entends le verbe « marquer » dans son équivoque. « Et c'est [je cite Lacan] dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine³ », j'ajoute, en l'occurrence le fantasme. Regarder la scène du fantasme de l'extérieur, comme si son rideau était tombé, nous rend moins dupe de ce qui nous captive, mais ceci ne signifie pas pour autant l'abolition du fantasme. Regarder la scène de l'extérieur, comme en sortant de la pièce du tableau de Holbein, signifie se retourner, ce que l'on fait dans le processus de la passe, pour voir ce qui nous captive. Lacan le décrit : une tête de mort, cet objet flottant et magique qui reflète notre propre néant. J'en viens au deuxième point.

Deuxième point

Du dire à l'écrit, un processus de réduction face au « rétrécissement des mots »

Lacan dans son séminaire *Le Désir et son interprétation* revient sur la comparaison qu'Ella Sharpe fait de l'analyse avec le jeu d'échecs. C'est une très jolie métaphore : « On devrait comparer tout le déroulement d'une analyse au jeu d'échecs. Et pourquoi ? – parce que, ce qu'il y a de plus beau et de plus saillant dans le jeu d'échecs, c'est ceci – chacune des pièces est un élément signifiant. Le jeu se joue à l'aide d'une série de mouvements en réplique, fondés sur la nature de ces signifiants, chacune ayant son propre mouvement caractérisé par sa position comme signifiant, et ce qui se passe, c'est la progressive *réduction* du nombre de signifiants qui sont dans le coup. Et on pourrait, après tout, décrire une analyse de la même façon, en disant qu'il s'agit d'éliminer un nombre suffisant de signifiants pour qu'il en reste un nombre assez petit pour qu'on sente bien où est, entre eux, [...] la position du sujet⁴. »

Lacan parle ici de la place de l'analyste et il fait entendre la progressive réduction vers laquelle l'analyste accompagne l'analysant dans sa cure. Il y aurait donc, à la fin de l'analyse, à faire entendre dans le dispositif de la passe et à communiquer à la communauté analytique cette réduction et par conséquent le savoir que celle-ci implique. J'ose dire que cette réduction, si on suit Lacan et sa comparaison avec le jeu d'échecs, devrait être, dans l'absolu, de l'ordre d'une formule esthétique.

Après des tours et des détours dans la répétition de la cure, ce qui change dans une analyse, c'est le rapport au savoir. Ce savoir était toujours

là, quelque part dans l'inconscient, et la vérité peut être retrouvée, elle est écrite ailleurs ⁵. Ce savoir s'élabore, se précise d'une manière logique, car le sujet laisse derrière lui des signifiants et aussi quelque chose de sa relation à l'analyste. Je disais pendant notre rencontre à l'Espace AE à Paris, en décembre dernier ⁶, que le dispositif de la passe, par sa structure même, nous pousse à *écrire* cette réduction. La réduction est déjà là, avant même la rencontre avec les passeurs. En revanche, ce qui est nouveau dans l'expérience de la passe est le « pousse à l'écrit ». La rencontre avec les passeurs était, pour moi, le dernier lieu où j'ai déposé les signifiants de mon histoire. Mais le travail d'élaboration auquel la nomination nous invite, nous pousse encore à une nouvelle réduction sous la forme de l'écriture. Ce travail est le résultat de l'expérience face à la limite de la langue et à l'indicible, j'avais appelé ça « rétrécissement des mots ». Le dire qui surgit comme résultat d'une cure permet de renoncer aux mots et à leur bavardage, à la parole, pour arriver à une logique qui désigne ce nouveau rapport au savoir, un savoir nouveau. On passe de la parole au dire et ensuite à l'écrit. Lacan, lors de la séance du 19 février 1974, parle d'un savoir qui est « un dire logiquement inscriptible ⁷ ».

La question de l'écrit est bien compliquée et difficile. Il me semble pour autant que c'est une question qui se pose à la fin de l'analyse et dont on ne peut pas faire l'économie. On pourrait dire que l'écrit vient là où la parole trouve ses limites. L'écrit ouvre à une logique qui nous permet de sortir d'un raisonnement raisonnable, si j'ose dire, qui nous permet de dépasser des paradoxes et des inexactitudes, de les peser autrement et de tirer le fil de la vérité, de cette vérité singulière. C'est en ceci que la logique de la cure n'est pas la logique de son récit. Je cite Lacan (1971) : « [...] l'écrit n'est pas premier mais *second* par rapport à toute fonction du langage, et [...], néanmoins, sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de *revenir* questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir [...] la *demansion*, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité. [...] Interroger la demansion de la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose [...] qui ne se fait que par l'écrit ⁸ [...] ». Le passage à l'écrit me renvoie à la surprise qu'a été pour moi le fait que, à la fin de la cure, mon histoire ne m'intéressait plus. L'opération de l'écriture, par la réduction, nous oblige à revenir d'une manière *concentrée* sur la parole, sur le symbolique, l'imaginaire, c'est-à-dire sur tout ce qui masquait et enveloppait jusqu'alors le cœur de notre vérité, c'est-à-dire notre position dans le monde. Elle fait appel à la logique qui écarte le sens, là où quelque chose se fixe, un dire dans les dits d'une cure. Ce serait, je l'entends ainsi, un « discours sans parole » – le discours nous

renvoie à la structure, à la logique, et la parole nous renvoie à la chaîne signifiante dans laquelle la vérité s'étend.

Je fais une parenthèse pour dire qu'à mon sens, la *démansion* de la vérité était au cœur de la scène fantasmatique, dans ce lieu, lieu grammatical, et j'y étais *entière*, si je puis dire, corps et âme, ce qui laisse entendre la jouissance que cette place implique. Je rappelle que le terme de *démansion* renvoie aux termes de dimension et de demeure, ce dernier désignant le lieu, le topos. Je dirais donc qu'au cours d'une analyse on passe de la *fixion* – ce néologisme de Lacan, avec un *x*, renvoie à la fixité du symptôme et de la jouissance – à la fiction, notre *historiole*, pour arriver à la fin à sa réduction et donc à la formule d'une écriture dans laquelle quelque chose se fixe à nouveau et différemment. Pour moi, je le disais plus haut, c'était la rencontre avec le temps comme lieu, topos grammatical.

Troisième point

La satisfaction de la fin, sœur de la solitude

Je finis avec deux affects rencontrés à la fin de l'analyse, la solitude et la satisfaction. Nous pouvons bien sûr rencontrer ces deux affects *pendant* l'analyse. Solitude devant la difficulté à trouver les mots, solitude devant le silence de l'analyste ou satisfaction devant l'interprétation d'une manifestation de l'inconscient. Mais je crois que, dans ces rencontres-là, ces affects sont pris *dans* le transfert et en réalité ils s'adressent à l'analyste.

Lacan emploie des termes complexes pour désigner la fin de l'analyse et les affects qui l'accompagnent : « *désêtre* » (côté analyste), « destitution du sujet », « position dépressive ». Il précise par ailleurs que la destitution du sujet peut être présente dès le début de l'analyse, quand par exemple quelque chose vacille dans le fantasme, quand les idéaux et les identifications se trouvent fragilisés. Mais il s'agit aussi d'un état qui peut se rencontrer dans certaines circonstances de la vie. Lacan donne l'exemple de Jean Paulhan, le jeune combattant de la guerre de 14, et de son livre *Un guerrier appliqué* pour signaler ce qu'il appelle « destitution du sujet ». On peut donc imaginer que dans des circonstances extraordinaires mais aussi à d'autres moments critiques de la vie, un sujet pourrait avoir affaire à sa destitution, mais cette destitution, on ne peut la saisir, la repérer qu'à la fin de l'analyse. Et l'affect de la solitude accompagne cet état. Je dirais alors que cette solitude peut être rencontrée en dehors de l'analyse aussi.

Pour moi, cette solitude particulière a été rencontrée dans l'analyse et plutôt vers sa fin devant ce que j'ai appelé « rétrécissement des mots » et je pense que tous les AE en témoignent chacun à sa manière, rétrécissement

devant la rencontre avec l'indicible, c'est-à-dire devant l'expérience de la séparation d'avec l'Autre, de la chute du sujet supposé savoir ; devant le fait que ce long parcours qui dure plusieurs années, nous ne pouvons le partager avec personne. Mais nous pouvons transmettre quelque chose de ce parcours grâce à l'affect de la satisfaction qui vient adoucir la cicatrice de la solitude. Ce que nous faisons pendant notre mandat. Durant l'après-midi de l'Espace AE en décembre dernier, lors de la discussion, Colette Soler a parlé d'un déplacement du narcissisme, je me demande s'il ne s'agit pas de ça, de cette satisfaction inédite d'une fin qui aboutit à un savoir, une fin épistémique. Ceci ne peut se passer que dans une école de psychanalyse et je crois pouvoir dire que pour cette raison précisément il ne peut pas y avoir de psychanalyste sans école.

Si, Lacan le précise, « la satisfaction [...] marque la fin de l'analyse ⁹ », un sujet qui est allé jusqu'au bout l'éprouve. Dans le discours analytique, on passe du singulier à l'universel et la mission de ceux qui sont arrivés au bout est de transmettre un savoir qui n'est pas scientifique et qui est au-delà du thérapeutique. La satisfaction se manifeste dans ce passage-là, passage de l'intime de la cure à ce qui vient vérifier, solidifier la structure. Elle y parvient dans l'étymologie même de son origine latine : *satis*, adverbe qui signifie suffisamment, assez (satiété), et « faction » qui est le substantif du verbe *facere* qui signifie rendre, faire. Il y a donc un « assez » à la fin de l'analyse, mais celui-ci n'est pas du type « tout va bien maintenant » ou « j'en ai assez », mais un « assez » qui met un point d'arrêt à l'*hystorisation* et à la parole. C'est toute la différence entre un arrêt et une fin d'analyse. Il y a un « assez » devant « l'escroquerie » analytique, car là où l'analyste nous invite à dire tout ce qui nous passe par l'esprit on se retrouve devant la limite de ce qui peut être dit. Il s'agit d'une satisfaction qui se rend compte de la vérité menteuse, c'est-à-dire du fait que la vérité, à cause de la structure du langage, on ne peut pas la dire toute. Il s'agit d'une satisfaction qui produit une « formule de savoir » quand on se rend compte du manque structural, de notre soumission à la castration et à la faille de l'Autre ; car cet Autre ne peut rien nous promettre, rien nous garantir de l'absurde de notre existence. Cette satisfaction est la sœur de la solitude, non pas d'une solitude sociale mais d'une solitude qui apparaît quand tout ce qui habille une cure, les éléments du symbolique et de l'imaginaire tombent, pour laisser apparaître, après le travail de la réduction, un savoir nu. De ce parcours solitaire qu'on ne peut pas partager, on ne peut transmettre quelque chose que dans une formule réduite et dans une école. Des années de psychanalyse se réduisent à un bout de savoir. Une satisfaction du pas-tout ne peut être qu'une satisfaction d'une fin épistémique. À la clé,

un analyste qui, à la suite du « mirage » du transfert, saisit le « mirage de la vérité » et malgré tout a le désir de transmettre son expérience.

Je conclus. Il y aurait donc dans cette expression de Lacan que j'ai donnée comme titre de mon intervention, « Faites comme moi, ne m'imitiez pas », une racine de la transmission de la psychanalyse, la transmission d'un style qui s'inscrit pour autant dans la suite de l'enseignement de Freud et de Lacan. On fait comme Freud et Lacan, c'est-à-dire on est orienté par l'inconscient, et ceci implique qu'on ne les imite pas, car dans la structure de l'inconscient il y a quelque chose qui est inimitable et on est invité à transmettre sa logique, sa singularité. La passe en est le paradigme.

Mots-clés : fantasme, écrit, solitude, satisfaction.

* ↑ Intervention faite au séminaire « Qu'enseigne la psychanalyse ? » animé par Michel Bousseyroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour, à Toulouse, le 24 juin 2022.

1. ↑ J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 458.

2. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978.

3. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière, 2013, p. 245-246.

5. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 259, « dans les monuments : et ceci est mon corps [...], dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance [...], dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier [...], dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire [...], dans les traces, enfin... »

6. ↑ Espace AE, *Dialogue*, Sophie Rolland-Manas et Anastasia Tzavidopoulou, 4 décembre 2021, Paris.

7. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 17 février 1971, Paris, Le Seuil, 2006, p. 64.

9. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.

ET ENTRE-TEMPS...

Lina Velez

Actualité de la clinique psychanalytique *

Je me suis posé la question suivante : qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Nous pouvons dire qu'elle est un savoir et une pratique. Savoir parce qu'elle produit des concepts et construit la théorie. Pratique, parce que, au-delà du savoir qu'elle construit, elle consiste en une activité qui vise à mettre au travail un sujet souffrant de ses symptômes.

Que sont devenus les concepts fondamentaux que Freud et Lacan nous ont transmis ? Ces questions nous semblent nécessaires dans la mesure où la clinique n'est pas figée dans le temps. La psychanalyse n'est pas dans une position de savoir achevée, elle est dans une relation à la théorie qu'elle a constituée tout au long du siècle dernier, à son début et au cours des découvertes freudiennes et des apports théoriques que Lacan y a ajoutés. Par exemple, le rapport de la psychanalyse au réel du symptôme et à la vérité qui le sous-tend. Cette position a permis de revisiter certains points de la théorie freudienne à partir de l'enseignement de Lacan dans son retour à Freud.

Lacan donne une définition de la clinique psychanalytique : « Ce n'est pas compliqué. Elle a une base. C'est ce que l'on dit dans une psychanalyse ¹. » Là est le fondement d'une clinique psychanalytique. C'est une condition nécessaire mais pas suffisante. C'est pourquoi Lacan insiste sur l'importance de recueillir dans le discours les « choses qui importent ² ». Ce sont les signifiants maîtres qui organisent à son insu l'histoire d'un sujet. La clinique psychanalytique ne se contente pas de l'effet thérapeutique. Cet effet se produit sur l'enveloppe formelle du symptôme, qui est une formation de l'inconscient. Cette démarche laisse toutefois de côté un reste inaccessible, qui est le noyau dur du symptôme, soit la jouissance. C'est le réel qui résiste à la vérité comme au savoir. La reconnaissance de cet impossible impose une création pour « savoir y faire » avec la jouissance de son symptôme. Pouvons-nous dire ainsi que la clinique du symptôme s'en trouve modifiée ? « C'est le réel en tant qu'il est impossible à supporter ³. » Le psychanalyste

part de son non-savoir. Ce n'est pas qu'il ne sache rien, il met ce savoir de côté pour s'ouvrir au savoir inconscient.

Freud a rencontré la « réaction thérapeutique négative ». Certains de ses patients arrêtaient la cure quand la vérité de leur symptôme était sur le point de se dévoiler. Ils ne voulaient pas perdre la satisfaction paradoxale qu'ils en tiraient, alors qu'ils s'en plaignaient au départ. Lacan y situe la jouissance, liée à la rencontre du réel, et s'exprimant selon des modalités multiples. Elle procure une satisfaction. C'est ce qui impose à Lacan un virage, la recherche de la vérité ne peut atteindre le réel en mobilisant le savoir. Dès lors, la boussole de l'analyse sera le réel et la jouissance, et non plus le sens et la vérité.

Des savoirs venus d'autres horizons ont pour objectif de récuser la psychanalyse, rejetant les concepts de sa théorie (inconscient, fantasme, pulsion, transfert, désir, jouissance et objet *a*), et d'imposer une explication relevant de la seule détermination biologique de l'être (gènes, chromosomes, neurones). En réponse à ces nouveaux savoirs et à leur opposition à la clinique psychanalytique, nous considérons que le savoir de la psychanalyse et de ses effets donne à la clinique la possibilité d'élucider le symptôme et sa jouissance. S'il y a un savoir à investiguer, s'il y a une pratique éclairée par une doctrine, il y a des concepts ; ils structurent, délimitent et justifient un champ d'application ; « si la psychanalyse n'est pas les concepts dans lesquels elle se formule et se transmet, elle n'est pas la psychanalyse, elle est autre chose, mais alors il faut le dire ⁴. »

Pouvons-nous dire que la clinique psychanalytique est une clinique « sous transfert » ? C'est dire une clinique qui se complète de l'analyste, puisque toute manifestation symptomatique de l'inconscient est déjà – comme le dit Lacan dans *Télévision* – rapport au sujet supposé savoir.

Le signifiant « transfert » est souvent employé dans le champ de la psychanalyse. Posons-nous la question suivante : qu'est-ce que le transfert ? Le transfert est un concept de la psychanalyse selon lequel la production des phénomènes analysables ne peut pas se résorber dans le savoir, ni se réduire à des techniques à appliquer. Il s'agit d'analyser comment la prise en compte du transfert nous amène à considérer les enjeux cliniques, puisque la psychanalyse est un discours, c'est-à-dire une modalité de lien social.

La théorie freudienne du transfert est constituée entre 1895 et 1915. Plusieurs textes montrent cette élaboration : « Psychothérapie de l'hystérie » (1895), « Fragment d'une analyse d'hystérie » (1905), « La dynamique du transfert » (1912), « Remémoration, répétition et élaboration » (1914)

et « Observation sur l'amour de transfert » (1915). Dans le texte « Remémoration, répétition et élaboration », Freud établit un lien entre transfert et répétition : « Si la cure commence sous les auspices d'un transfert positif tempéré et non exprimé, elle permet tout d'abord, comme dans l'hypnose, une plongée dans le souvenir pendant laquelle même les symptômes de maladie se taisent, mais si par la suite ce transfert devient hostile ou excessivement fort et nécessite de ce fait le refoulement, alors la remémoration cède aussitôt la place à l'agir. À partir de là, les résistances détermineront l'ordre de succession de ce qui est à répéter. Le malade va chercher dans l'arsenal du passé les armes avec lesquelles se défendre de la poursuite de la cure et que nous devons lui arracher pièce par pièce ⁵. » Freud distingue un double versant du transfert : c'est à la fois « le ressort le plus solide du travail ⁶ » et « l'arme la plus puissante de la résistance [au traitement] ⁷ ».

Quelle est l'actualité du transfert ?

Il y a eu dans la psychiatrie, dans la psychopathologie et dans la littérature psychanalytique, une dilution de ce concept fondamental. Comment expliquer ce déclin relatif du concept de transfert ? Le transfert semble souvent considéré comme obscur, imprévisible et non maîtrisable dans ses effets. Le rejet du transfert a entraîné une préférence pour un modèle « comportementaliste » du sujet et de son fonctionnement. Nous remarquons actuellement un retour vers l'hypnose, ce à quoi Freud avait renoncé pour inventer la psychanalyse, et un ravalement du concept du transfert vers celui de contre-transfert. Souvent, le concept de transfert semble réduit à celui de demande, à laquelle la dimension transférentielle se trouve ravalée.

Il existe une conception qui opposerait le transfert, comme relevant du seul patient, au contre-transfert en tant qu'il nommerait les réactions affectives conscientes et inconscientes de l'analyste vers son patient. Lacan dans le séminaire XI écrit : « Le transfert est un phénomène où sont inclus ensemble le sujet et le psychanalyste. Le diviser dans les termes de transfert et de contre-transfert, quelle que soit la hardiesse, la désinvolture, des propos qu'on se permet sur ce thème, ce n'est jamais qu'une façon d'é luder ce dont il s'agit ⁸. » En effet, si la psychanalyse n'est pas qu'une simple thérapeutique, ce n'est pas parce que son opération ne produit pas des effets thérapeutiques : c'est parce qu'elle est une « clinique sous transfert » et qu'elle cherche un au-delà thérapeutique.

Revenons à Freud. C'est avec l'écriture du cas Dora et les retours constants de Freud, du début du traitement à son interruption rapide, que débute la construction d'une théorie sur le transfert. Le traitement de Dora

fut mis en route à l'initiative du père, il ne durera que trois mois. C'est avec cette rupture que Freud rend compte du transfert tel qu'il était à l'œuvre dans la cure, tel qu'il ne l'avait pas perçu, ni interprété, ni manœuvré. Il écrit en 1923 : « Plus je m'éloigne du temps où je termine cette analyse, plus il me semble que mon erreur technique consista dans l'omission suivante : j'omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel pour M^{me} K. était sa tendance psychique inconsciente la plus forte. J'aurais dû le deviner. [...] Avant que je reconnusse l'importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j'échouais souvent dans les traitements ⁹. »

C'est l'ensemble de la problématique transférentielle du cas, la position subjective de Freud et de son désir, qui a constitué un obstacle non surmonté à l'analyse. La thèse de Lacan, en rejetant l'opposition entre transfert et contre-transfert, instaure que ce qu'il y a « derrière de l'amour dit de transfert [...] c'est l'affirmation du lien du désir de l'analyste au désir du patient ¹⁰. » Lors de la dernière séance de la cure de Dora :

- « Savez-vous, docteur, que c'est aujourd'hui la dernière fois que je suis ici ?
- Je ne puis le savoir, puisque vous ne m'en avez rien dit encore.
- Oui, je me suis dit que je patienterais jusqu'au Nouvel An, mais je ne veux pas attendre plus longtemps la guérison.
- Vous savez que vous êtes toujours libre de cesser le traitement ¹¹. »

À l'annonce faite par Dora, Freud ne trouve rien à dire sinon « Comme il vous plaira ¹² ». Pourquoi s'en va-t-elle à ce moment-là ? Freud ne prend pas en compte sa propre identification à M. K. et considère que le transfert n'a pas pu s'installer dans cette cure. S'il perçoit la question que Dora, en tant qu'hystérique, porte sur la féminité, et s'il repère son identification masculine, il ne saisit pas le statut de cette identification à M. K., et *via* celui-ci à Freud, pour que Dora accède à reconnaître sa féminité. Pourrions-nous dire qu'il y avait un refus chez Freud de consentir à opérer à partir du semblant ? Il voulait être vu comme un père et un maître. Cette tendance l'aurait-elle conduit à se présenter comme une figure du père idéal ? Il y a deux déterminations principales tout au long de l'élaboration freudienne du concept de transfert : il s'agit d'une part du désir de l'hystérique et d'autre part du désir de Freud. Ces deux désirs se sont noués autour de la question du père.

Lacan a cherché des solutions aux difficultés, aux obstacles freudiens, et a découvert d'autres perspectives sur le transfert. Il a déplacé l'accent mis sur le père symbolique et sur le père réel pour aller vers l'au-delà de Œdipe.

Lacan ramène le transfert à la métaphore de l'amour, plutôt qu'à la métonymie des affects et des représentations, en mettant au principe du transfert les fonctions du sujet supposé savoir et de la cause du désir. Le sujet supposé savoir est le pivot du transfert, autrement dit, il faut de l'amour, un amour au-delà du père, afin de créer un lien.

Ainsi, la clinique psychanalytique se singularise à partir de ce lien que nous appelons le transfert. La clinique sous transfert fait l'impasse sur toutes sortes de catégorisations cliniques, prenant chaque sujet au un par un. Ce n'est que dans et par le transfert qu'une clinique peut s'appréhender quand on ne la rabat pas du côté des signes.

Le sujet entre en analyse par la demande, mais la relation à la demande que l'analyste instaure est d'une autre nature. Lacan la dit « radicale », ajoutant que « demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite ¹³. »

Après ces considérations, posons-nous la question suivante : qu'en est-il de la clinique psychanalytique de la psychose ? Lacan avec « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ¹⁴ » introduit une modification ou un déplacement de la position de l'analyste, qu'il désigne comme « manœuvre du transfert ». La question du transfert est reprise dans la « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* », dix ans après, lorsque Lacan précise que, dans la psychose, « ledit clinicien doit s'accommoder à une conception du sujet, d'où il ressort que comme sujet il n'est pas étranger au lien qui le met [...] en position d'objet d'une sorte d'érotomanie mortifiante ¹⁵ ». Cette indication concerne la spécificité du transfert en jeu dans la psychose. Il s'agit de penser ce que peut être la manœuvre du transfert dans le travail avec les sujets psychotiques. Le transfert est un des éléments d'éclairage qui orientent les hypothèses du clinicien, c'est-à-dire que le transfert montre le rapport à l'Autre du langage et permet de s'orienter quant à la structure.

Une clinique structurale implique une conception du transfert comme actualité du rapport à l'Autre, c'est-à-dire du désir du sujet au désir de l'Autre, ce qui diffère de la conception du transfert selon laquelle on aime toujours une figure du passé sous la figure de l'amour présent. Qu'il s'agisse de la mère ou du psychologue, la tromperie de l'amour n'est pas celle d'une erreur sur la personne mais celle de l'amour lui-même, celle par où le rapport actuel au désir de l'Autre – c'est-à-dire aussi le transfert – tend à s'exercer.

Ce qui devient crucial pour la réponse au transfert n'est plus le type de savoir destiné à dissiper l'erreur du sujet, mais la nature du désir de celui

qui répond ¹⁶. La réponse au transfert nous ramène à un moment problématique de la clinique des psychoses. Dans ce contexte, il est nécessaire de pouvoir expliciter ce qu'est le transfert, ses coordonnées ainsi que ses spécificités dans la psychose.

Il faut rappeler ce que l'enseignement de Lacan a apporté à la conception du transfert en général. Par rapport à Freud, Lacan a voulu souligner ce qui relève de l'actuel dans le transfert : actualité symbolique entre le sujet et l'Autre, par opposition à la relation imaginaire où sont censées se reproduire les relations anciennes, celles de l'enfance ; actualité de ce que le sujet demande à l'Autre du simple fait de lui parler : demande d'amour ; actualité de la satisfaction pulsionnelle inconsciente. Le transfert est conçu par Lacan comme étant avant tout la mise en acte d'une structure actuelle (demande d'amour, fantasme) et non comme une répétition du passé. Dans la psychose, le transfert est une mise en acte, à ceci près que la structure de ce qui est mis en acte est inversée. Il s'agit d'une supposition : c'est l'Autre qui est censé aimer le sujet, c'est l'Autre qui le suppose être son objet premier.

C'est à cette problématique qu'a affaire une jeune femme, M^{lle} F., que je reçois depuis cinq ans. Elle dit que sa vie a toujours été difficile parce que les actes les plus simples lui demandent des pensées et des élaborations complexes. Elle a peur de marcher dans la rue parce qu'elle pourrait être attaquée et interprète le regard des autres, vécu comme intrusif. Elle est à l'université et obtient d'excellents résultats. Enfant, elle avait peu d'amies, elle s'entichait de telle ou telle, puis tout s'effondrait dans une fâcherie. M^{lle} F. a fait une tentative de suicide, à la suite de crises consécutives à des rencontres amoureuses aussi bien avec un homme qu'avec une femme. Elle dit venir me voir pour sortir de cette série, du ratage de la relation, et de sa tonalité inévitablement dominée par la mort. L'occasion de notre rencontre est aussi liée à la mort de sa grand-mère, qui la précipite, me dit-elle, dans un trou sans fin. Elle peut dire que ce trou est celui qu'elle ne cesse de rencontrer dans son quotidien et dont la perte de sa grand-mère est une forme radicalisée.

Lorsqu'elle parle de ses parents, c'est toujours accompagné de mots crus concernant les propos désobligeants de sa mère au sujet de la réussite de ses études. Par ailleurs, cette jeune femme dit qu'elle ne supporte pas le regard des autres dans la rue et les transports en commun. « Comment survivre dans ce monde, sachant que les hommes ne font que me regarder comme un objet sexuel. » Toutes les manifestations de l'Autre tournent autour des regards. J'accueille ces propos répétitifs sur ce qui lui arrive dans

le retour du réel implacable qui la vise par le regard vulgaire de l'Autre, qui se trouve partout et reste impossible à localiser.

Elle évoque une rencontre avec une amie de la faculté. Elle pense que celle-ci pourrait la défendre si un homme la traitait de putain. Parfois l'amie ferait des gestes qui montreraient qu'elle est amoureuse, parfois elle lancerait des phrases qui laisseraient entendre son intérêt pour elle.

M^{lle} F. enverra par la suite des lettres à cette amie, tout en disant qu'elle n'attend pas de réponse de sa part. Dans ces lettres, elle lui demande des comptes : pourquoi la regarde-t-elle autant ? Pourquoi se moque-t-elle d'elle ? L'érotomanie, fixant le sujet dans une certitude inébranlable quant à la jouissance, fait objection à l'amour comme discours répondant à l'impossible. Dès lors, c'est la mort qui devient un thème de l'amour, ce que Lacan repère chez Aimée, « dont l'expression verbale est d'autant plus tendue qu'elle est en réalité plus discordante avec la vie, plus vouée à l'échec ¹⁷ ».

Dernièrement, M^{lle} F. dit « avoir vécu une dépression » et elle a cessé de voir ses anciens copains, dont cette amie. Ce fut un répit de courte durée, car elle n'arrête pas de me dire qu'elle a entendu son amie lui déclarer : « Où étais-tu mon amour, ça fait des années que l'on ne t'avait pas vue. »

Je la questionne là-dessus. À quel moment a-t-elle entendu cette phrase ? Après quelques séances, elle dit qu'il s'agit d'une voix. Quel est le statut de la voix ? Depuis quand est-elle là ? Et pourquoi se sent-elle obligée de lui obéir ? « C'est sur le délire lui-même et sur son récit qu'il y a lieu de s'appuyer pour saisir ce dont il s'agit. Autrement dit, sur le discours du psychotique, sur ce qui fait son trouble même ¹⁸. »

Dans la psychose, les voix se manifestent comme extérieures au sujet, immatérielles et réelles, les voix hallucinées sont attribuées à l'Autre. Dans l'hallucination, la voix est détachée du corps et de la parole ; c'est d'un Autre incarné au-dehors qu'elle revient à l'intérieur du sujet.

Après la présence de la voix, elle ne voit plus l'amie, cela n'arrange pas les choses, et même les aggrave. S'éloigner de l'objet ne résout pas le problème. Si l'analyste n'a pas à contester le délire, ou à le considérer comme faux, il n'a pas non plus à l'entériner. Ce réel doit être reconnu comme tel, pour qu'un maniement du transfert soit envisageable.

Un maniement du transfert possible dans la psychose

Le sujet psychotique dans l'érotomanie paranoïaque se vit comme subissant les sévices d'un autre malveillant. L'objet *a* n'y est pas situé au champ de l'Autre, du côté de l'analyste, c'est le psychotique qui s'en trouve

dépositaire. Le clinicien est vécu comme un sujet animé d'une volonté de jouissance à l'égard du patient.

Le maniement du transfert part de l'hypothèse suivante : il est nécessaire de mettre en avant la certitude comme telle : croire que ce qui arrive au sujet lui arrive vraiment. Le maniement du transfert dans la psychose n'est possible que si l'on repère le rapport du sujet au réel (dans ce cas, l'hallucination verbale). « Entrer au cœur de l'histoire de fou par excellence se révèle incontournable et consiste dans cette approche du réel auquel le sujet est confronté et qu'il assume véritablement, comme le dit Lacan ; mais ce qu'il omet, c'est que le réel, l'analyste doit l'assumer tout autant [...] en tant que cette approche est la condition de la mise en jeu du transfert ¹⁹. »

Si un délire peut se déployer dans le cadre du travail analytique, c'est parce que la parole va être utilisée par le sujet pour produire la signification qui manque, la métaphore délirante. Le sujet psychotique se confronte aux phénomènes élémentaires sans la médiation d'un savoir. C'est souvent une des raisons qui font que le sujet peut faire appel à l'analyste.

Revenons à la question concernant le sujet supposé savoir : l'analyste ne sait pas, l'interprétation du transfert consiste à dénoncer ce savoir comme supposé ; il doit redire « je ne sais que ce que vous me dites ». Dans le cas de la psychose, l'analyste doit dire qu'il ne sait pas. Le statut du sujet dans la psychose est celui d'une errance dans le réel déconnecté du sujet du signifiant. Comment l'analyste peut-il opérer pour entamer la jouissance à laquelle se livre le sujet ?

Le psychotique n'est pas étranger au désir, mais c'est à partir de là que l'analyste a une chance d'y être pour quelque chose dans la cure du psychotique. Face aux manœuvres du psychotique qui consistent à faire réintégrer à l'analyste la place de l'Autre de la jouissance, une seule réponse est possible : s'y opposer. Cela peut permettre de produire chez le patient une signification de ce refus, créant un lieu vide évacué de toute jouissance afin que le sujet du signifiant puisse s'y loger.

Dans le travail clinique, une grande prudence est nécessaire, qui semble se traduire par deux principes : il s'agit d'éviter, dans la mesure du possible, notre position de savoir par rapport au sujet qui s'adresse à nous. Ce que nous adresse le psychotique, l'attente qu'il peut avoir à notre égard, n'est pas de l'ordre d'une demande. On pourrait dire qu'il cherche avant tout une place où s'abriter comme sujet.

*  Prononcée dans le cadre de l'Unité de clinique psychanalytique de Bourgogne Franche-Comté, « Qu'est-ce qu'une clinique psychanalytique », à Dijon, le 14 mai 2022.

1.  J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, Bulletin périodique du Champ freudien, n° 9, Paris, avril 1977, p. 7.

2.  *Ibid.*, p. 8

3.  *Ibid.*, p. 11.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 24.

5.  S. Freud, « Remémoration, répétition et élaboration », dans *Œuvres complètes*, tome XII, Paris, PUF, 2004, p. 110.

6.  S. Freud, « Le transfert », dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1965, p. 420.

7.  S. Freud, « La dynamique du transfert », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2001, p. 56.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 210.

9.  S. Freud, « Recueil des petits écrits sur la névrose », dans *The Standart Edition, The Complete Psychological Works*, traduction anglaise par J. Strachey, volume XIX, 1923-1925, London, 1970, p. 90 (note I, 1923).

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 229.

11.  S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 78.

12.  S. Freud, « Recueil des petits écrits sur la névrose », art. cit., p. 78.

13.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 617.

14.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 531-583.

15.  J. Lacan, « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 217.

16.  Dans la « Question préliminaire », Lacan explique que la parole n'a pas dans la psychose la fonction de symbolisation qu'elle a dans la névrose, à savoir de substitution et de négation de la jouissance par le signifiant, parce que le statut de l'Autre, et du sujet, n'est pas le même dans les deux cas. Il met surtout en évidence le statut de la parole et du langage, dans les deux destins subjectifs névrose et psychose.

17.  J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 287.

18.  J.- J. Gorog, « Le "Raide-fou" et le transfert », *L'En-je lacanien*, n° 4, Toulouse, Èrès, 2005, p. 12.

19.  *Ibid.*, p. 21.

Ève Cornet

Payer content *

Je suis partie d'un passage de la séance du 3 juin 1959 du séminaire VI, *Le Désir et son interprétation*, où il est question de se compter, de se compter comme « pas un », de se compter comptant et de payer comptant. Ce passage, avec sa forme humoristique, est toutefois bien complexe, compact, puisqu'il condense ce que Lacan a développé tout au long de l'année.

Se compter

« [...] il est impossible de structurer l'expérience humaine [...], sans partir du fait que l'être humain compte, et qu'il se compte ¹. »

« [...] quand le sujet humain opère avec le langage, il se compte, et c'est même sa position primitive ². »

Dans ce séminaire, Lacan aborde la question du sujet qui se compte avec le rêve d'Anna Freud et le test de Binet. Freud a entendu sa fillette de 19 mois crier dans son sommeil : « Anna F(r)eut, f(r)aise, groseille, œufs b(r)ouillés, bouillie ³. » Dans ce rêve, l'énumération des aliments interdits qui font suite à une indigestion commence par une nomination. Anna se nomme, elle se compte dans l'histoire. L'énumération des aliments désirés est un effet de l'interdit ; l'interdit, sceau du signifiant, va être le révélateur du désir. Il y a un lien entre se nommer, se compter, la marque signifiante et le désir. Lacan poursuit avec le test de Binet : « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi. » Là aussi, le sujet se compte. C'est une étape. « Il est clair qu'il faut qu'un pas soit franchi pour que soit faite la distinction du *Je* en tant que sujet de l'énoncé et du *Je* en tant que sujet de l'énonciation, car c'est de cela qu'il s'agit ⁴. »

D'emblée le sujet est pris dans le langage, le désir est présent, encore faut-il qu'il se déploie, c'est-à-dire que le deuxième étage, celui de l'Autre scène, de l'énonciation, se distingue du premier étage, lieu de l'énoncé. La

confusion des « je » est confusion d'avec l'Autre : l'Autre maternel (être ou ne pas être le phallus de la mère), l'Autre parental (l'enfant pense que ses parents ont accès à ses pensées), l'Autre inconscient. Dans la phrase : « J'ai trois frères : Paul, Ernest et moi » comme dans le rêve d'Anna, on pourrait dire que le sujet (pas encore sujet) se compte comme un, depuis le discours de l'Autre – il parle de lui de la place de l'Autre –, on ne sait pas qui compte : l'Autre ou lui. Pour pouvoir dire « Nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi » ou encore « J'ai deux frères : Paul et Ernest », le sujet doit accepter de se compter comme *pas un*.

Se compter comme *pas un* ⁵

En effet, cette distinction entre sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation passe par une négation, « un escamotage du sujet ». Cet escamotage peut s'opérer sous trois modes : la forclusion, la dénégation ou le refoulement. Par rapport à l'énoncé de départ : « J'ai trois frères, Ernest, Paul et moi », dans « Nous sommes trois frères : Ernest, Paul et moi », le « je » s'efface. Dans « J'ai deux frères : Ernest et Paul », c'est le « moi » qui disparaît. Et ce qui du sujet est soustrait de l'énoncé se manifeste à l'étage de l'énonciation ⁶, c'est-à-dire que le sujet disparu de l'énoncé se retrouve comme « pas un » au niveau de l'énonciation. Il y aurait un sujet mort au niveau de l'énoncé (quand je dis « je », je ne sais pas qui parle) et un sujet comme pas un au niveau de l'énonciation (qui apparaît par exemple dans les trébuchements de la langue). Entre ces deux chaînes réside le désir soutenu par le fantasme, c'est-à-dire un certain rapport entre le sujet divisé et l'objet ⁷.

Se compter comptant

Se compter comme *pas un* permet l'assomption du sujet, mais dans un même temps il ne peut se désigner sans disparaître. Se pose, alors, la question de savoir comment le sujet peut répondre de sa place quand il dit : « je ». Comment peut-il se compter comptant ? Lacan dit qu'il n'y a que dans le désir que nous nous comptons comptant ⁸. « C'est dans le désir [...] que le sujet apparaît comptant, là où l'on dit qu'il a à faire face à ce qui au dernier terme le constitue comme lui-même ⁹. » J'y entends en écho l'antienne « ne pas céder sur son désir ». Cependant, avec le refoulement, le « comptant » subit quelques perturbations. Je cite Lacan : « Faut-il rappeler à des analystes que rien ne constitue plus le dernier terme de la présence du sujet que le désir ? Qu'à partir de là, le comptant commence à se remanier en se livrant à toutes sortes de transactions qui l'évaporent en

équivalents diversement fiduciaires, c'est évidemment tout un problème, mais il y a tout de même un moment où il faut payer comptant ¹⁰. »

Résumons : la marque signifiante amène le sujet à se compter comme « pas un », il peut se compter comptant à l'endroit du désir. En même temps, il y a un remaniement du comptant. Le sujet se livre à « toutes sortes de transactions » qui ont pour conséquence « l'évaporation du sujet en équivalents diversement fiduciaires ». Il y a donc du côté du désir le comptant : la présence du sujet ici et maintenant, et du côté du fiduciaire le semblant, une valeur fictive qui repose sur la confiance. Puisque l'Autre est impuissant à garantir sa place au sujet, ce dernier en est réduit à lui faire confiance (ou pas) et à créer des semblants de désir pour tenter d'être satisfait. Cependant, ce jeu de dupes, s'il a quelques avantages, engendre aussi pour le sujet des résistances, des reculades, de la négociation et autres procrastinations. « C'est évidemment tout un problème, il y a tout de même des moments où il faut payer comptant. » Autrement dit, le sujet peut toujours tergiverser, à un moment il se trouve au pied du mur et il doit répondre présent. Ce n'est pas sans mal, comme l'illustre Lacan avec Hamlet durant huit séances de ce séminaire. Ce sont aussi des moments propices à la décompensation si le mode d'effacement du sujet est la forclusion.

Payer comptant

« Si les gens viennent nous trouver, c'est en général parce que ça ne marche pas au moment de payer comptant, de quoi qu'il s'agisse, du désir sexuel ou de l'action, au sens le plus simple du terme. C'est là-dedans que se pose la question de l'objet. Il est clair que si l'objet, c'était simple, non seulement il ne serait pas difficile pour le sujet de faire face, comptant, à ses sentiments, mais si vous me permettez ce jeu de mots, de l'objet il en serait plus souvent content, alors qu'il faut qu'il s'en contente, ce qui est tout différent ¹¹. »

L'objet est un leurre auquel le sujet s'accroche, duquel il se soutient mais qui le ramène irrémédiablement du côté de son manque. La soustraction signifiante engendre une perte définitive, et le découvert sera peut-être voilé mais ne sera pas comblé. Le sujet cherche en vain à effacer une « bréance » (créance/béance), ainsi il s'éloigne d'autant plus de la possibilité de se compter comptant. Il ne peut répondre de sa place qu'en tant que le fantasme, c'est-à-dire la dialectique entre le sujet divisé et l'objet, non pas recouvre la coupure mais la supporte. L'avènement de la coupure, c'est le lieu du sujet, je cite, « pour autant que s'y manifeste le réel du sujet, en tant qu'au-delà de ce qu'il dit, il est le sujet de l'inconscient ¹². » Autrement dit, c'est le lieu qui témoigne du processus du « se compter comme pas un », ce moment où le je disparaît de l'énoncé pour apparaître comme pas

un au niveau de l'énonciation. Se compter comptant, répondre de sa place, passe par l'avènement de la coupure. Avec le refoulement, le sujet apparaît dans l'effacement, au creux de son désir dans l'intervalle entre énoncé et énonciation : il est coupure. Ainsi, il peut payer content.

* ↑ Texte issu de mon travail de cartel dit « éphémère » dédié aux Journées nationales 2022, « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? ».

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 483.

2. ↑ *Ibid.*, p. 92.

3. ↑ *Anna F-eud, Erdbeer, Horchbeer, Eirer(s)peis, Papp.*

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation, op. cit.*, p. 92.

5. ↑ *Ibid.*, p. 483 : « C'est en tant que le sujet barré apparaît ici comme *pas un* que nous allons avoir à faire à lui aujourd'hui. »

6. ↑ *Ibid.*, p. 96 : « Le refoulement lorsqu'il s'introduit, est essentiellement lié à l'apparition absolument nécessaire que le sujet s'efface et disparaisse au niveau du procès de l'énonciation. »

7. ↑ *Ibid.*, p. 483 : « Le désir est étroitement lié à ce qui se passe pour autant que l'être humain a à s'articuler dans le signifiant, et, en tant qu'être, c'est dans les intervalles de la chaîne signifiante qu'il apparaît comme sujet barré. »

8. ↑ *Ibid.* : « Si le désir sert d'index au sujet au point où celui-ci ne peut se désigner sans s'évanouir, nous dirons, pour jouer sur la langue et ses ambiguïtés, que, au niveau du désir, le sujet se compte. C'est là-dessus, que je veux d'abord attirer votre attention. Vu le penchant que nous avons à toujours oublier ce à quoi nous avons affaire dans l'expérience de ceux dont nous avons l'audace de nous charger, nos patients, je vous rapporte à vous-même – dans le désir, nous nous comptons comptant. »

9. ↑ *Ibid.*, p. 483-484.

10. ↑ *Ibid.*, p. 484.

11. ↑ *Ibid.*

12. ↑ *Ibid.*, p. 474.

Silvia Lippi *

Trans-identification au symptôme **

« Le corps se trouve sur notre route dès qu'il est question de changement social. »

Silvia Federici ¹

« Transition de genre » veut encore dire pour beaucoup « transformation du corps ». Et pourtant, cette association ne va pas de soi. D'abord parce que le genre n'est pas le sexe. C'est en 1955 que le psychologue et sexologue John Money introduit la notion de « genre » (*gender*) dans le cadre du traitement de l'anatomie génitale des enfants intersexes ², afin d'isoler le sexe anatomique (et psychologique), qui est bien sûr déterminé, de la construction individuelle de l'identité ³. En 1964, Robert Stoller et Ralph Greenson distinguent le « sexe biologique » de l'« identité de genre » : pour les deux psychanalystes et psychiatres, le sentiment d'appartenance à un genre est indépendant de l'assignation sexuelle ⁴. Mais si le sexe biologique ne doit pas déterminer l'identité sexuelle de la personne, dans quelle mesure l'anatomie conditionne-t-elle les transitions de genre ? Et si ce n'est pas l'anatomie qui les dirige, de quel corps parlons-nous ? Quel rapport donc y a-t-il entre le corps et l'identité de la personne ?

Le corps « trans » est un corps qui désire, qui jouit et qui souffre, c'est un corps traversé et *trans-formé* par le symptôme. Aborder la question de la transidentité à partir du symptôme nous écarte d'une conception de l'identité comme image narcissique ⁵, et nous permet de penser une relation entre l'identité et le trauma, trauma qui se manifeste toujours dans l'« après-coup ⁶ », c'est-à-dire dans le symptôme.

Pour la psychanalyse, le symptôme n'est pas un trouble à extirper : certes il peut faire souffrir et le sujet s'en plaint (du moins au début de la cure), mais il peut aussi se modifier et se présenter finalement comme une « solution », capable de maintenir le sujet dans quelque chose qui autrement lui serait insupportable. Sans cette « incarnation », il n'y a pas de subversion

possible, et cette incarnation est possible grâce au symptôme. À partir de son symptôme, le sujet est en mesure de fabriquer du lien social et nous pensons que les expériences « trans » en sont un magnifique exemple : le corps en transition n'est plus un mauvais corps à rejeter, il devient un instrument de lutte. La clinique le montre, la plupart de mes patient.e.s trans sont aujourd'hui engagé.e.s politiquement. D'un point de vue psychanalytique, on ne peut plus séparer le corps « singulier », traversé par un symptôme *particulier*⁷, et le corps « collectif », constitué par ce que nous pouvons appeler un *symptôme partagé* : le symptôme, qui répète le trauma, se transforme en acte – désirant et jouissif – collectif. Comment penser alors la continuité entre le particulier et le collectif dans un corps en transition ? Et comment un collectif peut-il se souder par le symptôme ?

Symptôme et identité dans les expériences trans

Du point de vue de la psychanalyse, la question est donc de savoir dans quels termes les personnes trans souffrent et se plaignent de leur transition, et si, et comment, celle-ci peut devenir une « solution » vivable, singulièrement et socialement. Le corps trans est l'une des manières les plus inventives et surprenantes de vivre le corps, un corps qui s'éprouve, qui change, qui se bricole, au sens lévi-straussien du terme⁸, depuis l'espace instable du symptôme.

Si l'expérience traumatique est du point de vue de l'inconscient effacée et irrécupérable, elle se déplace, voire se répète, dans la formation du symptôme. Au sens lacanien du terme, le trauma désigne l'expérience bouleversante de la rencontre du sujet avec le langage (de l'Autre) : aucun être humain ne peut faire l'économie de cette expérience. Le désir et le mode de jouir du sujet, exprimés dans le symptôme, sont donc déterminés par cette rencontre. Et si le symptôme est au départ inconfortable, il peut bouger, voir se *trans-former*. Le but d'une psychanalyse est précisément de trans-former le symptôme, à partir de cette propriété que tout corps a de se détruire et de se reconstruire sans cesse, pour pouvoir atteindre un symptôme trans-formé, autrement dit *assumé* (car nécessaire). Assumer veut dire ici s'identifier : « identification au symptôme », dit justement Lacan, à propos d'une psychanalyse menée à son but⁹.

Le processus de transformation du symptôme, dans une cure, va nécessairement du « symptôme d'entrée » au « symptôme de sortie » : à la fin de l'analyse, le sujet rencontre son propre « symptôme fondamental », et il l'accepte¹⁰. Cette acceptation n'est pas une résignation (« je suis

comme ça, tant pis »), mais plutôt une *acquiescence* au sens de Spinoza, un grand oui à son propre corps affecté ¹¹.

Pour ce qu'il en est du processus de la cure, l'analysant.e arrive en analyse avec son « symptôme toxique » (symptôme d'entrée) et en sort (dans le meilleur des cas) avec un « symptôme heureux ¹² » (symptôme de sortie). Dire de ce symptôme qu'il est « heureux », ce n'est pas dire qu'il fait disparaître tous les problèmes, mais qu'il tombe bien, assez bien en tout cas pour que la jouissance d'un sujet puisse fonctionner dans le monde dans lequel elle se trouve. Il y a un élément de hasard, donc aussi d'invention, de ruse, d'astuce. Le sujet s'invente – il bricole – une pratique du corps qui correspond à sa modalité singulière de jouir. Le sujet ne se plaint plus et surtout ne souffre plus de son symptôme, au sens où il ne cherche plus à s'y soustraire. Le processus d'identification au symptôme est une modalité identitaire, autrement dit une identité qui n'est pas construite sur des processus imaginaires et idéaux, mais à partir d'une mode de jouissance possible, acceptable, vivable pour le sujet. S'identifier à son propre symptôme veut dire s'identifier à une « modalité particulière d'insertion dans le lien social ¹³ », affirme Colette Soler.

Ainsi, l'identité, du point de vue psychanalytique, peut être pensée à partir de l'identification au symptôme. Nous faisons ici l'hypothèse que le processus d'identification au symptôme peut se mettre en acte dans les transitions de genre : certaines manières de jouir du corps, et de l'assumer, peuvent être conçues comme des formes de *trans-identité au symptôme*. La clinique doit être attentive d'une part à situer l'importance de l'identification au symptôme, et d'autre part à comprendre le rôle qu'y jouent des noms identitaires (comme « trans », « butch », « queer » ou ce qu'on voudra). Ces noms (aussi) participent, eux aussi, à la fabrication d'un corps.

Comment fonctionnent ces identifications dans les corps trans ? Quelle différence y a-t-il entre des corps qui se fabriquent à partir d'un idéal (par exemple du sexe) ou à partir d'un symptôme ? Le corps trans est-il vraiment l'effet d'une volonté du sujet pris dans les engrenages du libéralisme effréné, qui ne tient plus compte des lois de la nature et qui pousse le sujet vers un narcissisme exacerbé ? N'est-il pas plutôt une manière de s'intégrer au symptôme, de se réinventer à partir d'une nouvelle identité de genre, d'une nouvelle façon de jouir du corps, et une nouvelle manière de faire lien social ?

Dès la première théorie freudienne de l'identification au trait unaire, jusqu'à l'hypothèse lacanienne de l'identification au symptôme, on peut noter à quel point symptôme et identité sont mutuellement liés. Faire

converger l'identité et l'identification au symptôme veut dire que ce n'est pas la dimension imaginaire qui est convoquée en priorité dans les processus de transition : les deux autres dimensions sont mobilisées, c'est-à-dire le *symbolique* (l'inscription de l'identité du sujet dans le social) et le *réel* (le mode de jouir lié au trauma et au symptôme).

Plus qu'à une revendication du moi, nous avons affaire à des expressions du symptôme, que le sujet assume et *performe* à partir de son identité transgenre. L'identification devient là un *trait* distinctif du sujet, c'est-à-dire le « signifiant de la différence ¹⁴ », comme l'affirme Lacan ; le signifiant prend vie – *s'incarne* – dans le symptôme de chacun. Ce que Freud appelle *Ein einziger Zug* – le « trait unaire », selon la traduction de Lacan – est la matrice de toute identification et porte la trace du trauma. Ce trait est un signe de la présence de l'Autre traumatique (maternel, paternel, social, communautaire...) *dans* le corps du sujet. Le trait est donc en continuité avec l'Autre (car le trait est emprunté à l'Autre) et en même temps c'est le trait distinctif du sujet – son identité –, forcément incarné dans un symptôme. Pensons à la toux de Dora, à la paralysie d'Élisabeth von R., les deux fameuses patientes de Freud, à la mascarade hystérique et à l'identification masculine de beaucoup d'autres hystériques. Mais je pense aussi à la mastectomie effectuée par un jeune trans (opération qui lui a permis d'arrêter sa pratique de l'automutilation), à la performance queer pour une autre, au surinvestissement d'une partie du corps pour un autre encore. On peut aussi penser à l'importance du godemichet pour Paul B. Preciado dans son *Testo junkie* ¹⁵, ou à l'investissement de son nouveau prénom pour un autre homme trans, qui a commencé une transition notamment par un changement de prénom à l'état civil.

Les parties du corps, celles en plus et celles en moins, les extensions extérieures, les nouveaux noms et prénoms, sont les lieux d'une jouissance symptomatique. Ceux-ci ne viennent pas désigner l'unité imaginaire idéale, narcissique, orthopédique du stade du miroir : ils sont des objets partiels ¹⁶, séparés les uns des autres et jamais réunis dans une unité factice, et ils ont la même fonction que les zones érogènes du corps (sein, bouche, peau, pouce, anus, pénis, vagin, clitoris...) et bien sûr les fétiches. Oui, car pour le désir, il n'y a pas de frontière entre le corps et le monde, il n'y a pas d'objet intérieur et extérieur, la machine à jouir est une immense bande de Möbius ! Noms, prénoms, fourrures, soutiens-gorge, chaussures, godemichets, dildos, vibreurs, mais aussi drogues et toxiques sont des prolongements extérieurs du corps qui jouit.

S'identifier à la jouissance de son propre corps, à travers la transformation du symptôme, qui, pour les personnes trans, peut inclure ou non des mutations corporelles, des travestissements et des changements à l'état civil, n'a rien à voir avec l'identité normative qui s'établit à partir de la personne (le moi). Le trait identitaire qui se met en place à partir du symptôme est unique, et il fait fonction de nom propre. L'identité est donc le nom du trauma, point d'accrochage du sujet avec le monde.

La transidentité et le symptôme sororal

Traiter la question de la transidentité à partir de la formation et la transformation du symptôme, à la fois comme mode de jouissance et comme lien social, veut dire mettre au centre de la question le corps, un corps qui porte la trace du trauma, mais qui est aussi un « corps politique », un « corps collectif » : l'inconscient ne peut advenir que dans une dynamique collective d'individus pour Lacan ¹⁷, et l'inconscient agit dans la cité à travers la particularité de chaque *symptôme*.

Le symptôme nous permet ainsi de comprendre le rôle de la politique dans la vie des personnes trans, leur attachement à la militance et aux mouvements collectifs. Il est l'expression d'un corps révolutionnaire, un corps qui se soustrait à toute assignation abstraite et générale, mais qui n'exclut pas des constructions identitaires et des collectifs engagés : un groupe n'est pas nécessairement une foule, et tout rassemblement n'est pas nécessairement phallique. C'est ce que montre d'ailleurs le documentaire d'Isabelle Solas, *Nos corps sont vos champs de bataille* (2022), qui se distingue d'un autre documentaire sur le même sujet de Sébastien Lifshitz, *Petite fille* (2021), où la question de la transition d'un enfant, Sacha, est en grande partie centralisée sur le problème du sexe biologique et de l'image.

Le film d'Isabelle Solas raconte l'histoire de deux femmes trans, une intellectuelle de bonne famille, Violeta, et l'autre appartenant à la classe populaire, Claudia, mais toutes les deux engagées dans la lutte pour les droits LGBT, des femmes, des personnes racisées, des animaux, de l'écologie, etc. Pour Violeta, Claudia et leurs amies trans, ce n'est jamais question d'hormones, de chirurgie esthétique, de réassignation sexuelle, d'apparence, de « passing ¹⁸ ». Dans le film, la particularité du désir des personnes trans, et bien sûr l'implication de leurs corps acquièrent une dimension radicalement politique : l'intime et le politique se mêlent indissolublement, et cette rencontre passe par le corps. Ici l'invention d'une certaine identité de genre est inséparable de l'activité militante : le corps genré et *symptôme*

se fabrique aussi comme un corps qui lutte, qui s'unit avec les autres corps qui luttent, traversés eux aussi par le *même* symptôme.

Le symptôme inscrit le passage du trauma singulier au rassemblement collectif, collectif qui n'est rien d'autre que l'espace de la politique, c'est-à-dire, pour Lacan, l'inconscient ¹⁹.

Il ne faut pas non plus négliger que pour Lacan, c'est Marx l'inventeur du symptôme ²⁰, car c'est la souffrance du corps – autrement dit le symptôme – qui déclenche la grève du prolétaire ²¹. Analogiquement, dans l'expérience trans, la souffrance du corps – rejet, abus, brutalisation, exploitation – pousse au combat, et chaque corps singulier, traumatisé et *symptomé*, comme dans le film *Nos corps sont vos champs de bataille*, peut devenir, à partir de la rencontre avec les autres corps, un corps *unique* et subversif. En suivant les deux figures très différentes mais également attachantes de Claudia et Violeta, le film montre que, loin de pousser à la standardisation des corps, la transidentité permet une diversité heureuse, chacune trouvant, dans ce lien, la force de se maintenir dans un monde souvent inhospitalier. Mais comment advient cette rencontre ? Et comment définir le lien qui permet la formation d'un collectif ?

Nous faisons l'hypothèse que la mobilisation collective, et dans notre cas spécifique la mobilisation des personnes trans, a un fondement inconscient : ici, le groupe n'est pas une foule soudée par l'identification (narcissique) à un *leader* ou à un idéal collectif ²², ni un ensemble d'individus rassemblés autour d'un désir parricide ²³. En d'autres termes, ce n'est pas un ensemble de frères, mais une communauté de *sœurs*.

Le collectif trans est un collectif sororal. Pour saisir la spécificité de ce lien, nous allons nous appuyer sur un texte de Freud qui porte précisément sur le phénomène de la « contagion psychique » dans le cas des hystéries collectives. Freud s'intéresse justement à la crise collective d'un groupe d'amies dans un pensionnat, déclenchée par l'affect partagé entre les filles, à la suite d'une déception amoureuse de l'une d'entre elles. Freud explique que les filles ne sont pas prises par un sentiment de compassion : la crise hystérique éclate à partir d'une identification particulière entre les amies, une identité « fondée sur la capacité ou la volonté de se mettre dans une situation identique ²⁴ », écrit Freud. Derrière la « même disponibilité affective », il y a un lien d'identification qui se fait « sous l'influence de la situation pathogène, [et] cette identification se déplace sur le symptôme que l'un des moi a produit. *L'identification par le symptôme* devient ainsi l'indice d'un lieu de coïncidence de deux moi, lieu qui doit être maintenu refoulé ²⁵. »

Les filles du pensionnat sont portées à s'identifier à l'une d'entre elles, parce que cela leur permet de reconduire l'affect qui est tout ce qui reste, au niveau conscient, de leur propre traumatisme singulier. En s'identifiant à leur camarade, elles cherchent (inconsciemment bien sûr) à revivre leur traumatisme, qui se répète dans la crise hystérique collective, autrement dit dans le symptôme partagé.

La théorie psychanalytique soutient, nous l'avons vu, que l'identification se fait toujours par l'intermédiaire d'un trait particulier, saillant, et non à une personne ou à un objet dans son ensemble. L'originalité du mécanisme de la « contagion psychique », et de la forme très particulière d'hystérie – et de symptôme d'une manière générale – qu'elle engendre, tient à ce que ce trait est lui-même un symptôme hystérique : cris, larmes, paralysies, peu importe. Mais le point génial du texte de Freud est de comprendre que ce *partage du symptôme* n'est possible que parce qu'il est effectivement un symptôme, c'est-à-dire un mode de retour d'un élément refoulé. Or, quel est l'élément refoulé ici ? Eh bien, précisément l'identification elle-même, ou, plus exactement, le lien des filles entre elles, le fait qu'elles partagent une condition commune (la condition de filles qui désirent des mecs en secret, c'est-à-dire une certaine position dans le fantasme). Et qu'est-ce que ce « lieu de coïncidence » refoulé sinon précisément ce que nous appelons le *lien sororal* ? Ce refoulé fait retour dans l'identification *par* le symptôme, c'est-à-dire dans le symptôme partagé, qui exprime l'affect débridé, dans la crise hystérique.

Il faut que le symptôme soit partagé pour que chaque fille puisse (re)vivre son propre traumatisme. On voit donc comment un phénomène social peut être en tant que tel saturé par une dimension psychique. On voit aussi qu'il n'y aurait aucun sens ici à renvoyer chacune de ces filles à sa singularité traumatique, comme s'il fallait défaire l'illusion du politique pour se recentrer sur ses propres histoires personnelles, puisque l'élément refoulé est lui-même de l'ordre du social : c'est la sororité, c'est-à-dire le fait d'avoir quelque chose en commun lié directement au trauma.

Si les personnes trans ne refoulaient pas l'élément commun lié au trauma, elles ne formeraient aucun symptôme de ce genre, et de ce fait ne pourraient pas revivre leur traumatisme sous une forme bricolée, inventive, rebelle. Freud donne donc, dans la description de la contagion psychique, une sorte de théorie formelle de la formation d'un certain genre de symptôme, que nous appelons le « symptôme sororal ».

Le symptôme permet aux filles du pensionnat, comme aux personnes trans quand elles entrent dans un symptôme partagé, de laisser passer leur

désir tout en ne l'explicitant pas. Mais encore une fois, ce désir est déjà, à sa racine, transi par quelque chose de social. On comprend ainsi que, sans qu'on ait besoin de renoncer à aucun moment à la thèse fondatrice du caractère impartageable, innommable, du trauma, on puisse parler d'un processus qui a une dimension intégralement sociale à la fois dans son principe (la sororité refoulée) et dans son résultat (le symptôme sororal). La contagion psychique permet de saisir quelque chose comme un social traumatique (qui n'est pas la même chose qu'un traumatisme collectif, pure fiction idéologique qui écrase tout ce qui se joue de subtil et d'intéressant dans les jeux complexes du psychique et du politique). Le politique, c'est du social traumatique, et la transidentité nous ouvre la voie pour le saisir.

Conclusion

La psychanalyse n'établit jamais la moindre vérité psychologique, vous ne découvrirez pas votre vrai moi en analyse. Jamais une approche psychanalytique ne validera l'idée qu'il existe un vrai genre profond et essentiel avec lequel il faudrait que vous vous reconcilieiez. Si cela se présente en ces termes pour une patiente ou un patient, soit, c'est sa manière de construire son propre corps. Mais nous n'avons aucune raison de penser que ce soit vrai pour tout le monde. L'idée qu'il y a une vérité du genre (voire qu'elle correspond au sexe au sens biologique) n'est pas fautive ; elle est seulement relative, relative à une manière particulière de fabriquer cette réalité particulière qu'est notre corps transi par ses symptômes.

S'il n'y a pas de vérité absolue en psychanalyse, en revanche, il y a de la nécessité. Mais cette nécessité n'est pas un déterminisme. C'est simplement le fait que la nature fondamentalement traumatique de ce qui nous anime empêche de croire que nous vivons comme l'agent économique rationnel de la théorie libérale. Nous faisons ce que nous pouvons pour vivre avec nos traumatismes : bricolage. Et ce que nous fabriquons dans ce but, cela s'appelle en psychanalyse, nous l'avons vu : symptôme.

Le désir comme le symptôme dépassent l'opposition de la nécessité et du choix. La transidentité est résolument conçue ici du point de vue d'une éthique du désir, où le choix est toujours le fruit d'une décision nécessaire. Le désir de beaucoup de personnes trans, comme celui de Violeta, Claudia et de leurs amies trans dans le film *Nos corps sont vos champs de bataille*, relève de ce que nous avons appelé ailleurs un *désir décidé*²⁶, c'est-à-dire une nécessité mais qui implique le choix éthique de l'assumer. Nous pourrions dire aussi, à partir de ce constat, qu'il s'agit d'un symptôme heureux : lorsque la jouissance troublante du symptôme est reprise au compte du désir (inconscient), la *nécessité* de ce désir devient *libre*²⁷.

Mots-clés : transidentité, militance, symptôme heureux, sororité.

-
- * ↑ Psychanalyste, docteur en psychologie (université de Paris 7).
- ** ↑ Prononcé dans le cadre du pôle 14. « Symptôme et bricolage dans les expériences trans », à Paris le 10 juin 2022, soirée préparatoire au Rendez-vous international des Forums, *Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse*, juillet 2022.
1. ↑ S. Federici, « The Lockdown Showed How Economy Exploit Women », *New York Times*, 17 février 2021, <https://www.nytimes.com/2021/02/17/magazine/waged-housework.html>.
 2. ↑ C'est-à-dire des enfants dont les caractères sexuels ne correspondent pas aux définitions traditionnelles du sexe masculin ou féminin.
 3. ↑ J. Money, *Hermaphroditism, Gender and Precocity in Hyperadrenocorticism: Psychologic Findings*, Johns Hopkins Hospital, vol. 96, 1955.
 4. ↑ R. Stoller, *Sex and Gender: The Development of Masculinity and Femininity*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 1994.
 5. ↑ É. Roudinesco, *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérivés identitaires*, Paris, Le Seuil, 2021.
 6. ↑ S. Freud, « Le refoulement », dans *Métopsychoanalyse*, Paris, Folio, 1968, p. 48-49.
 7. ↑ J. Lacan, « Le plaisir et la règle fondamentale », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 22-24.
 8. ↑ C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 26-33.
 9. ↑ Le syntagme « identification au symptôme » est un hapax de Lacan, qui désigne sa dernière conception de la fin de l'analyse. J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.
 10. ↑ *Ibid.*
 11. ↑ Dans le scolie de la Proposition LV du livre III sur les affects, Spinoza utilise l'expression « *acquiescentia in se ipso* », traduite par A. Guérinot par « satisfaction intime ». B. Spinoza, *Éthique*, Paris, Ivrea, 1993, p. 199.
 12. ↑ Cette jolie expression est de Colette Soler dans « L'identification au symptôme ou... pire », <https://fr.scribd.com/document/352097337/Colette-soler-l-identification-au-symptome>
 13. ↑ *Ibid.*
 14. ↑ J. Lacan, *L'Identification, 1961-1962*, séminaire inédit, leçon du 13 décembre 1961.
 15. ↑ P. B. Preciado, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.
 16. ↑ S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Folio, 1987.
 17. ↑ Hypothèse que Lacan exprime à travers la jolie formule « le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel ». J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 213. Lacan se réfère au texte de Freud de 1920, « Psychologie des foules, analyse du moi » (dans *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1981).

18. ↑ C'est-à-dire se faire accepter comme membre du genre revendiqué, principalement grâce à l'apparence physique et aux comportements sociaux. Le passing n'a donc rien à voir avec l'opération génitale.
19. ↑ « [...] l'inconscient est la politique ». J. Lacan, *La Logique du fantasme*, 1966-1967, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
20. ↑ J. Lacan, *Dissolution* (1979-1980), inédit, séance du 18 mars 1980.
21. ↑ En 1953, Lacan pense la fonction symbolique comme un « double mouvement dans le sujet », le premier est mathématique et le deuxième historique. Le mouvement historique est divisé en deux temps : « Premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, – deuxième temps, au nom de cette appartenance, il fait la grève générale. » J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 285.
22. ↑ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », *art. cit.*, p. 129-227.
23. ↑ S. Freud, *Totem et Tabou, Quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés*, dans *Œuvres complètes*, tome XI, Paris, PUF, 1998, p. 360-361.
24. ↑ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », *art. cit.*, p. 190.
25. ↑ *Ibid.* Souligné par nous. « Moi » à entendre ici comme « sujet », et précisément le « sujet féminin ». (Dans les paragraphes précédents, Freud avait analysé les différentes formations du symptôme névrotique en relation aux processus d'identification.)
26. ↑ S. Lippi, *La Décision du désir*, Toulouse, Érès, 2013, p. 37.
27. ↑ Nous nous rapprochons bien sûr ici de Spinoza, qui explique qu'une « chose sera dite libre, [lorsqu'elle] existe d'après la seule nécessité de sa nature ». B. Spinoza, *Éthique*, *op. cit.*, p. 14.

ENFANCE ET PSYCHANALYSE

La fabrique de l'enfant transgenre

Marie Selin

Introduction *

Depuis son avènement, la psychanalyse tente d'interroger la part d'opacité de ce qui fonde l'humanité, ses vacillations quant au désir, son horreur de la mort et son angoisse du sexe qui font écriture sur le corps.

Écriture sur le corps d'une identité, voilà ce que pourrait sans doute dire le sujet transgenre, lui qui incarne peut-être à l'extrême l'idéologie du droit humain. « Nos corps, nos droits, vos gueules » s'inscrit comme slogan des affiches de la Marche des fiertés cette année.

Ainsi, le droit à disposer de son corps a pour corollaire le silence des autres sur la question. Or l'injonction à se taire n'empêche nullement de se questionner, sans préjugé, en produisant un écart par rapport au discours ambiant, discours de nos institutions qui n'est pas sans lien certain avec le discours capitaliste.

Lacan nous enjoignait de rejoindre la subjectivité de l'époque, soit d'être contemporain de cette époque, mais nous entendons contemporain au sens où le dit Agamben : « Le vrai contemporain est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec son temps, ni n'adhère à ses prétentions et se définit en ce sens comme inactuel ¹. »

Encore inactuelle, la psychanalyse, d'être dénoncée comme réactionnaire et patriarcale ? L'époque serait-elle particulièrement deleuzienne, récusant le patriarcat et l'œdipe ?

Le droit de transformer, modeler son corps anatomique en un corps d'apparence qui correspondrait à un sentiment d'être (homme ou femme) montre avec une certaine acuité le joint intime entre le corps sexué et le langage, comme si sur le corps propre pouvait s'écrire un rapport sexuel sur le mode de se jouir, de jouir de soi en s'auto-engendrant.

Bien que le transsexualisme trouve sa définition contemporaine en 1953 sous la plume de l'endocrinologue Harry Benjamin, qui le distingue de l'homosexualité, le terme de genre a été mis en lumière par les études du

psychanalyste américain Robert Stoller sur « Sexe et genre ² », en 1968, étude minutieuse et rigoureuse sur le transsexualisme. Lacan en recommandait d'ailleurs la lecture dans sa leçon du 20 janvier 1971 ³.

Stoller définissait les transsexuels comme ceux qui témoignaient d'une discordance, d'un hiatus entre le sexe réel et le vécu subjectif de genre. Le sexe réel, biologique, anatomique décerné par le destin, était le point de référence.

Peu à peu, le terme de transsexuel a disparu et la catégorie de transgenre s'y est substituée, gommant par là même la dimension du sexuel et du sexué pour laisser place au genre, et c'est dans le DSM IV qu'apparaît une définition de la dysphorie de genre comme « une non-concordance de genre marquée entre le genre assigné et les expériences de genre vécues d'au moins six mois ».

Quid de l'être sexué du sujet parlant ? Il est vrai que homme et femme sont des signifiants, nous dit Lacan, qui permettent de se retrouver du bon côté des toilettes, mais aussi des semblants qui permettront de se poser comme homme ou femme.

Le transgenre dénonce le binaire homme femme qui serait à l'origine des abus massifs du patriarcat, il tente de couper la tête aux semblants homme femme dans un mouvement qui se voudrait révolutionnaire, avec la peur et l'intimidation que peut comporter chaque révolution.

Avec ce nouveau signifiant de transgenre, s'est édifié tout un lexique nouveau constituant une novlangue ⁴ où le « dead name » de transsexuel n'a plus cours, mais où le « iel » de la « transidentité » a pris une valeur qui abolit les frontières hommes/femmes pour laisser place à une transidentité reflétant le désarroi de ces corps en transe.

Je voudrais souligner ici que lorsque j'utilise ces mots d'un lexique spécifique, je les pose entre guillemets, car à mon sens ils ne constituent pas des mots de la langue courante et encore moins des concepts psychanalytiques, et je regrette parfois que les psychanalystes les reprennent sans effort de rigueur.

Mais au fond ne sommes-nous pas tous des transidentitaires, errant d'identifications en identifications, de dits en dits, jusqu'à atteindre un plus de vérité sur notre être écartelé, divisé toujours ailleurs ?

Le transgenre se distinguerait du transsexuel – en effet – aussi et peut-être surtout d'être un fait de discours qui occulte le sexe dont souffre l'humanité. Ce discours gagne toutes les sphères de la société précisément puisque, souvenons-nous, Lacan définissait le discours comme ce qui fait

lien social. Mais le discours que véhicule une époque n'est pas sans incidence sur l'intime qui touche au corps et parfois même au corps des plus jeunes : les enfants et les adolescents.

C'est en tant que contemporains au sens d'Agamben que nous vous invitons à interroger avec ce pas de côté ce qui fait, pour le sujet enfant ou adolescent, question quant à ce sexe au moment d'un éveil du printemps qui peut pour certains prendre une tonalité de cauchemar.

Notre époque propose un nouveau traitement du corps sexué des adolescents, parfois même du corps non encore sexualisé des enfants, bien différent de celui que propose la psychanalyse à l'écoute du mystère des corps parlants, et c'est sur ce point précisément que nous avons souhaité écouter Céline Masson et Anne Perret ⁵.

* ↑ Prononcé dans le cadre du REP (Réseau Enfance et Psychanalyse) à Paris, le 25 juin 2022, « La fabrique de l'enfant-transgenre », après-midi préparatoire au Rendez-vous international des Forums 2022, *Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse*. Le titre de l'après-midi renvoie à l'ouvrage de C. Eliacheff et C. Masson, *La Fabrique de l'enfant-transgenre*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2022.

1. ↑ G. Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, traduction française de *Che cos'è il contemporaneo ?* par M. Rovere, Paris, Rivages Poche, Petite bibliothèque, 2008, p. 10.
2. ↑ R. J. Stoller, *Sex and Gender*. À noter aussi de R. Stoller, *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Gallimard, 1978.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 31.
4. ↑ La novlangue est la langue fictive du peuple vivant en Océanie, dans le roman dystopique *1984* de l'auteur anglais George Orwell.
5. ↑ Vous trouverez le texte de l'intervention d'Anne Perret dans ce *Mensuel*.

Anne Perret *

Quelle écoute psychanalytique auprès des adolescents « en interrogation sur leur identité sexuée » ** ?

Je parlerai au nom d'une expérience clinique d'une vingtaine d'années auprès d'adolescents et, plus récemment, auprès d'adolescents en interrogation sur leur identité sexuée.

Les « adolescents en interrogation sur leur identité sexuée » (dits « transgenres » ou « dysphoriques de genre » au sens du DSM 5) correspondent à une clinique contemporaine particulièrement complexe et d'évolution actuellement exponentielle. Celle-ci pose des questions de pratique et d'éthique essentielles à approfondir aujourd'hui. C'est une clinique qui fait écho à des problématiques socioculturelles et anthropologiques actuelles, qui peuvent donner lieu à des débats très passionnés. D'où l'importance de bien se situer et d'adopter, en tant que clinicien, un positionnement juste, à la fois averti, prudent, souple, nuancé, et de se garder de tout dogmatisme, pour éviter tout risque de confusion entre les champs. J'ai ainsi abordé ces adolescents au même titre que les autres, c'est-à-dire sans faire du symptôme un fait à part entière mais comme un signe à entendre dans la globalité de leur développement, prenant en compte leur histoire infantile, leur dynamique psychique, la manière dont la question de l'identité sexuée a pu se construire dans les toutes premières années de leur vie, le passage pubertaire, la construction de leurs identifications, leur histoire familiale avec l'histoire parentale, de même que les effets de résonance avec les données culturelles et sociales contemporaines. Tout l'enjeu est que le jeune se sente entendu dans sa demande et que sa souffrance soit réellement prise en compte, sans céder à l'impératif immédiat de transformation corporelle exigée. C'est ainsi leur écoute et ses effets de résonance qui m'ont permis de me familiariser avec cette clinique et qui m'en ont fait connaître cette langue nouvelle très codifiée.

Je tenterai aussi, à partir de l'écoute et de l'analyse clinique d'une vingtaine d'adolescents en quête d'identité sexuée, de préciser les constantes de cette clinique, le type d'écoute psychanalytique envisageable avec ces jeunes ainsi que le dispositif clinique qui leur correspondrait. Ceci sera développé à partir de l'analyse de la fonction du symptôme au sein des remaniements psychiques spécifiques de l'adolescence. Nous insisterons sur deux pistes de travail apparues au cours des entretiens. La question de la suppléance ¹ à l'adolescence, d'une part, et la manière dont la question « transidentitaire » s'inscrirait dans de nouvelles modalités de nouages ². La question du féminin, d'autre part, qui semble devoir être largement refusée, voire rejetée, notamment chez les jeunes filles demandant une transition, avec ce que cela pourrait indiquer du rapport actuel de la société au sexuel.

Un risque de confusion entre le champ social et le champ de la clinique

À l'écoute de ces adolescents, j'ai vite compris qu'ils usaient d'une nouvelle langue et qu'elle recouvrait des enjeux contemporains : non seulement cliniques mais aussi sociétaux et politiques, et que son maniement était particulièrement délicat. J'ai aussi rapidement repéré combien la clinique de chacun de ces adolescents rencontrait des signifiants sociaux et que ceux-ci pouvaient prendre le pas sur leur histoire singulière, les déborder, devenir leur signifiant maître. Ceci corrobore d'ailleurs le fait que les adolescents se font toujours caisse de résonance du corps social, qu'ils sont à la fois symptôme et porte-parole de ce qui traverse la société. La dimension sociétale de ces problématiques apparaît, en effet, évidente au regard de l'explosion actuelle des demandes, qui ne peut rendre compte de questionnements purement individuels.

Ce qui m'a semblé singulier ici, c'est la manière dont ces adolescents trouvaient dans le social, et en particulier dans les réseaux sociaux, des signifiants (« transgenre », « assignation », « autodétermination ») qu'ils s'appropriaient très rapidement comme ayant valeur de vérité, au point d'y rester fixés. Ce qui m'est apparu aussi très particulier, c'est la réponse de la société *via* les réseaux sociaux mais aussi des adultes, et notamment des professionnels de soin des consultations spécialisées qui partageaient les mêmes signifiants avec ces adolescents, au point d'user tous de la même langue et des mêmes stéréotypes de langage. Un discours unique semblait se dessiner dans ces lieux de soin, invitant parfois ces adolescents à des transformations corporelles ordonnées par le corps médical. Ceci en opposition au mouvement de la clinique « ordinaire » des agirs adolescents, où le recours au corps n'est pas ordonné par un autre, mais vient signer l'agir

propre de l'adolescent, le balancement de sa position subjective oscillant entre désobjectivation et resubjectivation et entre désymbolisation³ et tentative de resymbolisation. Ce n'est ainsi pas la clinique du corps à l'adolescence qui semble nouvelle, mais plutôt la manière dont elle est traitée, notamment peut-être socialement. Jusqu'à présent, nous étions surtout confrontés à la clinique des attaques du corps, que ce soit à travers les tentatives de suicide, les scarifications, les addictions – dont les troubles des conduites alimentaires – et les conduites à risque. L'adolescent cherchait sur et dans son corps à faire face aux mouvements de désymbolisation et de resymbolisation propres aux bouleversements psychiques de la période pubertaire. Ces symptômes s'inscrivaient dans le travail de subjectivation propre à cet âge. Avec cette clinique, on assiste à autre chose : la nomination vient, en partie, de l'Autre et notamment des réseaux sociaux. On peut se demander comment cela impacte le travail de subjectivation de l'adolescent et si cette réponse donnée par l'Autre social ne viendrait pas barrer et empêcher ce travail fondateur à l'origine de l'avenir psychique du jeune, futur adulte en devenir.

Un écart m'a semblé ainsi se creuser entre ce que je tentais d'entendre et les pratiques à l'œuvre dans les consultations spécialisées qui semblaient s'orienter du côté de réponses à apporter à même le corps propre. L'urgence à intervenir réellement sur le corps était, en effet, perceptible tant dans le discours des jeunes que dans celui des professionnels, dans un effet de renvoi en miroir sans dialectisation parfois clairement repérable. Ainsi, la compréhension « classique » de la clinique adolescente, la fonction du symptôme, sa fonction de nomination notamment au regard du processus de séparation et différenciation en cours et du processus de subjectivation⁴, ne semblaient pas à l'ordre du jour, alors que l'écoute de ces adolescents m'y invitait pourtant.

Je voudrais ainsi vous faire part de ce que j'ai repéré comme constantes dans cette clinique avec quelques pistes métapsychologiques et je parlerai essentiellement des filles demandant à devenir des garçons et pour lesquelles cette question « transidentitaire » a émergé au moment de la puberté, pour aborder dans un second temps le type de dispositif à envisager, notamment dans son articulation entre le champ somatique et le champ psychique.

Description clinique et constantes dans cette clinique

J'ai rencontré, depuis septembre 2020, vingt-six adolescents présentant ces problématiques, dont vingt et une filles et cinq garçons. D'un point de vue psychopathologique, sur les vingt et une filles, six présentent une

clinique psychotique, quatorze ont traversé un mouvement dépressif pubertaire, une présente des antécédents infantiles de troubles de l'identité sexuée. Parmi les quatorze ayant traversé une dépression pubertaire, on note une grande hétérogénéité des structures psychiques, allant de problématiques névrotiques à des problématiques limites auxquelles s'intriquent des fonctionnements familiaux spécifiques. Je retiendrai comme constantes de cette clinique quatre points principaux :

- le caractère monolithique et extrêmement stéréotypé des discours de ces jeunes. Ils disent au début tous la même chose, au point que leur discours en lui-même fait vraiment symptôme : « Je ne suis pas née dans le bon corps », « j'ai été assignée à la naissance », « je me sens fille ou garçon », « je suis trans », « j'aimerais prendre des hormones et il faut passer par un psychiatre pour en avoir », ou bien : « Je suis un garçon et biologiquement une fille ». L'une d'elles a lu qu'il s'agissait « du cerveau d'un sexe qui n'est pas dans le bon corps et que ça s'accompagne de dysphorie » ;

- ils décrivent également tous la même trajectoire : ils évoquent un mouvement dépressif contemporain de la période pubertaire qui semble avoir fait particulièrement trauma pour eux. Ils en ressentent un dégoût, un rejet, une profonde détestation de leur corps sexué et en particulier de leur poitrine. Ce mouvement dépressif peut prendre parfois des allures mélancoliformes ;

- ils disent tous combien ils ont tenté de trouver dans les réseaux sociaux des réponses aux interrogations qu'ils se posaient et qu'ils ne parvenaient pas à nommer : ils ont été accrochés par le signifiant « transgenre » qui a fait nomination. Le mouvement dépressif adolescent a trouvé ainsi une issue dans une réponse identitaire ;

- cette clinique a un caractère très hétérogène qui recouvre l'ensemble de la clinique adolescente, allant des manifestations névrotiques aux manifestations psychotiques, en passant par une symptomatologie d'allure limite. En effet, la question « transidentitaire » peut venir comme solution, comme issue, et avoir une fonction de suppléance, face à une décompensation psychotique de l'adolescence. Elle serait ici, en quelques sorte, une manière de *se faire un corps* face au vide éprouvé de l'Autre. Elle peut au contraire être première et émerger comme signe d'une dépression pubertaire, où la dimension du sexué est inscrite et s'intègre alors dans le cadre de structurations diverses, plutôt névrotiques, ou « limites », et peut-être parfois psychotiques.

Le signifiant transgenre peut aussi bien occuper une fonction de substitution métaphorique, et, dans ce cas, cette nomination n'est pas unique

mais permet un jeu entre diverses nominations possibles, qu'être un mode de figuration et de recouvrement du réel pubertaire, ou prendre enfin la valeur d'une solution face à une situation d'impasse subjective, ayant alors une fonction de suppléance face à des mécanismes de forclusion.

Je voudrais insister sur le fait que le caractère stéréotypé des discours contraste avec la singularité au un par un de la clinique. En fonction des situations, il existe ou pas des antécédents dans l'enfance : la problématique « trans » s'est fixée au moment de la puberté et on ne retrouve pas dans ces situations d'affirmation ou de conviction d'une identité sexuée opposée au sexe biologique dans l'enfance, même si des questions identificatoires avaient pu être relevées dans les jeux, les habits, les relations d'objets dans l'enfance et, dans un cas, une tonalité de voix particulièrement grave chez une petite fille qui la faisait appeler au masculin. Les garçons rencontrés présentent plus fréquemment des antécédents psychiatriques.

Parmi les quatorze jeunes filles ayant traversé une dépression pubertaire, on note donc une grande hétérogénéité des structures psychiques allant de problématiques névrotiques à des problématiques limites (plus rarement des fonctionnements psychotiques), auxquelles s'intriquent des fonctionnements familiaux spécifiques. Dans certains cas, on repère une dépression infantile et des identifications sexuées infantiles plutôt masculines sans trouble de l'identité proprement dite (« garçon manqué » : petite fille qui n'aurait pas dépassé le stade du démenti de la castration et qui resterait au bord de l'œdipe féminin). Dans certains cas, il existe des antécédents de troubles des conduites alimentaires dans l'enfance ou au début de l'adolescence. Des scarifications sont souvent associées. La question de l'homosexualité est également fréquemment évoquée. On note, de plus, un certain nombre de contextes ou d'évènements qui se répètent : faiblesse et faillite des pères (mort ou maladie du père dans l'enfance et défaillance de leur fonction paternelle symbolique), puberté précoce, précocité intellectuelle, des évènements touchant au corps et concernant des enjeux réels de vie et de mort (urgence vitale à la naissance, notions d'agression sexuelle dans l'enfance ou à l'adolescence fréquentes, ou encore placement et abandon dans l'enfance).

Les contextes familiaux mettent en évidence des familles aconflictuelles où les limites et les interdits semblent peu marqués, de même que la différence générationnelle et sexuée, qui adhèrent très facilement à la demande de leur enfant, voire les poussent vers des interventions médicales et/ou chirurgicales, ou, au contraire, des familles au fonctionnement rigide et des parents intrusifs pour lesquelles le passage adolescent ne peut qu'être

conflictuel et transgressif, ou encore des parents dont les identifications sexuées interrogent sous une forme inversée les positions sexuées dans le couple. C'est cependant toujours le lien mère/fille qui est au-devant de la scène avec une défaillance de la fonction paternelle. On retrouve également régulièrement des éléments de l'histoire transgénérationnelle marquée notamment par des événements traumatiques (inceste subi par la mère notamment mais d'autres traumatismes également), de même que des éléments singuliers de la configuration familiale comme un contexte transculturel et de métissage.

Clinique et métapsychologie

Ce qui est donc constant dans cette clinique des adolescentes pour lesquelles la question transidentitaire se fixe au moment de l'émergence pubertaire, c'est le mouvement psychique en jeu qui s'initie, à chaque fois, en tout cas chez ces filles dans la période pubertaire, par un mouvement dépressif profond, d'allure parfois mélancoliforme, qui s'accompagne d'une profonde détestation et d'un rejet de leur corps sexué féminin. Le lien mère/fille est au centre de cette clinique, ce qui va avec la chute et la défaillance des pères et des références masculines pour ces jeunes filles, que ce soit notamment en raison de maladies graves potentiellement mortelles des pères ou de manque de consistance de leur fonction symbolique.

Ces jeunes filles qui sont à la recherche d'elles-mêmes explorent et revisitent les diverses strates de leur fonctionnement psychique et retournent en particulier au narcissisme originaire⁵ et au stade du miroir. Les processus primaires et secondaires apparaissent ici noués entre eux, chacun suivant sa voie en fonction des structurations psychiques antérieures. Le caractère central du lien mère/fille fait jouer ainsi à la fois des enjeux de séparation/différenciation dans le registre archaïque de la specularité du lien mais aussi dans l'accès de ces adolescentes à l'œdipe féminin, ce qui pose, dans le même temps, la question de l'inscription de ces jeunes en tant que sujet et/ou en tant que fille dans le désir de leurs mères. La haine qui traverse le lien mère/fille semble se figer dans le corps, dans un mouvement d'indifférenciation et d'indistinction entre les corps. Le retour au stade du miroir, entre le même et l'autre, les renvoie au manque dans l'Autre qu'elle rencontre du côté du vide et de l'absence de signifiant : tuer son corps sexué, ce serait tuer le corps de l'autre, le corps maternel, lieu de projection des vœux œdipiens meurtriers. Il est d'ailleurs essentiel, à ce propos, d'évoquer avec les mères et les pères le désir qui a donné lieu à la conception de cet enfant et la manière dont les questions de son sexe et de sa nomination se sont inscrites pour lui. On constatera fréquemment que la question du

sexe s'est posée de façon particulière pour la mère de cet enfant et que le choix du prénom s'est joué singulièrement.

C'est-à-dire que c'est à un niveau psychique situé en deçà de la différence des sexes que ces jeunes sont renvoyées, à un stade où il s'agit soit d'être là, soit de n'être pas (« naître pas »). Ainsi, ces jeunes filles semblent bloquées à l'entrée très primitive de la différenciation sexuée sans pouvoir faire de choix du côté du féminin. Choisir d'être du côté du masculin serait un choix par défaut. Ce pourrait être ne pas choisir l'autre sexe dans la relation d'objet mais rester possiblement dans la complétude maternelle et ne pas franchir le dispositif du miroir qui permettrait la dialectisation entre le même et l'autre. Ici, la spécularité du lien est évitée, voire refusée, et le choix du masculin viendrait couper cours à l'élaboration de la différenciation maternelle, qu'elle se situe au niveau des processus primaires et/ou des processus secondaires.

On pourrait poser ainsi comme hypothèse que le sujet en interrogation sur son identité sexuée prend l'identité de l'autre sexe pour ne pas affronter la séparation et la différenciation maternelle et resterait ainsi au bord de l'œdipe féminin, qui consiste à renoncer à la mère et à faire un choix d'objet d'un sexe différent d'elle. C'est ce qui le différencierait de l'adolescente des passages à l'acte qui ne cesse de répéter la spécularité du lien, dans une recherche ininterrompue de la mère comme objet spéculaire non marqué par la différence et par le manque. Ce serait ainsi le stade du miroir qui serait concerné par ces problématiques, stade de la construction de l'image du corps, moment où l'enfant se constitue un corps et où se noue l'image du corps avec le fait d'« avoir un corps ». Sophie Mendelsohn rend compte de la problématique transgenre en expliquant que l'enfant a été confronté à une impossibilité de se constituer comme corps séparé de la mère ⁶. L'enfant ne s'est constitué que comme image et reste accroché à une image sans corps ⁷. L'enfant reste ainsi fixé sur une question identitaire et n'entre pas dans la bisexualité psychique. Il y aurait donc un ratage dans la construction première de l'image du corps. Ce serait une faillite du narcissisme primaire qui serait en question avec un refus du féminin, auquel se substituerait une référence au masculin.

Ainsi, la référence au masculin semble utilisée ici comme masque ou substitut. On assiste dans tous ces cas à un remaniement des instances avec de nouvelles modalités de nouage qui permettent à l'imaginaire et au réel de s'arrimer à un symbolique ayant repris une certaine consistance. Dans ces situations, le signifiant transgenre et la révélation d'un sexe d'appartenance semblent venir occuper une fonction de substitution, de compensation

et/ou de suppléance⁸ qui fait face au vide et au réel ressenti. Le signifiant « transgenre » fait ainsi parfois office de vérité. Dans d'autres situations, on perçoit une plus grande souplesse entre les signifiants, et cette nomination semble venir s'inscrire à un moment donné sans être pour autant la seule nomination possible. Dans d'autres situations encore, c'est clairement le désir de la mère qui est au premier plan, la mère venant formuler la demande de transition à la place de sa fille.

Dispositifs

Ainsi, et à partir de ces données cliniques, comment peut-on envisager l'écoute, l'engagement dans un travail psychique et le positionnement auprès de ces adolescentes ?

Les rencontres avec ces adolescentes pour ce qu'elles nomment « demande de transition » s'initient le plus souvent avec elles sous le sceau de l'impératif à répondre dans la réalité à leur demande et à leur exigence d'accéder rapidement à un traitement hormonal, voire chirurgical. La difficulté réside dans leur détermination et leur conviction mais surtout dans leur souffrance intense s'exprimant à travers des effondrements massifs ou des revendications soutenues. Il faut parfois de longs mois passés à assurer une présence ne visant, dans un premier temps, qu'à accueillir et attester de cette souffrance, pour que progressivement une articulation signifiante voie le jour. C'est dire l'importance de prendre le temps, de « donner du temps au temps », de ne pas répondre du côté du passage à l'acte mais de tenter d'engager, quand cela est possible, un travail psychique. De ce point de vue, l'argument selon lequel il conviendrait d'intervenir médicalement rapidement, notamment au regard du risque suicidaire⁹, mais aussi pour ne pas laisser le processus pubertaire s'engager, est à questionner, ce d'autant que l'on peut s'interroger sur l'incidence à terme de la suppression ou du report de ce temps pubertaire sur les processus de subjectivation fondateurs de la vie psychique adulte ultérieure.

Il me semble aussi que la pratique ne diffère pas de celle, habituelle, avec tout adolescent : dans certaines situations, un travail psychothérapique s'engage et le symptôme peut être repéré à la place qu'il occupe dans la vie psychique de l'adolescente, qui parvient à s'en décaler et à quitter sa demande initiale impérative de changement de sexe. Dans d'autres situations, quand le symptôme est le signe d'une entrave, voire d'une rupture dans le développement, le travail psychique a plus de mal à s'engager et le symptôme peut rester fixé. Il faut insister sur l'importance de la position des parents et sur l'importance du travail avec eux. Un travail familial est

toujours nécessaire pour tenter notamment de repérer la place de l'adolescente dans le désir parental et dans les identifications sexuées des parents, mais aussi la place de la question transidentitaire dans la dynamique transgénérationnelle notamment traumatique qui peut être aussi en cause. Enfin, parfois, chez ces filles adolescentes, un travail plus spécifique mère/fille peut également être indiqué.

Dans le contexte actuel, la complexité de cette pratique réside aussi dans le fait que recevoir ces jeunes et le faire savoir peut être facilement interprété comme une prise de position politique *transaffirmative* et ceci même si le cadre de neutralité de la consultation tente d'être préservé. Ces jeunes et leurs parents peuvent se sentir en pays de connaissance et imaginer que la réponse positive à la transition médicale qu'ils attendent sera confirmée. En fonction des situations et du matériel qui émergent des entretiens, un pas de côté peut parfois se faire, ou non. Très souvent, la transidentité n'est qu'un signe parmi d'autres. Ceci permet de se décaler et d'ouvrir un espace de travail. C'est en tout cas ce qu'il convient de tenter, ce d'autant qu'un matériel riche apparaît la plupart du temps facilement.

La question qui se pose dans ce contexte est la prise de position que l'on doit tenir si la demande initiale de réponse réelle de transition reste fixée. Il semble important, d'abord, de transmettre toutes les informations nécessaires concernant les traitements, informations qui évoluent beaucoup actuellement avec des prises de position officielles qui semblent à présent beaucoup plus nuancées quant à l'intérêt des traitements médicaux et/ou chirurgicaux. Il paraît aussi essentiel d'être très transparent et de soutenir ce que la clinique, de notre place, nous indique. Il est aussi fondamental de mettre en place des dispositifs qui permettent que la différenciation des places de chacun soit bien établie, notamment la place du somaticien et la place du « psy ».

Ainsi, la complexité de ces situations, leurs multiples dimensions, l'intensité de la souffrance psychique en jeu, de même que la gravité potentielle de la psychopathologie nécessitent d'inscrire la pratique auprès de ces jeunes dans le cadre d'un dispositif institutionnel rigoureux qui permette de différencier et de répartir la place et la fonction de chacun : place de la dimension psychique, de la dimension somatique, travail avec l'adolescent, travail avec les parents et avec la famille dans sa globalité, interventions groupales (pour les adolescents et les parents), médiations artistiques, lien avec le réseau (Éducation nationale, associations...). Seul un cadre institutionnel semble aussi permettre d'asseoir une pratique fiable ouvrant potentiellement sur un espace de travail psychique dans des conditions suffisamment sécurisées.

La question du cadre éthique de la pratique auprès de ces jeunes se pose avec beaucoup d'acuité. La référence à une écoute psychanalytique suppose la prise en compte des enjeux transférentiels, de bien situer la nature de la demande et de rester fidèle au principe de l'absence d'un savoir qui pourrait être défini au nom d'une vérité préétablie. Il semble, dans ce cadre, nécessaire d'entendre littéralement la demande du jeune et de tenter de l'interroger. Cette perspective s'inscrit en faux par rapport à une démarche *transaffirmative* d'accompagnement de la transition. Dans cette démarche, la parole du jeune, et non sa demande, serait prise à la lettre et la réponse se situerait du côté d'une solution trouvée dans la transformation réelle du corps. La neutralité inhérente au travail analytique trouve ici, il me semble, un point de butée qui nécessite de se positionner, quant au type de travail à engager : l'attention portée à l'écoute de ces jeunes et à leur demande ne peut être rabattue du côté de la réalité du corps propre, mais doit essayer d'ouvrir un espace autre, que l'analyse des enjeux de transfert peut tenter de faire advenir. Ainsi, le jeu d'affrontement spéculaire auquel ces jeunes nous convient peut être parfois un masque dépassable ouvrant sur une autre scène, ou fait office, dans d'autres cas, d'écran, ce qui nécessitera dès lors d'user de tous les espaces institutionnels à disposition pour tenter d'instaurer du tiers dans l'espace de soin.

Il s'agit alors de tenter d'entendre le symptôme, d'être au plus près des questions que le jeune se pose, sans préjugés, se mouvant en cela aux principes mêmes de la psychanalyse : se départir de tout jugement *a priori* et se situer dans la plus grande proximité possible, « au un par un », avec le discours et la langue de chacun et ses effets de résonance qui font corps et qui départagent dans le même temps. Ce qui pourrait être noté ici, c'est le registre archaïque auquel ces adolescents nous convoquent et la nécessité de l'entendre avec toute la présence et la disponibilité psychique possibles. Ce cadre devrait permettre de restituer la fonction symbolique d'un Autre qui a failli, de redonner consistance à un narcissisme défaillant, ceci en écho avec ce que Winnicott a pu nous transmettre.

Winnicott disait, en effet, que « l'adolescent ne désire pas être compris ¹⁰ », ajoutant que « cette période de la vie, qui est essentiellement celle d'une découverte personnelle, doit être vécue. Chaque individu est engagé dans une expérience, celle de vivre et dans un problème, celui d'exister ¹¹ ». Le problème, poursuivait-il, « c'est que nous sommes mis au défi et qu'il nous faut, en tant qu'adulte, faire face plutôt que de porter remède ¹² ».

* ↑ Pédopsychiatre, psychanalyste.

** ↑ Prononcé dans le cadre du REP (Réseau Enfance et Psychanalyse), à Paris, le 25 juin 2022, lors d'un après-midi intitulé « La fabrique de l'enfant-transgenre », préparatoire au Rendez-vous international des Forums 2022, ayant pour thème *Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse*.

1. ↑ S. Askofaré et L. Combres, « Symptômes et suppléances. Un essai de problématisation », *Recherches en psychanalyse*, n° 13, 2012, p. 22-30.

2. ↑ A. Condat, « Sexe d'un autre genre... genre d'un autre sexe, quand la boussole s'affole », *La Revue lacanienne*, vol. 18, n° 1, 2017, p. 107-117 ; J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011 ; J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, séance du 8 février 1972 ; J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

3. ↑ P.-L. Assoun, « Que veut une adolescente ? », dans S. Lesourd (sous la direction de), *Le Féminin : un concept adolescent ?*, Toulouse, Érès, 2001, p. 77-90.

4. ↑ R. Cahn, « Subjectalité et subjectivation », *Adolescence*, n° 50, Éditions Greupp, 2004, p. 755-766.

5. ↑ S. Mendelsohn, « Accord perdu (De l'intérêt d'envisager une clinique transgenre) », *La Clinique lacanienne*, n° 31, Toulouse, Érès, 2020, p. 25-39.

6. ↑ À partir de l'hypothèse selon laquelle l'enfant construit son corps à travers la dimension toute sensorielle mais aussi langagière des soins maternels, de même qu'à travers l'expérimentation de l'absence, qui lui permet de transformer le vide en manque et en perte et de symboliser l'absence.

7. ↑ La construction de l'image spéculaire qui permet à l'enfant de se vivre comme sujet séparé reconnu par un autre ne se noue pas correctement entre les différentes dimensions : imaginaire, symbolique et réelle. Le même et l'autre ne se dialectisent pas dans l'image spéculaire et le sujet devient l'autre, l'autre sexe. Le pareil ne devient pas le même mais reste l'autre, l'autre sexe. Le sujet devient, « est », l'autre sexe (S. Mendelsohn, « Accord perdu », art. cit.).

8. ↑ S. Askofaré et L. Combres, « Symptômes et suppléances », art. cit. ; J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit. La notion complexe de suppléance, qui a évolué au cours des élaborations successives de Jacques Lacan, sera entendue ici non pas comme compensation imaginaire mais comme substitution réelle à une faillite du signifiant.

9. ↑ M. Bernard, M. Wathelet, J. Pilo, C. Leroy et F. Medjkane, « Identité de genre et psychiatrie », *Adolescence*, n° 37, Éditions Greupp, 2019, p. 111-123.

10. ↑ D. W. Winnicott, *L'Adolescence, de la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1956, p. 285-291.

11. ↑ *Ibid.*

12. ↑ *Ibid.*

Catherine Chauveheid

Conclusions et perspectives *

Pour conclure cet après-midi de travail et d'échanges, nous remercions vivement Céline Masson, Anne Perret et Catherine Zittoun de la qualité de leurs exposés. À partir du livre *La Fabrique de l'enfant trans-genre* (écrit par Céline Masson et Caroline Eliacheff) et de la pratique des auteures, chacune dans son style nous a transmis avec rigueur et finesse un ensemble d'éléments de réflexion d'une grande richesse. Elles ont dressé un tableau documenté du contexte sociologique en France et dans le monde, partageant avec nous une clinique contemporaine, complexe, autour du questionnement des enfants et des adolescents quant à leur identité sexuée.

Je relève le terme d'« enfant autodéterminé », lequel découle de cette position actuelle du droit de l'enfant à choisir son sexe en fonction de son ressenti. C'est la position des cliniques spécialisées pour les personnes dites transgenres, de plus en plus répandues dans le monde et en France (quatre centres spécialisés à Paris), où l'adage est devenu : « Si on veut, on peut. » La question du réel du corps que nous avons est balayée – notre sexe étant inscrit génétiquement dans chacune de nos cellules, il y a toujours un sexe.

Quid également de la notion d'inconscient qui comme le dit Freud fait que nous ne sommes pas maîtres dans notre maison, et *quid* de la loi symbolique qui nous soumet tous à des interdits fondamentaux et nous limite dans notre jouissance ? Ce terme d'autodétermination exclut les parents, évoquant celui d'auto-engendrement, et la transition sociale est facilitée par les directives de l'Éducation nationale (selon la circulaire du 29 septembre 2021), l'ancien prénom choisi par les parents devient *dead name* comme la communauté trans le nomme. Peut-on entendre cette démarche de changement de nom comme une tentative pour certains sujets de s'inscrire hors filiation ?

Cela m'évoque le glissement, signifiant celui-là, qui transforme les symptômes scolaires et les difficultés d'apprentissage en handicaps à corriger avec les TSA, TND, DYS, TDAH, HPI, nécessitant des AESH ¹ et des dossiers

MDPH². L'enjeu devient la rééducation et la codification des troubles et des déficiences suivant les normes du DSM, qui évacue ainsi les structures, les symptômes et la subjectivité.

Il n'y a plus de sujet mais un corps objet, où le sexe biologique apparaît, lui aussi, comme un handicap en entrant dans le domaine d'intervention des laboratoires et de la médecine correctrice, répondant à une revendication de réparation ; les traitements de transitions (médicaments et opérations) sont pris en charge, par la Sécurité sociale, en statut d'affection longue maladie, ce qui place le sujet en position de malade à vie.

Dans le dernier film de Quentin Dupieux, *Incroyable mais vrai* (2022), un des héros se fait greffer un pénis électronique commandé par iPhone. Quelles limites quand la limite du possible recule ? Les demandes de ces jeunes ne renvoient-elles pas plus largement au rapport actuel de la société au sexuel ? Rien de nouveau fondamentalement ; à l'époque de Freud, les petites filles voulaient déjà un zizi !

Réintroduire un temps logique, c'est l'offre d'un analyste lorsqu'il rencontre un enfant aux prises avec un mal-être s'exprimant dans le champ du corps, de l'identité sexuée : le temps pour voir, le temps pour comprendre, le temps pour conclure. Un collectif militant pour une approche éthique des questions de genre a choisi pour nom YPOMONI, qui veut dire en grec « patience ». Le temps logique, c'est le contraire de la précipitation, c'est le temps du désir, car il s'agit derrière la demande que le désir soit écouté dans sa valeur complexe au lieu d'être comblé, voire bouché. Prendre le temps, c'est aider à un éclaircissement pour sortir de la confusion *fantasme-désir* en dépliant l'écart qui existe entre demande, désir et fantasme, et décaler la demande du désir.

Lacan, déjà en 1976, rencontre, lors d'une présentation de malade, un patient adulte qui formule la demande de devenir une femme, mais convient avec Lacan qu'il ne peut le devenir, tout en maintenant son souhait d'aller se faire opérer dans son pays d'origine. Lacan tout en laissant le sujet choisir son destin ne participe pas au leurre imaginaire et rappelle qu'aucune opération ne permet de devenir une femme.

Ainsi, l'écoute de l'analyste doit permettre à l'enfant, pris dans la parole de l'Autre (et souvent symptôme du couple parental), de s'en dégager et de s'y situer. C'est ce qu'on peut percevoir dans le film *Petite fille*³. On y entend beaucoup de souffrance chez la mère et une impossibilité chez l'enfant, face au médecin, à dire.

Il est important de laisser à l'enfant le temps de traverser l'adolescence, le jeu complexe des identifications et les remaniements psychiques,

car la notion d'identité sexuée est liée au choix d'objet, au mode de jouir, et met en jeu le désir qui lie le sujet au semblable et à l'autre sexe. Le réel du corps est à lier à l'instance de la parole et à l'ordre symbolique.

La place des réseaux sociaux et de l'image, dans notre époque virtuelle, est centrale pour nombre de nos jeunes patients qui fonctionnent sur un mode totalement imaginaire et pour un certain nombre d'entre eux n'ont pas encore vécu d'expérience sexuelle : on se met en couple par réseau social interposé sans rencontre dans la vraie vie, on s'envoie des photos dénudées, mais c'est bien la rencontre avec le sexuel qui effraie. Les jeunes n'ont également aucune représentation de la réalité des interventions nécessaires pour faire aboutir leur projet de changement de sexe, ni des impacts à long terme sur leur santé (risque de cancer, modifications irréversibles). Se fait d'ailleurs entendre depuis quelque temps le mouvement des « détransitionneurs ». La Tavistock Clinic vient de fermer le service de développement de l'identité de genre, poursuivie par mille familles estimant que la clinique spécialisée dans le suivi de transgenres mineurs a ignoré leur fragilité psychologique et leur a causé des dommages irréparables à la suite de la prise d'inhibiteurs de puberté.

YPOMONI donc. Il s'agit de réintroduire du symbolique pour nouer l'imaginaire et le réel et déjouer la nécessité du recours à une atteinte réelle du corps. Céline Masson nous propose cette opération : sexe (réel) + genre (imaginaire) + mode d'emploi (symbolique) ; notre intervention opère du côté du symbolique en mettant au travail la question de l'Edipe, des identifications et des représentations du masculin et du féminin.

Dans cette clinique donc, on relève un glissement, les signifiants sociaux devenant signifiants maîtres dans une annulation de l'histoire individuelle et un nouvel habillage du mal-être adolescent ou de failles plus profondes. La fonction du signifiant « transgenre » permet un jeu de nomination, de figuration, voire pour certains une solution de suppléance. On peut rapprocher cette hypothèse de suppléance à une décompensation psychotique à l'adolescence de la proposition d'Helen Deutsch qui soutient que la compensation imaginaire fait appui compensatoire à la défaillance de la fonction paternelle.

Quant à Anne Perret, à propos du nombre devenu majoritaire de filles voulant être garçons, elle avance l'hypothèse d'une défaillance du temps de la construction de l'image du corps, période du stade du miroir, et du choix masculin comme stratégie d'évitement du féminin. Les cas de dysphorie de genre sont rares et sont à démêler des demandes de ces adolescents qui brusquement se reconnaissent dans la question de la transidentité. Il s'agit

d'entendre la différence de tonalité dans la demande entre cette affaire de ressenti, dont on perçoit toute la labilité, et la revendication du côté de la certitude d'un garçon, par exemple, voulant être une fille dans un mouvement de *pousse à la femme* le situant du côté de la psychose.

Cette question de l'identité sexuée envahit l'espace de notre société, d'Etam à Gucci. Plusieurs enseignes de lingerie proposent cette année une collection non genrée avec pour slogan « le non-binaire n'est plus une tendance, c'est une réalité qui va se normaliser ». Marlene Dietrich débarque déjà gare Saint-Lazare en 1933 vêtue d'un pantalon. On pense au smoking pour femme d'Yves Saint Laurent en 1966, à la mode unisexe dans les années 1970, à la star masculine Harry Styles en robe de dentelle, à Harris Reed, créateur *gender fluid* qui vient d'être nommé chez Nina Ricci, et à Timothée Chalamet en dos-nu flamboyant à la Mostra de Venise. Évolution, provocation, chacun y verra midi à sa porte, mais certains sujets pris dans la tourmente du remaniement de l'adolescence enfilent l'habit de la transidentité, de la dysphorie de genre, qui leur offre un trait identificatoire contemporain ; être *gender fluid* évince la question du choix ⁴.

Pour conclure, je conseille de visionner la série sur France 5 *Chair tendre* ⁵, qui traite de l'intersexualité ⁶. Un autre Sasha – que celle de *Petite fille* – est assigné à un sexe mais est surtout mutilé par un corps médical qui ne pense qu'à lui bricoler définitivement, bien avant la puberté, un genre, garçon donc, qu'il/elle souhaite à l'aube de ses dix-huit ans réparer du côté féminin. Problématique différente (inter, trans) mais révolution existentielle commune, Sasha, aux prises avec les mues de l'adolescence, se pose des questions sur ce qu'il/elle désire, ce qu'il/elle est, comme tous les garçons et les filles, comme tous les adolescents qui se cherchent, s'aiment, se détestent, vivent chacun à leur manière trauma, fantasmes, expériences et déceptions.

Écoutons Sasha :

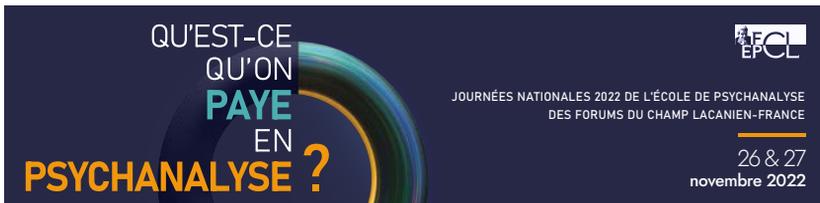
- J'ai confondu mon corps et la vérité de mon être.
- Je ne suis ni fille ni garçon, aucun des deux, un peu les deux, je suis en construction.
- Mon corps sera comme il doit être : aimable.

Donnons le temps, et accompagnons donc tous ces sujets enfants et adolescents à traiter la confusion de l'équation : Je veux ≠ je suis ≠ j'aimerais.

*[↑] Prononcé dans le cadre du REP (Réseau Enfance et Psychanalyse), à Paris, le 25 juin 2022, « La fabrique de l'enfant-transgenre », après-midi préparatoire au Rendez-vous international des Forums 2022, *Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse*. Le titre de l'après-midi renvoie à l'ouvrage de C. Eliacheff et C. Masson, *La Fabrique de l'enfant-transgenre*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2022.

1. [↑] Accompagnants des élèves en situation de handicap.
2. [↑] Maison départementale des personnes handicapées.
3. [↑] Documentaire de Sébastien Lifshitz, 2020.
4. [↑] 3 à 5 % des membres de la génération Z se considèrent comme non-binaires.
5. [↑] Série créée par Yaël Langmann, 2022.
6. [↑] 1,7 % de la population mondiale.

FRAGMENTS



Billets

Coupures

Fragments et fin...

Billets *

Elisabete Thamer

Pas de prix pour Socrate

Parmi les nombreuses références de Lacan à Socrate, il y en a une où, saluant le génie de ce « parfait hystérique » capable de saisir au vol le symptôme de l'autre, il affirme que si Socrate eut « demandé de l'argent », il « eût été un analyste, avant la lettre freudienne ¹ ».

Or, Socrate aurait-il pu se faire payer par ceux qu'il accouchait ? Il n'en fut visiblement pas question, car outre le fait qu'il se posa en ferme adversaire de ceux qui monnaient leur savoir-faire discursif (les sophistes), il refusa même de payer... pour sauver sa propre peau...

Voyons comment cela eut lieu, en suivant quelques pistes laissées par Platon dans *l'Apologie de Socrate*, le dialogue qui raconte son procès et qui est, en réalité, un presque monologue socratique.

Les accusations (en grec *aittai*, « causes ; accusations ») qui pesaient contre Socrate dans son procès (en grec *graphé*, terme qui désignait aussi « l'écriture ») furent d'être « coupable de mener des recherches inconvenantes sur ce qui se passe sous la terre et dans le ciel, de faire de l'argument le plus faible l'argument le plus fort et d'enseigner à d'autres à en faire autant » (19 b) ; de « corrompre la jeunesse et de reconnaître non pas les dieux que la cité reconnaît, mais, au lieu de ceux-là, des divinités nouvelles » (24 b-c). En résumé, il fut accusé de gaspiller son temps à mener des recherches inutiles, d'impiété, de corrompre la jeunesse et, comble de l'ironie, d'être *in fine* un sophiste !

Socrate assura sa propre défense, dont voici une partie :

« Pour ma part, je n'ai jamais été le maître de personne. Mais si quelqu'un a envie de m'écouter quand je parle et que j'accomplis la tâche qui est la mienne, qu'il soit jeune ou plus âgé, jamais je n'ai fait montre de réticence ; et, pas plus que je ne m'entretiens avec quelqu'un pour recevoir de l'argent, je ne refuse de m'entretenir avec quelqu'un parce que je ne reçois pas d'argent [...]

Et s'il arrive que, parmi ces gens-là, l'un devienne un homme de bien et l'autre non, je ne saurais, moi, au regard de la justice en être tenu pour responsable, car je n'ai jamais promis à aucun d'eux d'enseigner rien qui s'apprenne ² [...]. »

L'argument sur lequel reposa sa défense, c'est qu'il passa sa vie à essayer de confirmer ou d'infirmer un oracle le concernant et livré à l'un de ses amis, un nommé Chéréphon, à savoir qu'« il n'y avait personne de plus savant » que lui, Socrate (21 a). Dans un premier temps, pour réfuter l'oracle, il entreprit d'interroger tous ceux qu'il considérait savants, constatant, à chaque fois, qu'ils ne savaient rien (cf. 21 d-e). Parfait hystérique, *dixit* Lacan. Parce qu'il passa son temps « à comprendre ce qu'a voulu dire le dieu », Socrate vécut ainsi « dans une extrême pauvreté » (23 b), sa pauvreté étant pour lui la preuve majeure de la véracité de ce qu'il disait. Socrate fut finalement condamné à la mort (par la démocratie !) par une petite différence de voix.

Ce qui est frappant en tout cela, ce sont moins les arguments factuels que le déroulement formel de sa défense. Sans craindre ni trembler, Socrate développa son argumentation en suivant exactement le même procédé dialectique qu'il employa pour tout autre entretien philosophique (sur la vertu, le beau, l'amour, la justice...), soit « la simple promotion à la valeur absolue de la fonction du signifiant dans la conscience ³ ».

Il refusa ainsi une à une toutes les alternatives à la peine capitale. Payer une amende ? Non, car il était pauvre (il refusa l'offre de ses disciples de la payer à sa place). L'exil ? Pas question non plus, car il se passerait probablement la même chose ailleurs. L'évasion ? Exclue aussi ⁴. Enfin, il ne peut pas craindre la mort car il ne sait pas si elle est un bien ou un mal. S'il y a une vie après la mort, tant mieux, il pourra continuer à dialoguer avec tous ceux avec qui il a toujours voulu discuter. Si c'est comme un sommeil profond, qu'y aurait-il de plus profitable qu'une nuit sans rêve ⁵ ?

Sans manquer de culot ni d'ironie, non seulement Socrate refusa de payer, mais il demanda à vivre au Prytanée, soit aux frais de l'État (rappelons en passant que c'est l'image qu'utilisa Lacan concernant l'homme aux loupes, « nourri aux frais du prytanée de la psychanalyse ⁶ »).

Refusant de payer de quelque façon que ce soit, Socrate ne se reconnaît pas comme *reus* (accusé), « celui qui est en dette de quelque chose [...] dette symbolique dont le sujet est responsable comme sujet de la parole ⁷ ». Avec son inlassable quête de la cohérence absolue du signifiant, Socrate visait, selon Lacan, à abolir la crainte non pas de la mort en soi, mais de ce que celui-ci appela « la deuxième mort » : « À ce stade, il n'y a plus, pour Socrate, d'hésitation. Il nous dit que c'est dans cette seconde mort

– incarnée dans sa dialectique par le fait qu’il élève la cohérence du signifiant à la puissance absolue, à la puissance du seul fondement de la certitude – que lui, Socrate, trouvera sans doute sa vie éternelle⁸. »

Chercher la cohérence du signifiant à tout prix impliquait chasser du discours la bévue du langage, le malentendu. Quoique... les dialogues socratiques sont souvent aporétiques, questionneur et questionné se fracassant contre le mur de l’impossible propre au langage... Mais est-ce cela, consentir à la béance irréductible entre logos et Être, à prendre à sa charge le coup (coût) de la division ineffaçable de tout être parlant ? Sauver sa vie sur terre en s’acquittant d’une amende, s’exiler, fuir – ou même écrire –, c’était s’admettre *coupable*, ce qui sembla être hors de question pour Socrate.

*  Les Billets sont des textes rédigés par les membres de la commission scientifique des Journées nationales.

1.  J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 569.

2.  Platon, « Apologie de Socrate », 33 a-b, dans *Apologie de Socrate, Criton*, introductions et traductions inédites de L. Brisson, Paris, GF Flammarion, 1997, p. 113-114. Nous soulignons.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 128.

4.  Cf. Platon, « Criton », dans *Apologie de Socrate, Criton*, *op. cit.*

5.  Cf. « Apologie de Socrate », *ibid.*, 40 c-42.

6.  Cf. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 312.

7.  J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 434.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, *op. cit.*, p. 126.

Billets

Frédéric Pellion

Déflation

Aussi loin que l'archéologie nous le laisse conjecturer, l'argent est accumulé, engrangé, stocké, capitalisé. Cela fait consister un objet dans lequel la concurrence vitale trouve une excellente « identification objectivante ¹ ». Et qui devient ainsi et facteur, et marque, de puissance.

Puissance au sens aristotélicien de la virtualité, certes : « Si je gagnais au tiercé, au loto, si j'atteignais le million de *followers*, je m'achèterais ceci, cela, [grâce à quoi] je ferais ceci, cela... » Nous sommes là dans le registre du devoir-être, qui est du ressort de l'imagination (et pas uniquement, à strictement parler, de l'imaginaire ²). Et donc dans celui du phallus, signifiant qu'il *faudrait* – tout aussi optativement –, à la jouissance, et, corrélativement, pour que *ça* tourne rond, c'est-à-dire, tout benoîtement, pour que $1 = 1$.

Mais aussi puissance au sens du pouvoir – relire les passages du séminaire *La Relation d'objet* dans lesquels Lacan considère la puissance maternelle ³ sous l'aspect de la circulation entre les trois formes du manque de l'objet ⁴. Et voir l'analyse que fait Paul Jorion du mécanisme de fixation du prix à partir des rapports de pouvoir ⁵.

Ainsi, même si l'érotisme anal cher à Freud ⁶ n'est pas étranger à la soif d'accumulation, ses enjeux dépassent la satisfaction d'une pulsion partielle isolée ; ce qui montre bien que les guises de l'objet *a* doivent toujours être conçues comme insérées dans un « groupe de transformations ⁷ ».

L'argent est donc un agent des plus efficaces du rapt de l'homme par l'homme où s'alimente le malaise. D'un autre ordre, peut-être, que l'aliénation signifiante ⁸, mais ingrédient comme elle de l'impuissance de l'être à égaler son devoir-être – laquelle impuissance nourrit le système de normes par lequel il est tenté, au gré de l'époque, de la suturer.

Payer, y compris, éventuellement, pour rien – pari purifié, en quelque sorte –, est donc ébranler ce système de normes. Cet aspect que je pourrai dire de *potlatch*⁹ laïc touche donc à la vaste thématique lacanienne de la dévaluation : « réduction de l'imaginaire¹⁰ », « dévalorisation de la jouissance¹¹ », « pratique sans valeur¹² ».

À cet égard, la psychanalyse apparaît bien comme une pratique de... la décroissance, pour utiliser un mot dont la fortune récente ne doit pas faire oublier que Lacan en a très probablement eu vent¹³. *Lalangue* de l'économiste équivoque ici avec un certain bonheur avec cette « assomption de la castration¹⁴ » par où Lacan conclut, tout au moins dans ses *Écrits*, sa série de réponses à la question de ce que le psychanalyste aura à avoir assumé.

-
1. ↑ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », (1948), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 111.
 2. ↑ F. Pellion, « De petit *i* à petit *a* – Descartes, Lacan et les erreurs de compte », *Essaim*, n° 49, Toulouse, Ères, 2022.
 3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, (1956-1957), Paris, Le Seuil, 1994, particulièrement p. 67-71.
 4. ↑ Pour plus de développements, cf. par exemple F. Pellion, « Encore quelques nouvelles du ternaire frustration, privation, castration », *Cahiers du Collège de clinique psychanalytique de Paris*, n° 19, 2018, p. 13-16.
 5. ↑ P. Jorion, *Le Prix*, rééd. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2016. Cette question faussement simple est le fil directeur de l'interview de Paul Jorion, disponible sur YouTube, que j'ai réalisée à l'occasion de la préparation de ces Journées : <https://www.youtube.com/watch?v=mBGJasbUoqc>
 6. ↑ S. Freud, « Caractère et érotisme anal », (1908), tr. fr. dans *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, PUF, 2007, p. 187-194.
 7. ↑ S. Freud, « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal », (1917), tr. fr. dans *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, PUF, 1996, p. 53-62 ; J. Lacan, (1965-1966), *L'Objet de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 1^{er} juin 1966.
 8. ↑ Les deux registres ne sont bien sûr pas des parallèles ne se rejoignant qu'à l'infini. Comme le souligne si justement François Terral dans son propre billet, l'analyste paie lui aussi ; mais de son jugement, qui n'a pas d'autre référent, peut-être, que le désassortiment de la vérité.
 9. ↑ M. Godelier, *L'Énigme du don*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1996.
 10. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, (1974-1975), séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.
 11. ↑ J. Lacan, « Joyce le symptôme II », (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 570.
 12. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, (1976-1977), séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.
 13. ↑ Le mot /degrowth/ apparaît en effet en 1972, dans un rapport commandé deux ans auparavant par le Club de Rome, D. Meadows et D. Meadows (sous la dir. de), *The Limits to Growth*, rééd. Chelsea USA, Chelsea Green Publishing, 1984.
 14. ↑ J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud », (1964), dans *Écrits, op. cit.*, p. 852.

Coupures *

Rien moins que gratuit

Dominique-Alice Decelle

cartel éphémère *Cher, chair, chère, chaire*

Nullement gratuit ou tout à fait gratuit ? L'équivoque de la langue pourrait amener à confondre « rien moins que » et « rien de moins que ».

Étymologiquement, « gratuit » est un dérivé de *gratus*, signifiant ce qui est agréable. En théologie, c'est le pur don de Dieu dans la gratuité de la prédestination à la vie éternelle, par opposition au coût des allégeances consenties dans le passage des contingences terrestres au divin.

La gratuité est la plupart du temps évoquée à propos de ce que « l'on donne pour rien » (Littré). S'agit-il de la consistance de l'échange où l'acte de donner prime sur l'inconsistance du don qui est « rien » ? L'extension étymologique de *gratus*, c'est la gratification, l'agrément de recevoir quelque chose – de gratuit ou gratuitement ? Nous retombons à chaque fois sur plusieurs équivoques entre ce qui est donné sans contrepartie, ce qui est donné pour rien au sens où le donner ou pas c'est pareil, et ce qui est donné comme ne comptant pour rien.

Et puis ce que l'on donne pour rien, c'est aussi la gratuité de ce qui ne repose sur rien, de ce qui ne sert à rien, sans raison ni justification.

Les mots, eux, dits par l'analysant, ne sont pas gratuits pour l'analyste. Quand ce n'est pas du blabla, une plainte pour se faire valoir comme souffrant, comme victime, une demande, chaque mot de l'analysant énonce un dire entendu comme un bien précieux puisque c'est celui qui l'a constitué comme sujet. Il faut bien partir de là.

* ↑ Les Coupures sont des textes des membres des cartels éphémères sur le thème des Journées nationales 2022.

Fragments et fin...

Voici quelques mois – au printemps de 1922 – un jeune homme se présenta à moi et me dit être le « petit Hans », dont la névrose infantile avait fait l'objet du travail que j'avais publié en 1909. Je fus très content de le revoir, car deux ans environ après la conclusion de son analyse je l'avais perdu de vue et depuis plus de dix ans je ne savais pas ce qu'il était devenu. La publication de cette première analyse d'un enfant avait causé un grand émoi et encore plus d'indignation ; on avait prédit tous les malheurs au pauvre petit garçon, violé dans son innocence en un âge si tendre et victime d'une psychanalyse.

Mais aucune de ces appréhensions ne s'était réalisée. Le petit Hans était maintenant un beau jeune homme de 19 ans. Il déclara se porter parfaitement et ne souffrir d'aucun malaise ni d'aucune inhibition. [...]

L'une des choses que me dit le petit Hans me sembla particulièrement curieuse. Je ne me risquerai pas non plus à en donner une explication. Lorsqu'il vint à lire l'histoire de sa maladie, me dit-il, le tout lui sembla quelque chose d'étranger, il ne se reconnaissait pas et ne pouvait se souvenir de rien, ce n'est qu'en arrivant au voyage à Gmunden que s'éveilla en lui une très faible lueur de souvenir [...] Ainsi l'analyse n'avait pas préservé l'avènement de l'amnésie mais en était devenue elle-même la proie.

S. Freud

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 198.

L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes, puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré.

Ça se produit du fait qu'il y a le Symbolique.

Le Symbolique, c'est le langage ; on apprend à parler et ça laisse des traces.

J. Lacan

Le Moment de conclure, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net